

Chefs-d'oeuvre dramatiques de Voltaire ...

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at [http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)

A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. À propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse] [http : //books .google . corn](http://books.google.com)

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07580469 4

The text on this page is estimated to be only 1.30% accurate

^<C^5K^2M^S^.^ ^ ^ 1 O ^ FX* o -55) 0 H O J^ Z ^ Q è 0
^^i^SK^5K^2^

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

/

The text on this page is estimated to be only 5.53% accurate

wm y "T/^ XIHEFS-DOEUVRJE DRAIVIATIKUES DE
VOLTAIRE. \vx.\^ ' \;\ -^ V Y x^l'

The text on this page is estimated to be only 2.62% accurate

IMPRIMERIE STEREOTYPE DE TR1EMBLAV. '— -l r r-'T r r
r r r-r rir «~r~r r " i r -^ ^— <^ni — \t^r,0i_mi* sf

The text on this page is estimated to be only 16.32% accurate

pEFS-D'OEUVRE DRAMATIQUE^ rOLTAIRE f.^*-" TOME
PREMIER. V STEREOTYPE, D'HERHAN. PARAIS, . tHEz
THEC>DORE DABO, Librairie Stér éotjrpe, rue Hautefeuille.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^^:w>\,

The text on this page is estimated to be only 6.73% accurate

F^»"*^-" ■ " \ / < t m m i t ^ ' m : . ; . ^ ' j d i p C I j i J O E T R A G É D I E ,
AVEC DES CHOEURS, Keprésétitée , pour la première fois , le 1 8
noyembi-e i7i8« VoU«Jre. Théâtre. i. /

The text on this page is estimated to be only 22.09% accurate

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1729. X'Œdipe, dont on donne cette nouvelle édition , fut représenté pour la première fois à la fin de l'année 17 18. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette I tragédie s'est toujours soutenue sur le théâtre , 1 et on la revoit encore avec quelque plaisir , I malgré ses défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être 1res bien représentée, et en partie à la pompe et au pathétique du spectacle même. ' Le P. Folard , jésuite , et M. de la Motte, de l'académie française, ont depuis traité tous deux ' le même sujet, et tous deux ont évité les défauts dans lesquels je suis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces; mes critiques, et même mes louanges , paraîtraient également suspectes '. Je suis encore plus éloigné de prétendre ' M. de la Motte donna deux Œdîpes , en 1 7 26 , l'un m rimes , et Vautre en prose non rimée. L'Œdipe en rimes 6u tÊfÊémoHé quatre fois, l'autre n'a jamais été joué.

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

\ 4 PRÉFACE donner une poétique à l'occasion de cette tragédie :
je suis persuadé que tous ces raisonnements délicats, tant rebattus depuis
quelques années, ne valent pas une scène de génie, et qu'il y a rien plus à
apprendre dans Polyeucte et dans Cinna, que dans tous les préceptes de
l'abbé d'Aubignac : Sévère et Pauline sont les véritables maîtres de l'art.
Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruisent pas tant
un élève que la seule vue d'une tête de Raphaël. Les principes de tous les
arts qui dépendent de l'imagination sont tous aisés et simples, tous puisés
dans la nature et dans la raison. Les Pradon et les Boyer les ont connus
aussi-bien que les Corneille et les Racine : la différence n'a été et ne sera
jamais que dans l'application. Les auteurs de l'Armide et d'Issé, et les plus
mauvais compositeurs, ont eu les mêmes règles de musique. Le Poussin a
travaillé sur les mêmes principes que Vignon. Il paraît donc aussi inutile de
parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le serait à un peintre de
prévenir le public par des dissertations sur ses tableaux, ou à un musicien
de vouloir démontrer que sa musique doit plaire. Mais, puisque M. de la
Motte veut établir

The text on this page is estimated to be only 25.21% accurate

DOEDIPË. 5 d«s règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il est juste de défendre ces anciennes lois, non parce qu'elles sont anciennes , mais parce qu'elles sont bonnes et nécessaires, et qu'elles pourraient avoir dans un homme de son mérite uu adversaire redoutable. DES TROIS UNITÉS. M. de la Motte veut d^abord proscrire l'unité d'action , de lieu , et de temps. Les Français sont les pri^aiicrs d'entre les nations modernes qui pnt fait revivre ces sages règles du théâtre : les autres peuples ont été long-temps sans vouloir recevoir un joug qui paraissait si sévère ; mais comme ce joug était juste, et que la raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le temps. Aujourd'hui même , en Angleterre , les auteurs affectent d'avei-lir au-devanl de leurs pièces que la durée de Tac lion est égale à celle de la représentation ; et ils von; plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les temps où cette pratique était ignorée des plus grands génies , tels que don Lopez de Vega et Shakespeare ; elles avouent même Tobligation qu'elles nous

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

« PRÉFACE OBI de les aToir retirées de<cette btrbirie : ûab* il qu'un Français se senre aujourd'hui de tot^ son esprit pour nous j ramener ? Quand je n'aurais autre chose à dire à M. de la Motte, sinon que MM. Corneille, Racine) Molière, Addison, Congrève, Maffei, ont tous observe les lois du théâtre, c'en serait assez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : mais M. de la Motte mérite qu'on le combatte par des raisons plus que par des autorités. Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre? La représentation d'une action. Pourquoi d'une seule, et non de deux ou trois ? C'est que l'esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à la fois ; c'est que l'intérêt qui se partage s'anéantit bientôt; c'est que nous sommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événements; c'est qu'enfin la nature seule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle. Par la même raison l'unité de lieu est essentielle; car une seule action ne peut se passer en plusieurs lieux k la fois. Si les personnages que je vois sont à Athènes au premier acte , comment peuvent-ils se trouver eu Perse au second? M. Le Brun a-t-il peint Alexandre «i Arbelles et dans les Indes sur la même toile ? « Je ne serais « pas étonné, dit adroitement M. de la Motle,

The text on this page is estimated to be only 11.26% accurate

DOCDIPE. y «qii^uM nation sonsée, mais moiîK amie 4es
M't^^eSj 6*acoomtiiodât de voir Coi fol an fiou« damne à Rome «u
premier |i€l« , re^u chet ks « Yolsquas au troisième, e^ astiègeant jlome af ^
quatrième, etc.» Premièrement ^ je ne conçok point qu'un peuple sensé et
éolalré ne (H pas atai de règles toutes puisées dans le bon sens, ot toutes
Ikites pour son plaisir; seondemeiit , qui ne sent que voilà trois tragédies,
et qu'un pareil pr<^et, CiHt-il e?fëcuté*même en l)eaîMC vers, ne serait
jamais qu'une pièce de Jodelle ou de Hardy , y ersHice par un moderne -
habile ? L'unité de temps '3st jointe natupellement aux 4eas premières. En
voici, je croi«, une preuve bien sensible. J'assiste à une (ragédie , c'est-à-
dire à la représentation d'une action ; îe svjat est l'accomplissement de cette
action umque* On conspire contre Auguste dans Rooze : je veux savoir ce
qui va arriver d'Auguste et des conjurés. Si le poète fait durer TactSeu
quinze ioars, il doit me rpndrc compte de c« qui se sera passé dans ces
quin/.e jours; car je suis là pour être informé de ce qui se passe, et rien I ne
doit arriver d'inutile. Or, s'il met éevant mes jeux quinze jours
d'événements, voilà ait moins quinze actions diffërontes, quoique peiites
qu'oHes pttis^ent être. Ce n'est pins unique*

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

8, PRÉFAG ment cet accomplissement de la cootpîraticNi auquel il fallait marcher rapidement, c'est une longue histoire, qui ne sera plus. intéressante, parce qu'elle ne sera plus vive, parce que tout se sera écarté du moment de la décision, qui est le seul que j'attends. Je ne suis point venu à la comédie pour entendre l'histoire d'un héros, mais pour voir un seul événement de sa vie. Il y a plus : le spectateur n'est que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Œdipe, soit celui du grand Corneille, soit celui de M. de la Motte, soit même le mien, si j'ose en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de temps, c'est une licence qui n'est par^ donnée qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; et plus cette licence est grande, plus elle est fautive* Nous étendons souvent l'unité de temps jusqu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de sévérité rendrait quelquefois d'assez beaux sujets impraticables, et plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût se passer en deux jours, bientôt quelque auteur y en^i

The text on this page is estimated to be only 24.66% accurate

P'CIEDIPE. tf pif^Ferak 'ésnn semaines, et un autre deux ^an*
nées; et si l^)^n ne réduisait pas le Heu delà scène à un espace limite, nous
verrions en peu de temps des pièces telles que l'ancien Jules-O^sor des
Anglais, où Cássius et Brutus soAt à Rome au premier acte, et en Tbessalie
dans-ié cmquième. Ces lois observées non seulement servent À écarter les
défauts, mais elles amènent de vraies beautés; de même que les règles de la
belle ar» chiteciure exactement suivies composent nécessairement un
briment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de temps, d'action eU^e
lieu, il est bien difficile qu'une action ne soit pas simple : aussi voilà le
mérite de toutes les pièces de M. Racine, et celui que demandait Aristote.
M. de la Motte, en défendant une tragédie de sa composition , préfère à
cette noble simplicité la multitude des événements : il croit son sentiment
autorisé par le peu de ca^ qu'on fait de Bérénice, par Festime où est encore
le Cid. Il est vrai que le Ctd est plus touchant que Bérénice ; mais Bérénice
n'est condamnable que parce que c'est une élégie plutôt qu'une tragédie
simple; et le Cid, dont l'action est véritablement! tragique , ne doit point son
succès à la multi<« pÛcité des événements; mais il plail malgré

The text on this page is estimated to be only 9.53% accurate

M «R£FÂ€fl «ttté «riMMplîciU , coBtine îl^ foiteh« mntfpÊJ
llafiHatey el non pas à cause de Flitfaiite. If. de k Hotier crok qu'on peut se
mettre an* dasstts dé toutes ces règles, en s'en tenant « i'ttwiaé d'intérêt y
qn^l dk avoir inrentée et qu'il apfielle un paradoxe : mais cette unité
dHntérêt ne me paraît autre chose que celle de Pactîon. « Si
fkamemn'pmmmt^Sy dit^il, sont dtversef(me«t bnëffossés dans le même
ëvènenent , et « rila sont Mu» 4ïgnee q«e j'entre dans leuri ic pas«ÎAifta> il
y a alors, unité d'action tt non pai uanité'd'intérêt,' » * Te soupçonne qu'il y a
une erreur dans cette propoftkkm,qtti m'arrant para d'abord très plausible; je
supplie M. de ht Bfoéie d< rcguâniner dtec moi. K'y B-t-9 pas dans
|U>d()gi»ae ploaieiiin penoUBi^fes prindpanx diT«neneiit intârewés ?
Gepepdcuat il n'j a rëdfement qu'un seul îih téréet dans la pièce, qui est celui
de l'aHiour de Redonne et d'Antiocbus. Dans Britannicus , Agrippine,
Néron, Ifardsse , Britanmcus , Juirie , nWt ils pas tous des întétlu éépatésT
tÈê inërîtem-ils pa» tntis mon attention? Cepeaduit^e n'est çti'à l'amouf de
Britanoicoa tt de hum que le pidiUc prend une part intéresaanle. Il est donc
txèi ordinaire qu'un seul et unique intérêt résulte de diverses passions bien
ménagées. G 'est un centre où plusieurs lignes difiërentes aboutissent : c'est
la principale figure du tabkaa, qtte les «utMs font paraître sans se dérober ft
la «M. i^iMn» n'ait pas d'oian^ «tt b wèM piuiteif

The text on this page is estimated to be only 11.80% accurate

BOCDIFE. «« IkfpmÊ q«e l'ai pris la libère de diiputir contre M. de le. Blette ko* cette petite qneitiott^ i'ai r^ le dîsc<Mir8 du grand CorneîUc tnr les tMÛs unîtes : il vaut nueuz consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : a Je tt tiens donc , et je Pai déjà dit , «[ue Punitë d'ac* <i tion consiste en ruwté d^ntigno et en Punitif a de pâril. n Qat le lecteiar Kse cet endroit de Corneille, et il décidera bien vke entre M. de ptinomiages ttvûc des iéàn et de» dèsea» 4iiréreBts ; k définit «3t ^ ne «««voir pes fixer atotre inaMt mc un mnd objet, lorsqu'on en présente pljiaenrs. Eiest alocs qu'il n'y a plus unitë d'intérêt; et c'est alors aussi <|u'il n'y a plus unité d'action. La tragédie de Pompée eâ est un exemple .-'C^at tiem » %y^e pour voir Ctéopetre ; FMnpée, pëtor s^ *é\$»fier; Cléopèlre vc^ ^tre aimée et fiâgikêr ; OovÉelie veut le veq^ sans -fayoir comment; Ptolon^ songn à co»* terror sa couronne. Toutes ces parti os de'sassinblées ne composent point un tout; aussi l'action est double et ra&ne triple, et le spectateur ne s'intéresse pour pertOBDe. Si ce n'est point ime téraërité d'oser mller «Ms dé&ots a?ec ceux du grand Corneille, j'ajouterai que mon Œdipe est encore une preuve que des in teints très divers , et , si ÎJfl^uis userde çfi J^Qt, mal assortis, font nécessairement une duplicité d'action. L'amour de Pbiloctète n'est point lié h la situation d*OQ£dipe, et dès-là cette pièce est double. iVole tirée de CédiUon êe {730.

The text on this page is estimated to be only 18.80% accurate

i% PRÉFACE la Motte et moi ; et y quand je ne serais pas JPM de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante? c'est Tes expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, et alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différents ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double; et ce qu'on appelle action au théâtre l'est aussi. Tenons-nous en donc, comme le grand Corneille, à un trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire les autres beautés, se trouvent renfermées. M. de la Motte les appelle des principes de l'art, et prétend qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéras. C'est, ce me semble, vouloir reformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie. DE L'OPÉRA. L'opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux et les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit; où l'asservissement à la

The text on this page is estimated to be only 23.44% accurate

DÆDIPE. iS ^ Musique venà nécessaires les fautes les plus rir
ieules, où il. faut chaater desrartelie^ daosla destruction d'une ville, et
danser autour d'un lombeau; oùFon voit lepalais de Platon et celui du Soleii
; des dieux , des démons , des magiciens, des prestiges, des monstres , des
palais formés et détruite en un olin-d'œik On tolère ces extravagances, on
les aime même, parcequ'en est là dans le pays des fées; et, pourvu qu'il 7 ait
du spectacle , de belles danses, une belle miftsique , quelques scènes
intéressantes y on est content. Il serait aussi ridicule d'exiger dans Alceste
l'unité d'action, de Heu etde temps, que de vouloir introduire des danses et
des démons dans Cinna et dans Rodogunc. Cependant quoique les opéra
soient dispensés de ces trois règles, les meilleurs sont encore Ceux Ou elles
sont le moins violées : on les re« trouve même 9 si je ne me trompe, dans
plusieurs, tant elles sont nécessaires et naturelles, et tant illes servent à
intéresser le spectateur. Gomment donc M. de la Motte peut-il reprocher * A
notre nation la légèreté de condamner dans un spectacle les mêmes choses
que nous approuvons dans un autre? Il n'y a personne qui ne pût répondre
AM. de la Motte ? « J'exige avec raison 'K beaucoup plus de perfection
d'une tragédie Vtluire. ThJâtrtf, t. 2

The text on this page is estimated to be only 12.72% accurate

M que d'HB o^â^ pan» cpt'* «se imf Mie «ori « atfemioa n'est point fo^tagée, ^e ce n'eft i ic d^ne Si^u^bande, ni d'un pw de deun^i ((dépend mon plaisir, et (jpie c'«st a mom <(nirîqaement cpi'il faut plaire. J'admère qu'i c homme ait sn amener et conduire dans i|n aeu n lieu et dans «n seul ^r un senl ëtèneme « que mcm esprit conçoit sans Attigue , et o| K mon oœm s'intéresse par degrés. ?lii« je <rc te combien «ette simplicité est difficile, pins eli ti me ckarme; et si }c veux ensuite me renéi^^ ic xaïson de mon plainr, je trouve «que je siÂs éê XI ii'avis de M. De^réaux , qui dit : « Qu'en un lieu, qu'en an jour, un seul fait acconipti « Tienne jusqu'à la 6n le tkéâtre rempH. '« JPai pom' moi , pourra- 1- il dire, rantorité jK du grand Corneille : j'ai plus encore ; j'ai son « exemple, et le plaisir que me font ses ouvrages (c à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette w règle.». M. de la Motte ne s'est pas contenté de vouloir ôter du théâtre ses principales règles, B veut encore lui ôter la poésie ; et nous donner des tragédies en prose.

The text on this page is estimated to be only 14.16% accurate

9*GEBIPB. t& UBS İRASÉDIES EN P«OSE. Cet auteur
îi^émeux et fécond, qui n'a f^t lue des vers en sa vie, ou des ouvrages de
prost ^Poccasion de ses vcrsi écrU eeiUre son art pleine et le traite avec le
adim mépris qu'il a ^aité Homère, que poujrtaut il a traduit. Jamais ji^irgiie,
ni le Tasae, ni M. ûesprcaux, ni M. Racine, ni IL Pape, ne se sout avisés
d'écrire contre rharmonie desvers; ni M. deLulU contr» la musique, ni M.
Newton contre les matkéma* tiques. On a vu des hommes qui oirt eu
quelquefois la faiblesse de se croire supérieurs à leur profession , ce qtii est
le sûr moyen d'ôtre au-dessous; mais on n'en avait point encore v« qui
voulussent Favilir. U s'y a que trop de personnes qui méprisent la poésie,
faute de !a connaître. Paris est plein de gens de bon seus, nés avec des
organes insensibles à tonte b,armonie| pour qui de la musique n'est que du
bruit, et à qiQ la poésie ne paraît qu'une folie îngémeasc. Si ces personnes
apprennent qu'un homme de mérite qui a fait cinq ou six volumes de vers
est de leur avis, ne se croiront -elles pas en droit de regarder tous les autres
poètes comme des (ÎMis , et celui - là comme le seul à qui la raison •st
revenue? Il est donc nécessaire de lui ré«*

The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate

«5 PRÉFACE pondre 9 pour l'honneur de Tart, elj i-'ose dire, pour rhonneur d'un pays qui doit une partie de sa gloire chez les étrangers à la perfection de cet art même. M. de la Motte avance que la rime est ub] Asage barbare inventé depuis peu. Cependant tous les peuples de la terre , excepté les anciens Romains et les Grecs, ont rime et riment encore. Le retour de\$ mêmes sons est si naturel à l'homme , qu'on a trouve U rime établie chez les sauvages comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres et à Madrid. Il y a dans Montaigne une chanson en rimes américaines traduite en français ; on trouve dans un des Spectateurs de M. Addisson une traduction d'une ode laponne rimée, qui est pleine de sentiment. Les Grecs, quibus dédit ore rotundo Musa loquiù, nés SOUS un ciel plus heureux , et favorisés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations , formèrent une langue dont toutes les syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur brièveté, exprimer les sentiments lents ou impétueux de Tame. De cette variété de syllabes et d'intonations résultait dans leurs vers, et même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent, et

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

f DOEDIPE. ij mcune nation n'a pu saisir après eux. Mats fit rime , soit syllabes cadencées , la poésie y itre laquelle M. de la Motte se révolte , a été sera toujours cuhiyée par tous les peuples. I Ayant Hérodote, l'histoire même ne s'écrifait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé et le plus savant. Cette coutume était très raisonnable ; car le but de Thistoire était de conserver à la postérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient servir d'exemple. On ne s'était point encore avisé de donner l'histoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en plusieurs volumes in-folio ; on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. Cest pour cette raison que les premiers philosophes, les législateurs, les fondateurs des religions, et les historiens étaient tous poètes. n semble que la poésie dût manquer communément, dans de pareils sujets, ou de précision ou d'harmonie : mais, depuis que Virgile et fiorace ont réuni ces deux grands mérites , qui paraissent si incompatibles , depuis que MM. Despréaux et Racine ont écrit comme Vir^tle e|

The text on this page is estimated to be only 12.79% accurate

pg PHÉFAGE Uomcpy UB kommd qui les a lus, et qû «ait qu'ils sont traduits dans presque toutes les langues de TËurope^ peat^ii avilir à ce point ua talent qui lui a fait t»i^ d'honneur à lui-mêiae ? Je placei-ai nos Desproaux et nos Raoine à côté de Virgile pour le uurite de la versification; parce que si Tuteur de- r£»éide était ne à Paris, il aurait rinië comme eux ; et si ces deux Français avaient vëcu du temps d'Auguste , ils auraient fait le mémo urage que Virgile de la mesure des vers latins. Quand donc M. de la Motte appelle la vcrsificatiou un travail mécamî^iêe m ri^ dieule, c'est charger dô^ ce ridicule, non seulement tous nos graud;i >>oêtes, mais tons ceux de l'antiquité. Virgile et Horace ^q sont asservis à un travail aussi mécanique que nûs auteurs : ua arrangement heureux de spondées etdedactf les étaii aussi pénible que \\oà rîmes et w>& hémistiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux y puisque l'Éuéide, après on^o anaéesi n'était pas encore dans sa perfection. • M. de la Motte prétend qu'au ttoins uii« scène de tragédie mise en prose ne perd rien da sa gr&ce ni de sa force. Pour le prouver^ il t4Ninie en prose la première scène de Mitluri"" datei et personne ne p«ot la lire. U ne foiifi»

The text on this page is estimated to be only 19.02% accurate

DtSDIPE. Bf ptt tñic le grand mérite des yens est qu'ils soient aussi corrects que la prose ; c'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs : réduisez les vers en prose , il n'y a plus ni mérite ni plaisir. Mably dit-il que nos pointus ne riment point dans leurs tragédies. Cela est vrai ; mais ces pièces sont en vers , parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. Corneille et Racine ont employé la rime ; craignons que si nous voulons ouvrir une autre carrière , ce ne soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le désir de la nouveauté. Les Italiens et les Anglais peuvent se passer de rimes , parce que leur langue a des inversions , et leur poésie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles ou de ses consonnes , ses inversions, ses verbes auxiliaires ^ etc. Le génie de notre langue est la clarté et l'élégance ; nous ne permettons nulle licence à notre poésie y qui doit marcher, comme notre prose , dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons pour •/

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

^ tso PRÉFACE que notre poésie ne soit pas confondue aTec h
prose. Tout le monde connaît ces vers r 06 me caclier ? fuyons dans la nuit
infernale. Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale : liC sort , dit-on ,
la luisse en ses sévères mains ; Mines juge aux enfers tous les pâles humains.
Mettez à la place ; Oû me cacher ? fuyons dans la nuit infernale. Mais que
dis-je ? mon père y tient lurne funeste : Le sort , dit-on , l'a mise en sm
sévères mains ; Minos juge aux enfers tous les pâles mortels. Quelque
poétique que soit ce morceau, forat-il le même plaisir, dépouille de
Tagrément de la rime? Les Anglais et les Italiens diraient également, après
les Grecs etles Romains, Les ptUet humains Minos aux enfers juge, et
enjamberaient avec grâce sur l'autre vers; la manière même de réciter des
vers en italien et en anglais fait sentir des syllabes longues et brèves , qui
soutiennent encore l'harmonie sans besoin de rimes: nous, qui n'avons
aucun de cesavantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la
nature de notre langue nous laisse ? M. de la Motte compare nos poètes,
c'est-àdire, nos Corneille, nos Racine,, nosDespréaax, à des faiseurs
^Vacrosticbesy et à an cbaiiatair

D'OCDIPE. ai qm (ait passer des grains de millet par le trou tl'une aiguille; il ajoute que toutes ces puëriilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue que les mauvais vers sont à peu près dans ce cas; ils ne difi&reut de la mauvaise prose que par la rimo : et la rime seule ne fait ni le mérite du poète ^ ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement' des dactyles et des spondées qui plaisent dans Homère et dans Virgile : ce qui èncliànte toute la terre , c'est rharmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se berne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre y est un fou ; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très sage et presque unique. Il est très difficile de f^ire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique , de bons vers ; aussi les noms des bommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles dureront-ils beaucoup plus peut*<être que les royaumes où ils sont nés. Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec M. de la Motte sur quelques autres points; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attiiquer personnellement, et faire soupçonner une malignité dont je suis aussi

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

éloigné que de ses sentimens. J'aime à voir n'être profiter
des réflexions judicieuses et fines qui se répandent dans son livre, que de
m'entêter à en réfuter quelques-unes qui me paraissent moins vraies que
les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime,
et qu'il eût dû défendre lui-même, Je dirai seulement un mot, si M. de la
Fayette veut bien me le permettre, à l'occasion de l'ode à la faveur de l'harmonie
, dans laquelle il contredit en beaux vers le système de M. de la Motte et à
laquelle ce dernier n'a répondu qu'en prose. Voici une strophe dans laquelle
M. de la Fayette a rassemblé en vers harmonieux et pleins d'images
presque toutes les raisons que j'ai alléguées. De la coBtainte rigoureuse
Ou l'esprit se resserré y Il reçoit cette force Leureuse Qui l'élève au plus
haut degré. Telle, dans des canaux pressée, Avec plus de force écoule,
L'onde s'élève dans les airs ; Et la règle, qui semble austère, M'est qu'un
art plus certain de plaire, Inséparable des beaux vers. Je n'ai jamais vu de
comparaison plus juste | plus gracieuse, ni mieux exprimée. M. de la

The text on this page is estimated to be only 21.93% accurate

BOEBÎPE. ftt Motte 9 qui p'jBÛtdû y répondre qu'çn l'imitant
seulement^ e^aiAtiie s! €€^ê6fTi> les^cMnanx qui font qiieFeau s'élève.,
ou si c'est la hauteur dout elle tomliie qid fait ià mesure dé son^éiératioB. «
Or où trouvera-t-on , continue-t-il , dans les u vers plutôt que dans la prose ,
cette prem ièr« ((hauteur de pense es ? etc. » Je crois que M. de la Motte se
trompe comme physicien, puisqu'il est certain que, sans la gêne des canaux
dont il s'agit , l'eau ne s'élève* rait point du tout, de qu^^lque ha^liattr
^h'c|JII tombât. Mais ne se trompe-t-il pas encore plus comme poète ?
Comment o'a-t-ii pas senti que, comme la gêne de la mesure des vers
produit une hainoonie agré^le à l'or^lf^^.Ai^fi cette prisQji où r^au i>oule
re^iferwi^/e produit ,u;or Jeï d'eau ^i plaît à la vue ? lÀ comparaison n'.cst-
eUej^^s iius; juste qucdante? M. de la Faye a jxris saps doute un. meillciu^
parti q\it moi; il s'est conduit comme cej)hîlosophe qui, pour toute réponse i
un sophîAe cjuL niait lé moiivemeut, se conteuta de marcher eu sa
présence. M. de la Motte nie l'harmonie des ^ver s,; M. de la Faye lui
envoie des vers harmonieux : cela seul doit m'aive)ttir de finir ina prose.

The text on this page is estimated to be only 22.72% accurate

A MADAME, FEMME DU Régent: Madame. Si l'usage de
dédier ses ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'était pas établi, il
commencerait par votre altesse royale. La protection éclairée dont Vous
honorez les succès ou les efforts des auteurs n'est en droit ceux même qui
réussissent le moins d'oser mettre sous votre nom des ouvrages qu'ils ne
composent que dans le dessein de vous plaire. Pour moi, dont le zèle tient
lieu de mérite auprès de vous, souffrez que je prenne la liberté de vous
offrir les faibles essais de ma plume. Heureux si, encouragé par vos -bon

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

— SEITAX 0ËDIGATOIRE. %6 îéSy je pais trayaiUer long-temps
pour votre sltesse royale^ dont la conservation n'est pas moins précieuse à
ceuxqui cultivent lesbeaux arts, qu'à toute la France ^ dont elle estles^
fiUices et Fexemple. Je suis avec un profond respect , Madam^i De votre
altesse royale le très humble et très obéissant serviteur, Arouet ds Yoltaiu.
Vtiltaii-tf. Thc&ire. I«

The text on this page is estimated to be only 12.06% accurate

■' FERS.ON.NAffeES. dtfPIPÊ , roi de Thèbes. JOCA^TE, reine de Thèbes.' PHILOCTÈTE, prince d'ÉiAeé. LE GRAMD-PRÊTRE. ARASPÉ, coïlfident d'OEdîpe. ÈGINE, confidente de Jocastc. DIMAS, ami de Phiioctète. P H O R B A S , vieillard thébain. [G ARE , vieillard de Corinthe. Cuocun DE Thébaxns. La scène est à Thèbes.

The text on this page is estimated to be only 13.27% accurate

ŒDIPE, TRAGÉDIE. ACTE PREMIER. SCÈNE I.

PHILOCTÈTE, DIMAS. Pm&ocrèxK, est-ce vous? quel coup affreux du sort Dans ces lieux empestes vous fait chercher la mort?» Venez-vous cê nos dieux affronter la colère ? Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire : Ces climats sont remplis du céleste courroux \ Et la mort dévorante habite parmi nous. Viièbes , depuis long-temps aux horreurs consaci^f , Dft reste des vivanu semble être séparée : Bétonniez. • • PHILOCTixÉ. Ce sé)our convient aux maflieuteut : Va, laisse-moi le soin d6 mes destins affreux , Et dis-moi si des dieux la colère inhumaine , I En accablant ce^rtiple, a respecte la reine ? I m M A s. Ooi, seigneurBjcHe vit; mais la eontagîoo ba^'au pied .de «ni trdttc «p|M»ne m» poisan.

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

wM CEDIPE. Chaque instant lui à étohé «n tenriteor 6dèle , I Et la
îoort par degrés semble s'appnx[^]ier d'eDc; \ On dit qu'enfin le del , après
tant et oounouz[^] | Va retirer son bras appesanti sur noua : \ Tant de sang ,
tant de morts ont dû le satSaHini. I PHILOGTÈTE. Sh ! quel crime a
produit un courroux si aëTèctTl DIMAS. Depuis la mort du roL . .
PHILOCTftTK. Qu'entenda-je? quoi! Laiüs. . . DIMAS. Seigneur, depuis
quatre ans ce héros at vit plus. PHILOCTifcTE. Il ne vit plus ! quel mot a
frappé mon oreille ! Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille ! Quoi
! Jocaste.[^] . Les dieux me seraient-ils plus douxT Quoi ! Philoctète enfin
pourrait-ril être à vous ? . Il ne vit plus ! . . quel sort a terminé sa vie ?
DIMAS. Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie Pour la dernière fois
le sort guida vos pas. A peine vous quittiez le sein de vos états , A peine
vous preniez le chemin de l'Asie, Lorsque, d'un cob[^] perfide, une main
ennemie Ravit il ses sujets ce prince infortuné. PHILOCTÈTE. Quoi !
Dimas, votre maître est moit assaësîné?. DIMAS. Ce (ut de nos malhmirs k
première origin«i Ce crime a de reii%»ire aptmîve' la nÛQt.

The text on this page is estimated to be only 20.07% accurate

ACTE I, SCÈNE I. 9f ĩ brait de ion trépas nmriàHwnent frappa,
(t^andre des pleuis bous étions occupés , , éa courroux des dieux ministre
épouvaotii>It« k l'innocent, sans punir le coupable, monstre , (loin de nous
que faisiez- vous alors ?) fa monstre furieux vint raTager ces bords. ciel ,
industriel dans sa triste vengeance, Lvait à le former épuisé sa puissance,
ké parmi des rochers, au pied du Cithéron, Ce monstre à voix humaine,
ai^e; femme et lion. De la nature entière exécration assemblage , Unissait
contre nous l'artifice h. la rage, n n'était qu'un moyen d'en préserver ces
lieux. D'un sens embarrassé dans des mots captieux. Le monstre, chaque
)our, daos Thèbe épouvantée^ Proposait une énigme avec art concertée ; Et
si qudque mortel voulait nous secourir, Il devait voir le monstre et
l'entendre , ou pair. A cette loi terrible il nous fallut souscrire. D'une
commune voix l'bèbe oflrit son empire k l'heureux interprète inspiré par les
dieux Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux. Nos sages , nos vieillards ,
séduits par l'espérance , Osèrent , sur la foi d'une vaine sdenoe , Du monstre
impénétrable affronter le courroux : Nul d'eux ne l'entendit ; ils expirèrent
tous. Mais ^dipe , héritier du sceptre de Gcrtnnthe , Jeune) et dans Vé%e
heureux qui méconnaît la crainif , Guidé par la fortune en ces lieux pleins
d'effioi , Vint, vit ce monstie affreux, l'entendit et fut roi. Il vit , il règne
encor, mais sa tri^ puissance ;?€ voit que des mourants sons
soajobéijKianoA. 3.

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

itt OËDIPE. * Héûs ! fioiu itops flattMHis que set
hmteomêmÊÊiÊÊ Pour jamais à son trÔD« enchaînaient la» desiiiaa. J)éjaL
^aême les êâeux nous sen^lai^it plus ^iléa : Le monstre en expnrant laissait
ces mars tniB^Hit» ; Mais là stérilité, nur ce funeste bord. Bientôt avec la
£ûm neus n^porta ta laovt. Les dieux nous oot conduits de sii|plice en
st^plice ; La famine a cessé , mais non kttr tBJmtice ; Et la contagion ,
dépeuplant nos états , Pourstiit un feible reste échappé do^ trépas. Tel est
l'état honible où les dieux noâs védaiseai. Mais vous, heureux guerrier que
ces diewt favoris jot , Qui du sein de la gloire a pu vous arracher i Dans ce
séjour affreux que venez-vous (Percher ^ PHII.OCTÈTE. J'y viens porter
mes pleurs et ma douleur profonde. Apprends mon infortune et les malheurs
du monde. Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux , Cet appui de
la terre, invincible comme eux. L'innocent opprimé perd son dieu tutélaire :
Je pleure mon ami -, le monde pleure un pèrt» SI|IA8. Hercule est mort ?
PHILOCTÈTE. Ami , ces malheureuses mains Ont mis sur le bûcher le plus
grand des humains ; Je rapporte en ces lieux ses flèches invincibles, Du fils
de Jupiter présents chers et terribles ; Je rapporte sa cendre , et viens k ce
héros , Attendant des autels, élever des tombeaux. Crois-moi , s'il eût
véci^si d'un présent si rare Le ciel pour les humains cAt v|é moins avare» j

The text on this page is estimated to be only 17.11% accurate

i AiGTE I, »CfiNE I. %i r liDrak i { Ml (k fciOMte , acl^vë IBM
dMrfa : Et, dût mafiiMinn renntre ckoM «son Min, Ta ne me yeirais point ,
suivant l'amour pour guide , Pour setvir mie ftuuae abandonaer iUcide.
DIMAS. J'ai plaint long-temps ce ^ si puissant et si doux ; Q naquit dans
i'enûmce , il croissait avec vous. Jocaste , par un père k son hymen forcée ,
Au trône de Laiüs à regret fut placée. Hâas ! par cet hymen qui coûta tant de
pleurs , Les destins en seoret préparaient nos maUieurt. Que i admirais en
rous^cette vertu suprême , Ce cœur digne du trône et vainqueur de soi-
mé«ie \ En vain l'amour parlait h. ce cœur agite , C'est le premier tyran que
vous avez domté. PBILOCTÈTE. Il fallnt fuir pour vaincre ; oui , je te le
eoafësst , Je luttai quelque temps ; je sentis wa faiblesse : Il fallut
m'arracher de ce funeste lieu , Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'AloidCi Attendait son destin de sa
valeur rapide; A ses divins travaux j'osai m'assoder ; Je marchai pr^ de lui,
ceint du même laurier. C'est alors , en efiet ,, que mon ame éclairée Contre
les passions se sentit assurée. L'amitié d'un grand homme est un bienfait des
dieux : Je lisais mon devoir et mon sort dans ses yeux ; 4}es vertus avec lui
je fis l'apprentissage : Sans endurcir mon oœur, S'aStnau mon courage :
L'inflexible vertu m'endunna sova sa loi. Çu'euss^je éijé sans lui l rien que k
fils d'ua poi^

The text on this page is estimated to be only 18.48% accurate

3« QEDIPE» Rien qn*tm'priiice vid^aire, et {e sârats pcui*étrê ''
' Esclave de mes sens, dont ilm'a rendu maltie. OIMAS. Ainsi donc
dësormais, sans plainte et sans coturenx» Vous reverrez Jocaste et son
nouvel époux? PHILOCTÈTfi. Comment ! que dites-vous ? un nouvel
hyménée. . < . . DIMAS. OEdipe à cette reine a joint sa destinée.
PHILOCTÈTE. Œdipe est trop heureux ! je n'en suis point surpris ; Et qui
sauva son peuple est digne d'un tel prix : Le ciel est juste. DIMAS. Œdipe
en ces lieux va paraître : Tout le peuple avec lui , conduit par le grand-
prêtre, Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs. PlilLOCTtTE. Je me
sens attendri, je partage lctu<s pleurs. O toi , du haut des cieux , veille sur ta
patrie ^ Exauce en sa Êiveur un ami qui te prie ; Hercule , sois le dieu de tes
ooncitoyeus ; Que leurs vceux jusqu'à toi montent avcoles miens . SCÈNE
IL LE GRAND-PRÊTRE, LE CHOEUR. (La porte du temple «'ouvre , et
le grand-prêtre parait au milieu du peuple.) VIEMIEA PSRSOBVAGE VfV
CBGCVH. Esprits Gonta^peux, tynois de cet empire, Qm sûufltoi dam ces
murs la mort qu'on y respire.

The text on this page is estimated to be only 14.50% accurate

tiKCTE I, SCfiNE II. 33 Rêdûvln contra noitt votre unit tatevij Et
d'un ttéptm trap longëpeuptheit-aMis lliorrBai^ IBCOirV »KR80iriTAOE. I
Vffftftz , cikiix tont-pnusants ; vos victîmes sont pftiet t \ 0 moDtt, ëcra86»-
iioiu... Cîeiix, tombez sur noe têtes! , 0 mort, nous knplorons ton funeste
secours ! 0 mort, yieaB nous sauver, viens terminer noè joon ! IK GRAlilD-
PRÉTRE. Cessez , et retenez cet clameurs lamentables , Faibles
soulagements aux maux des misérabl^t. Fléchissons sous un dieu qui veut
nous éprouva, Qui d'un mot peut nous perdre, et d'un mot noua sanTor: Il
sait que dans ces murs la mort nous environne , Et lés cris des Tbâ»ains sont
Âontës vers son trône. Le roi vient. Par ma voix le ciel va lui parler i Les
destins à ses yeu* veulent se de'voilcr. Les temps sont arriva;; cette grande
joumëf y« du peuple et du roi cbanger la destinée. SCÈNE IIL ŒDIPE,
JOCASTE, LE GRAND-PRÊTREJ ÉGINE, DIMAS, ARASPE, LE
CHOEUR. Pevflb qui, daiis ee temple apportaat tôt douleort, Pl'ësentez à
nos dieux des offrandes de pleurs, Que ne puis-je sur moi détournant leurs
vengeance^ , De la mort qui vous suit ëtouff^ les semences ! ■ Maû un roi
n'est qu'un homme en ce commun duÉ^, Rtffut ce qu'il peut faire est de le
partager.

The text on this page is estimated to be only 15.22% accurate

(au grantirprêtre,) Vous, iniailtg des êitsax cpM «ke» 'AOtt
os4id«r»y Dédaignent-ils touionrs la voix qvM Ifls implore ? Veixont'-ils
sans fûtié finir nos tristes ioui;s ? Ces maîtres des humains sont-^ nu^pt^ ^
sourds ? LE GBAND-P^ÊZA^ Roî, peuple ; écoutez-moi. Cette nuit, à, ma
vue, Du ciel sur nos autels la flamme est descendue; L'ombre du grand
Laius a paru painiî nous^ Terrible et reâpFi^nt la liaine et ïe courrouit. Une
effrayaVite voix s'est l'ait alors entendre : « Les Thébains dé Laiüs n'ont
point vengé la cendre ; « té meurtrier èù. roi respire en ces états , « Et de
èàti souflfc impur infecte vos climats. ((Il iaot qu'on Te connaisse , il faut
qu'on ic punisse. ce Peuples . Votre saïut dépend de son supplice. »
QSDIPE^ Thébains , je f âî^ûèefrai , vô*s souffrez justement D'un crime
inexcusable un rkde châtiment. Laiüs vous était clïer, et votre négligence De
ses mânes sacrés a trahi la vengeance. Tel est souvent ie sort des plus justes
des rois ! Tant qii ils sont sur la terre on respecte leurs loi», On porte
jns^'aux deux leur justice suprême ; Adorés de leur peuple , ils sont des
dieux eux-mêmes : Mais après leur trépas que sont-ils h vos yeux? Vous
étetgoca l'esceBs cpe von^ btâlïea ^fVtr emx'. Et , comme à l'mtérôt Vame
Itonniae osi liée , La vefta qui n'est pitts est biewtôt oïdsKée. Ainsi du ciel
Ttngeur implorant lé courMax, Le sang de rotst roi s'élève contre vous.
Apaisons son murmure , et qu'au Iku àflaénïfanéïê *^

The text on this page is estimated to be only 6.55% accurate

ACTE I, &Cl>(£ 111. .^e» Le sang du meurti^iiMk v«témt49
todbt. Quoi! de la mmft en «n n'a-tKNi fnt de étbogiai 7j Kt nVt-H>a
iawMMpm^ paon ^ant de prodi^BS^ De ce crime impiiM mtoOttTêr 1«
^tti^n ? ~ On m'arait tonJMMs ékiffm ee ^nl na ZkAdo Q«i lera sur soa
priaait uM coatpabWjHiBB. (h JocmaU,) ?dm aoi qd » d* vaa makt»
jecetfaM ta oonso&os , Denx ans après sa mort m atoMé sar son trônd,
Madame, pisqa'jil, reapeatant wméimàmn. Je n'ai point rappelé le B«)et de
tos pleurs : Et, de yos.aedatpéals ckaf«e jaur alannrfe, Mon ame k d'aittroa
aeina aenUait étrp fotmèe, Seignecfr, qttandle deatÎB, xiie réservant A Taoti
Par un coup imprévu m'ealévft mon ^potts , Lorsque , di aee ^na
paceturaot'let finatièfet , Ce h^pa aaecfiiDbft ae«a des nuâ» aennrièiea ^
Phorbas en oe voyage éfc«t seul srac h» ; Pborbas était da voi le coaeeU et
l'appuri ? Uios qui coweiiaait son aèle et ae prudàicey Partageait avec lui k
^atda de aa puissasoe. Ce fut lut q«i étk prinef, à aea yeux massaoaë»
Rapporta dans nos mars le eorpa défigué : Êé de cofilia IwHiième , il se
tiebnk à peme ; mba tout saDj^ent «ctt genoux de m leineu •' ((Des
ineoanua, dit-il, ont poalé ces gruids coups ; « lU ont devant mes yeux
massacré votre époux ; (c Ils i^oBt laîoaé mettranif et le pouvoir céleste '^'
« De mea jour» tafJh twmg a ranimé le lene^
l)nem'endi|paapli»iei»oao«ura9ité-^ :i

The text on this page is estimated to be only 14.05% accurate

38 œDIPE; ^'oyaît fiiir loin de kd la triste véM^ Et peut-être le
ciel , xjne ce grand crimi Déroba le coupable à ma inste poursuite ; Peut-
être^ accomplissant ses décrets étameïs,' Afin de nous punir il nous fit
criminels. Le Sphinx bientôt après dés^ cette mt ; A ses seules fureurs
ThèJies fut attentive : Et l'on ne pouvait guère , en un pareil efoî » Venger
la mort d'autrui » quand on CMnblait pdar toiî œDIPE. Madame , qu Vt-on
&it de ce siq'et fidèle ? . JOCA8TE. Seigneur, on paya mal son service et
son z^e; Tout l'état en secret était son ennemi : Il était trop puissant poi
n'être point faaî ; Et du peuple ai des grands ia rolère insensé»^ Brûlait de le
ponirde sa firveur passée. On l'accusa lui-méœe , et d'un comnm «nn^iort
Tbèbe entière à grands cns medaaMBida^ mort ; Et moi , de tous côtés
redoutant rittftt^ce , Je tremblai d'ordonner sa grâce ou son suppliée. Dans
un château voên conduit secrèceiBienc, Je dérobai sa tête à leur
emportement. lÀ , depuis quatre hivers , ce vieillard vénétvble , De la
faveui des rois exemple déplomble , Sans se plaindre de moi ni du peuple
imté| t De sa settWrânoeence attend sa Ubterté. ^I' (BDI^E. (h sa suite,)
Madame, c'est assez. Conrez ;ique l'-on s'empresse| Qu'on ouvre sa pdson ,
qu'il ^mtme , qu'il paraïAie*' MoÎHuÊve devant vons je veux limerTogeri

The text on this page is estimated to be only 16.59% accurate

AOTE I, SCÈNE II V 3^ Taî tout ifEon pesple ensemble et Laiās à
vengO'» Il but tout écouter ; il fiiut d'un œil sèvere Sonder la profondeur de
ce trille mystëie. Et TOUS , dieux des Thébains , dieux qui nous esanccz |
finissez l'assassin , vous qui le coimai»«ez. Soleil, chiche à ses yeux le jour
qui nous éclaire! ! I Qu'en horreur à ses fils, exe'crable ^ sa mère, Errant,
abandonne, proscrit dans l'univers, Il rassemble sur lui tgus tes maux des
enfers ; Et que son corps sanglant, privé de sépulture, Des vautours
dévorants devienne la pâture ! • LE GRÀIXD-PRÊTnE. A ces sennena
afireux n^o» nous unissons tous. OEDIPf. Dieoz , que le crime seul éprouve
enfin vos coups \ On si de vos déereu l'éternelle justice Abandonne k mon
bras le soin de son suj{^lice, Et si vous êtes las enfin de nous haïr, rk)nnez,
en commandant , le pouvoir d'obéic« Si SUT un inconnu vous poursuivez le
crime , Achevez votre ouvragr et nonunez la victime. Vous, retournez au
temple ; allez, que votre voix Interrc^e ces dieux une seconde fols ; Que vos
voBux parmi nous le^ forrent à descendre : S'ils ont aimé Laiūs, ils v
enfleront s^i cendie; Et, conduisant un loi facile k se m>raper. Ils
marqueront la place où mon bras doit (fpper, ris DU paiMICR ACTE.
Vflûirt,_Tkéltr«, 1.

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

ACTE SECOND. SCÈNE I. JOCASTE. ÈGINE, ARASPE, LE
CH0BUB. ARASPE. yJviyCè peuple expirast , êont je «ois rifiterprèt^r
D'une commune voix accuse Philoetète , Madame ; et les destins , dans ce
triste s^our , Pour nous sauver, sans doute, ont permis son retour.

JOCASTC. Qu'ai-je entendu , grands dieux ! Ma surprise est extrême !. .

JOCASTE. Qui l lui ! qui ? riiiloctète I ARA8PE. Oui , madame , lui-même.

A quel autre en effet pourraient-ils imputer Un meurtre qu'à nos yeux il
sembla méditer ? Il haïssait Laiūs , on lisait ; et sa haine Aux yeux de votre
époux ne se cachait qu'à peine :, La jeunesse^ini {Àndente aisément se trahit
; Son front mal déguisé découvrait son dépit . ^'ignore quel sujet animait sa
colère; Mais au seul nom du roi , trop prompt et trop sincère , Esclave d'un
courroux qu'il ne pouvait. domter, Ziuqaei k la menace il osa s'i^port^ ;^

The text on this page is estimated to be only 14.88% accurate

ACTE II, §«ËNE I. 39 II partît ; et, depuis , «a destinée errante
Hamena sur nos l»ord« sa fortune âottaate. Même il était dan* Tbèbe en ces
temps n»aUieiiretù(, Que le ciel a marqués d'un parricide afireux : Depuis
ce jour fatal , avec qudque apparence De nos peuples sur lui tomba la
défiance. Que dis^je ? Assez long-temps les soupçons des ThébaiiiiS Entre
Phorbas et kû flouèrent incertains : Cependant ce grand siom qu'il s'ac^it
dans la guerre , Ce titre si fànièwx de veageur de la terre , Ce re^ct qu'aux
héros gou» partons malgré nous , Fit taire nos soupçons et 8«ispendit nos
ootips. Mais les ifnnps soat ckaagec: Tbèbe, en ce jour Hiaiiatef D'un
reipect dangcreiiK déjpouiUera le reste ; En vain sa gloire parie à eet cosurs
agités. Les dieux veukol du sang, at sont s«u^ épontés. PREMIER
PERSeHirÂ«Z DV CHŒUR.' O reine ! ayez pîtfië d'Un j^ple qui tous aime
; , Imitez de ces dieux k joaéce suprême; livrez-nous leur victûne ;
adrez4e«r nos veenx ; Qui peut mieux les toucher qu'un cosur si digne
d'e«x t JOCASTE. Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie. Hélas I
c*est sans regret que je la sacrifie. Thébains , qui me croyez encor quelques
yerto^, Je TOUS offre mon sang : n'exigez rien de plut. AUezi

The text on this page is estimated to be only 20.97% accurate

4o ' .O£0IPE. SCÈNE IL JOCASTE, EGINE. ÉOiNE. Que je
vous plains ! 70€ASTE. Hélas , je porte envie A ceux qui dans ces murs ont
termine leur vie. Quel état , quel tourment pour un cœur vertueux i ÉGISB.
Il n'en faut point douter , votre sort est afireux ! Ces peuples qu'un faux zèle
aveuglémeot anime Vont bientôt à grands cris demander leur victime. Je
n'ose l'accuser: mais quelle hcnreur pour vous Si vous trouvez en lui
l'assassin d'un époux ! JOCASTE. Et l'on ose à tous deux faire un pareil
outrage l Le crime , la bassesse eût été son partage !• Égîne , après les
nceuds qu'il a ^u briser, Il manquait k mes maux de l'entendre accuser.
Apprends que ces soupçons irritent ma colère, Et qu'il est vertueux puisqu'il
m'avait su plaire; éoiNE, jCet amour si constant . . JOCASTE. Ne crois pas
que mon cœur Pe cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur ; Je l'ai trop
combattu. Cepeudant, cbère Kgine, Quoi que fosse un grand cœur où la
vertu domine £ On oe se cucbe point ces secrets mouvemenU De la nature
en nous indomtables enffats ;

The text on this page is estimated to be only 21.44% accurate

ACTE II, SCÈNE 11. ^i Dans les replis de Tame ils viennent nous
surprendre ; Ces feux qn*on aroit éteints renaissent de leur cendre : Et la
vertu sévère , en de si durs combats , Résiste aux passions et ne les détruit
pas. éaiNE. Votre douleur est juste autant que vertueuse , Et de tels
seatiments. . . . JOCASTE. Que je suis malheureuse I Tu comiais , chère
F<^ne , et mon cœur et mes maux. J'ai deux fois de l'hymen allumé les
flambeaux ; Deux fois , de mon destin subissant l'injustice , J'ai changé
d'esclavage , ou plutôt de supplice ; Elle seul des mort^ dont mon cœur fut
iouclié , A mes vœux pour jamais devait être arraché. Pardonnez-moi ,
grands dieux , ce souvenir funeste f D'un feu que j'ai domté c'est le
malheureux reste. Égine , tu nous vis l'un de l'autre charmés ; Tu vis nos
nœuds rompus aussitôt que formés : Mon souverain m'aima , m'obtint
malgré moi-même ; Mon front chargé d'ennuis fut ceidt du diadème ; W
fallut oublier dans ses embrassements Et mes premiers amours , et mes
premiers serments. Tu sais qu'à mon devoir tout entière attachée, J'étoufiai
de mes sens la révolte cachée ; Que, déguisant mon trouble et dévorant mes
pl^jurs , ie n'osais à moi-même avouer mes douleurs. . •< ÉGINE.
Coîfimeot donc pouvici-vous du joug de Vhyménéc i'ne seconde fois tenter
la destinée? jrDCÀSTS. Bêlas i 6'

The text on this page is estimated to be only 17.65% accurate

4i OCDIPE. M'est-il peifBÎs de m ▼oui nca Cidiec^ J9GÀ8TB.
Parle. Œdipe» madame, a para vous toucher ; Et votre cœur , du moins sans
trop de résistanoi» De vos états sauvés donna la rēc<Mnpense. 90GASTE.
Abyfrandsdieta! Étaii-il plits henreux q«e Laînti Ou Philoctète absent ne
vous touchait-il plu^î ' Entre ces deux héros éiie»-vous partagée ?.
JOCASTI. Par un monstre cruel Thèbe i^ors ravagée A son libérateur avait
promis ma foi ; Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi* K6IHE.
yousTaniiez? JOCASTE. Je sentis pour lui quelque tendresse ^ Mais que ce
sentiment fut loin de la faiblesse I Ce n'était point , Égine , un feu
tumultueux , De mes sens enchantés en&nt impétueux; Je ne reconnus point
cette brûlante flamme Que le seul Philoctète a fiit naître en mon ame, Et
qui , sur mon esprit répandant son poison , De son charme fatal a séduit ma
raison. Je sentais pour OSBdipe une amitié sévère ; QCdtpe est vertueux ,
a% vertu m!était ehère ; Mou cœur avec plaisir le voyait élev4

The text on this page is estimated to be only 11.48% accurate

ACTE II, gCENE ir ^i Au tr^oe des Tliéhaiw qu'il avait coiscnFë.
fi^anflnnt m-r rn p- ttt inîrV rrtrrînfr^ Êgine , je aantis daat mea «me
étonnée Des transporu iaropiM» «{ue je ne coaoni pat; Avec kocrenr enfin
)e me vis dans ses liras. Cet hymen fat condu sous vm aflceia augure :
Êgine, je ¥^aia dans une nuit obscurs. Près 4'QEdi^ et de moi, je voyaû des
euiecf Les gouiires étemeb à me% piecb eotr'ouverts ; De mon premier
époux l'ombre pAle et san|^anU Dans cet abîme affreux paraiitait
menaçante : Il me montrait mon fils, ce fils qui dans moo iUM: Avait été
finné de êOB. maUieux sang ^ Ce fils dont ma pieuse et barbare
injustice Avait fidt à nos dieux un secret sacrifice : De les suivre tous deux
ils semblaient m'ord^oier ; Tous deux dans le Tartare ils.semblaieut
m'eatrasiMIii; De sentâneius conlms mon ame possédée Se présentait
toujours cette effroyable idée ; Et Philoctète enoor fr^ présent dans mou
cqkw De ce trouble fiital augmentait la terreur. l'enteuds du èruit , on vient ,
je le vois qui sVanci^J «OCASTB. C'est lui-méoiei }e tiumUe : 4vitâ»i m
p^éseact. SCÈNE IIL JOCASTE, PHiLOCÎtÊTEj PHILOCTÈTE* Re foyez
poiql, madame, e(eesaez de tren^Ûtf | Omz me voir, osez m'tpténdre fit Bie
pazler.

The text on this page is estimated to be only 23.92% accurate

44 . **ŒEDIPE**; Ve craignez point uà que mes jalooses larmëi De
votre hymen beureux troublent les nouveaux chanan: l'i'attendez point de
moi des reproches honteux, fii de lâches soupirs indignes de tous deux. Je
ne vous tiendrai point de ces discours vulgaire^ Que dicte la mollesse aux
amants ordinaires : Un coeur qui vous chérit, et, s'il taut dire plus. S'il vous
souvient des noeuds que vous avez rompus , Un coeur pour qui le vôtre avait
quelque tendresse , N'a point appris de vous à montrer de laiblesse.

JOCASTE. De pareill sentiments n'appartenaient qu'à nous| Ten dois donner
l'exemple , ou le prendre de vous. Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie ,
n est juste , avant tout , qu'elle s'en justifie* Je vous aimais , seigneur : une
suprême loi Toujours malgré moi-même a disposé de moi ; Et du Sphinx et
des dieux la fureur trop connui^ Sans doute à votre oreille est déjà parvenue
; Vous savez quels fléaux ont éclaté sur nous, & qu'OEdipe,,

PHILOCTÈTE. Je sais qu'OEdipe est votr« Sp<mx ;. Je sais qu'il en isst
digne ; et , malgré sa jeunesse , L'empire des Th^MÎns sauvé par sa
sagesse^ Ses exploits, ses venus , et surtout votre choix, Ont mis cet
heureux prince au rang des plus grands rdfi) Ah ! pourquoi la fortune , à me
nuire constante , , Emportait-elle ailleurs ma valeiv imprudente?. Si le
^âinquêtir 'âtr Sphinx devait vous conquàrir, Fallait-il loin de vous ne
d^rcher qu'à p^rirî Je u'aur&is poiât percé les ténues âivoles

The text on this page is estimated to be only 20.66% accurate

ACTE II, SCÈNE III. 4S D'un Tain sens dëguisé sous d'obscores
paroles ; Ce bras , que votre aspect eAt encore animé , A vaincre avec le fer
était accoutumé : Du monstre à vos genoux j'eusse apporté la tété. D'an
autre cependant Jocaste est la con(piéte !; Un autre a pu jouir de cet excès
d'honneur ! I JOCASTK. Vous ne connaissez pas quel est votre mallieur.
PBILOCTÈTE. Je perds Alcide et vous : qu'aurai»-je à craindre encoit ?•
JOCASTE. Vous êtes en des lieux qu'un dieu venf;eur abhorre ; Un ieu
contagieux annonce son courroux :* Et le sang de Laïus est retombé sur
nous. Du ciel qui nous poursuit la justice outragée ' Yenge ains de ce roi la
cendre négligée : On doit sur nos autels immoler Tassassin ; On le cherche ,
on vous nomma , on vous accote enfiif» rHILOCTÈTC Kladaihe , je me
tais ; une pareille offense Étonne mon courage et me force au silence. Qui ?
moi , de tels Ibrfiûts ! moi , des assassinats l Et que de yotrc époux. . . Vous
ne le croyez pas. JOCASTE. Non, je ne le crois point , et c'est vous faire
injuce Que daigner un moment combattre l'imposture. (Votre cœur m^tai
connu . vous avez eu ma foi , Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thânins que les dieux abaitdonnenr, Tiop dignes de périr depuis
qu'ik vous soupçonnent. I Fajez-moi , c'eiï est fait : nous nous aimions en
vain; les dieux vous réMnaient un pkm noble desûn^

The text on this page is estimated to be only 16.34% accurate

46 ŒDIPE. Vois étés né pour eux : leur sagesse profonde U K'a pu
fixer dans Th^{ae} un bras utile au monde , Ni souffrir que l'amour,
ren^lissant ce grand cœur[^] Enchaînât près de moi votre obscure valeur. Non
, d'un lien charmant le soin tendre et timide Ne doit point occuper le
successeur d'Alcide : De toutes vos vertus comptable à leurs besoins , Ce
n'est qu'aux malheureux que vous devez vos soins Si D^ë de tous côtés les
tyrans reparaissent ; Hercule est sous la tombe , et les monstres reparaissent :
Allez , libre des feux dont vous êtes épris, Partez , rendez Hercule à
son rivage. Seigneur, mon époux vient, souffrez que j'aille
Non que mon cœur troublé redoute sa fureur ; Mais j'aurais trop peut-
être à rougir devant lui Puisque je vous aime et qu'il est mon père
SCÈNE IV. ŒDIPE, PHILOCTÈTE, ARASPE. ŒDIPE. Ah ! c'est
donc là le prince Philoctète ? Philoctète. Oui , c'est lui qu'en ces murs
un sort aveugle jette , Et que le ciel encore, à sa perte amène A souffrir des
afflictions n'a point accoutumées. Je sais de quel forfait on veut noircir ma vie
; Seigneur , n'attendez pas que j'en m'en justifie ; J'ai pour vous trop d'estime,
et je ne pense point Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas ; Si sur
les mêmes pas nous marchions l'un et l'autre Ma gloire d'ailleurs est
unie à la vôtre.

The text on this page is estimated to be only 22.93% accurate

ACTE II, SCÈNE IV. 47 tiësèe, Hercult , et moi ,110111 vous'
avons montiiS Le chemin de la gloire où vous êtes entré. I7e désbonorez
point par une calomnie La splendeur de ces noms oà votre non s'allie^ Et
soutenez snrtoot par un trait généreux L'hoDtfeir que vous avez d'être placé
près d'eiU. ŒDIPE. Être utile aux mortels , et sauver cet empire , YciKi,
seigneur, voilà l'honneur seul où j'aspire« Et ce que m'ont appris en ces
extrémités Les héros que j'admire et que vo/u imitez. Certes je ne veux
point vous imputer un crime r Si le eiel m'eût laissé le choix de k victime ,
Je n'aurais immolé de victime que moi. Momir pour son pa js , c'est le
devoir d'vn roi ; C'est un honneur trop grand pour le céder à d'antres.
J'aurais donné mes jour» et défendu les vôtres ; J'ivMMs sauvé mon peuple
une seconde fois ; Mais, seigneur, je n'ai point la liberté du choix. C'est un
sang criminel que nous devons répandre; Vous êtes accusé , songez à vous
défendre ; Paraissez innocent ; il me sera bien doux D'honorer dans ma cour
un hénos tel que vous ; Et je me tiens heureux s'il faut que je vous tiaite.
Non comme un accusé, mais comme PhiloctètOi PHILOCTÈTE. Je
venX'bim l'avouer ; sur la foi de mon nom l'avais osé me croire au-dessus
du soupçon. Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre , DlnCimes
assassins a délivré la terre ; Hercule à fes domter avait instruit mon bras;
Seigneur, qui les punit lie le» imiie p&s.

The text on this page is estimated to be only 23.99% accurate

48 OEDIPE. ŒDIPE. Ail ! je ne pensé point qu'aux exploits consacrées yô6 mains par des forfaits se soient déshonorées , Seigneur ; et si Laiüs est tombé sous vos coups , Sans doute avec honneur il expira sous vous : iVous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime ; 7e vous rends trop justice. PaiLOCTÈTB. Eh I quel serait mon crijneB Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laiüs , Ce n'eAt été pour moi qu'un triomphe de plus. Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère j Pour Hercule et pour moi , c'est un homme ordinaire. J'ai défendu des rois ; et vous devez songer Que j'ai pu les combattre , ayant pu les .venger. CEDIPE. Ole connais Philoctète à ces illustres marques : Des guerriers conmie vous sont égaux aux monarq^ } Je le sais ; cependant, prince , n'en doutez pas, Le vainqueur de Laiüs est digne du trépas ; Sa tête répondra des malheurs de lempire ; Et vous. . •

PHILOCTETE. Ce n'est point moi : ce mot doit vous sufiirtk Seigneur, si c'était moi , j'en ferais vanité : En vous parlant ainsi , je dois être écouté. C'est aux hommes communs , aux âmes ordinaires A se justifier par des moyens vulgaires ; Mdis un prince , un guerrier, tel que vous , tel que moif Quand il a dit un mot , en est cru sur sa foi. Du meurtre de Laiüs OËdipe me soupçomie ! Ah l ce n'est point à vous d'en accuser personne ;

The text on this page is estimated to be only 23.02% accurate

ACTE II, SCÈNE IV. 49 Soos sceptre et son épouse ont passé dans vos bras ; C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas. Ce n'est pas moi surtout de qui l'heureuse audace Disputa sa dépouille , et demanda sa place. Le trône est un objet qui n'a pu me tenter : Hercule à ce haut rang dédaignait de monter. Toujours libre avec lui, sans sujets et sans maître, J'ai Êdt des souverains , et n'ai point voulu l'être. Mais c'est trop me défendre et trop m'humier j La vertu s'avilit à se justifier. OBDIPE. Votre vertu m'est chère , et votre orgueil m'offense ; On vous jugera , prince ; et si votre innocence De l'équité des lois n'a rien à redouter, Avec plus de splendeur elle en doit léclater. Demeurez parmi nous. . . PHILOCTÈTE. J'y resterai , sans doute : Il j va de ma gloire ; et le ciel qui m'écoute^ Ne me verra partir que vengé de l'afiront Dont vos soupçons honteux ont fait rou^r mon front. SCÈNE V. OEDIPE, ARASPE. OEOIPE. Je l'avouerai , j'ai peine à le croire coupable. D'uu ctt'ur tel que le sien l'audace iu(l3ra^lable Ne sait point s'abaisser h des déguisements : Le mensonge n'a point de si hauts sentiments. Je ne puis voir en lui cette bassesse infôroc. Je te dirai bien plus ; je rougissais dans l'ame Vcluit*. Tk««ua« u 5

The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate

5o OËDIPE. DenMToîrcMgëd'aociuer ce grand cœur: ^ Je me
plaignais k moi de mon trop de ri^eur. . Nécessité cruelle attachée à l'empire
! Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire ; Souvent sur
l'innocence ils font tomber leurs coups, Et nous sommes , Araspe , injustes
maigre nous. Mais que Phorbas est lent pour mon impatience ! C'est sur lui
seul enfin que j'ai quelque errance, Car les dieux irrités ne nous répondent
plus; Ils ont par leur silence explique leurs refiis. AnASPE. Tandis que par
vos soins vous pouvez tout &^>rGndfe, Quel besoin que le ciel ici se fasse
entendre ? Ces dieux dont le pontife a promis le secours , Dans leurs
temples, seigneur , n'habitent pas toujours; On ne voit point leur bras si
prodigue en miracles : Ces antres , ces trépieds , qui rendent leurs oracles ,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés, Toujours d'un souffle pur ne
sont pas animés. Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres j. Au
pied du sarctuaire il est souvent des traîtres , Qui , nous asservissent sous un
pouvoir sacré , Font parler les destins , les font taire à leur gré. Voyez ,
examinez avec un soin extrême ♦ Philoctète, Phorbas., et Jocaste elle-
mérae. Ke nous fions qu'à nous ; voyons tout par nos yeux : Ce sont là nos
trépieds , nos oracles, nos dieux. ŒDIPE. Serait-il dans le temple un cœur
assez per^de? . .. Non , si le ciel enfin de nus destins décide , On ne le verra
point mettre en d'indignes mains. Le dcp^t précieux du salut des Tbébaïus.

The text on this page is estimated to be only 15.82% accurate

ACTE II, SCÈNE V. 5t I Tft» , Je vais moi-même , accusant leur
sUence , ar mes vcetDC redoubla fléchir leur indëmenoe. t» , si pour me
servir tu montres quelque ardeur ^ te Phorbas que j'attends cours hâter la
lenteur r)aûs l'état déplorable où tu vois que nous sommes, e veux
interroger et les dieux et les hommes. XI« DV tSCOIB ACTBi

The text on this page is estimated to be only 26.39% accurate

ACTE TROISIÈME. î SCÈNE I. 30CASTE, ÊGINE. JOCASTE.
O VI f fattends Pbiloctète , et je veux qu*ep ces lieux Pour la dernière fois
il paraisse à mes yeux. ÉGIHE. Madame , vous savez jusqu'à quelle
insolence Le peuple a de ses cris fait monter la licence : Ces Tliébains , que
la mort assiège à tout moment y N'attendent leur salut que de son châtiment;
tVieillards , femmes , enfants , que leur maUÛeuc tCCaSl^i Tous sont
intéressés à le trouver coupable. . Yèus entendez d'ici leurs cris séditieux,
'Ils demandent son sang de la part de nos dieux; Pourrez-vous résister à tant
de violence ? Pourrez-Yous le servir et prendre sa défense?. j'oCASTE. Moi
! si je la prendrai ? dussent tous les Thebâîni Porler jusque sur moi leurs
parricides mains , Sous ces murs tout fumants dussé-je être écrasée , 9e ne
traliirai point l'innocence accusée. Mais une juste crainte occupe mes esprits
: Mon cœur de ce héros fnt autrefois épris f On le sait : on dira que je lui
lagifie

The text on this page is estimated to be only 25.88% accurate

ACTE III, SCÈNE V 53 Ma gloire , mes époux , mes dieux , ei
ma patrie;! Qœ mon oœai: brûle encore. ÉG|NE. Ah ! calmez cet e0ToI j
Cet aMour maOïenreiiz n'eut de témoin que moi ; Et jamais. . .] JOCASTE.
Que dis-tu ? crois-tu <|u'une princesM Puisse)amaï cachè sa haine ou sa
tendresse ?, Des courtisans sur nous les inquiets regards Avec avidité
tombent de toutes parts ; A travers les respects leurs trompeuses souplesses
Pénètrent dans nos oœurs et cherchent nos faiblesses f A leur malignité rien
u*échappe et ne fuit*; Un seul mot , im soupir, un coup-d'œil nous trahit 2
Tout parle contre nous , jusqu'à notre silence ; Et quand leur artifice et leur
persévérance Ont enfin» malgré nous , arraché nos secrets , Alors avec édu
leurs discours indiscrets > Portant sur notre vie une triste lumière » Vont de
nos passions remplir la teqre entière. ÉGINE. Eb ! qu*avez-Tous , madame
, à craindre de leurs coups ? Quels regards si perçants sont dangereux pour
vous ? Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire ? Si l'on sait votre amour,
on sait votre victoire : On sait que la vertu fut toujours votre appui.
JOCASTE. Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui; Peut-être , ^
m'accuser toujours prompte et sévèr| h porte sur moi-même un regard trop
austère g Peat-être je me juge avec trop de rigueur : 5.

The text on this page is estimated to be only 18.24% accurate

S4 œoipE. Mais enfia PtiHoctète a régne nir jnomeoear; Bans ce
cœnr nmlbettreux son image est tracée^ La vertu ni le temps ne l'ont point
effacée j Que dis-je ? je ne sais , quand je sauve ses jonrs , Si la seule équité
m'appelle à son secours ; Ma pitié me paraît trop sensible et trop tendre ; 7e
sens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;; Je nm reproche enfin mes
bontés et mes soins ; Je le servirais mieux, si je l'eusse aimé moins. ÉOIKE.
Mais voulez-vous qu'il parte ? JOCASTE. Oui, je le veux, sans éonle C'est
ma seule espérance ; et pour peu qu'il m'éœôte, Pour peu que ma prière ait
sur lui de pouvoir, n faut quil se prépare à ne me plus revoir. De ces
funestes lieux qu'il s'écarte , qu'il Aiie , Qu*il sauve en s'éloignant et ma
gloire et sa vie. Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici ; Chère Égine , va
, cours. SCÈNE IL JOCÀSTË, PHILOCTtTE, ÊGINE^ JOCA3TE. Ah !
prince , vous voici^ Dans le mortel efitoi dont mon ame est émue , Je ne
m'excuse point de chercher votre vue : Mon devoir, il est vrai, m'ordonne
de^vous fût 5 Je dois vous oublier, et non pas vous trahir : Je a'ois <jue
vous savez le sort qu'on vous apprève.

The text on this page is estimated to be only 24.17% accurate

ACTE 111, SCÈNE IL \$S PHII OCTÈTZ. Un Taîn peuple m
tumulte a demande nia tête i; Il souffre y il est injuste , il l'ent lui pardonner.
JOCASTE. Gardez à ses fureurs de tous abandonner. Partez* , de votre sort
vous êtes encore maître ; Mais ce moment, seigneur, est le dernier peut-être
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas. Fuyez ; et loin de moi
précipitant vos pas, Pour prix de votre vie heureusement sauvée, Oubliez
que c'est moi qui vous l'ai conservée. PHILOGÈTE. Daignez montrer,
madame, à mon cœur agité Moins de compassion et plus de fermeté ;
Préférez , comme moi , mon honneur à ma vie ; Commandez que je meure ,
et non pas que je finisse ; Et ne me forcez point, quand je suis innocent, A
devenir coupable en vous obéissant. Des biens que m'a ravis la colère
céleste , Ma gloire , mon honneur est le seul qui me reste ; Ne m'ôtez pas ce
bien dont je suis si jaloux. Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous. J'ai
vécu, j'ai rempli ma triste destinée. Madame : à votre époux ma parole est
donnée ; Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi , je ne sais point
encore comme on manque de foi. JOCASTE. Seigneur, au nom des dieux ,
au nom de cette flamme Dont la triste Jocaste avait touché votre âme , Si
d'une si parfaite et si tendre amitié Vous conservez encore un reste de pitié,
il vous souvient que, promis j'en ai l'autre.

The text on this page is estimated to be only 28.32% accurate

56 ŒDIPE. Autrefois mon bonLeur a dépendu du vôtre , Dfflgnez
sauver des jours de gloire environnés » Des jours à qui les miens ont été
destinés. PBII.OCTZTE. le vous les consacrai ; je veux que leur cairière De
vous, de vols vertus, soit digne tout entière. J'ai vécu loin de vous ; mais
mon sort est trop beau ' Si j'emporte , en mourant , votre estime au tombeau.
Qui sait même , qi^ sait si d'un regard propice Le ciel ne verra point ce
sanglant sacrifice ? Qui sait si sa clémence , an sein de vos états , Pour
m'immoler h. vous n'a point conduit mes pas?. Peut-être il me devait cette
grâce infinie De conserver vos jours aux dépens de ma vie ; Peut-être d'im
sang pur il peut se contenter, Et le mif n vaut du moins qu'il daigne
l'accepter. SCÈNE IIL ŒDIPE, JOCASTE,PHILOCTBTE,ÊCIKE,
ARASPE, SUITE. OEDIPE. PnniCE , ne craignëï point l'impémeux caprice
D'un peuple dont la voix presse votre supplice : J'ai calmé son tumulte, et
même contre lui Je TOUS viens, s'il le Êiut,' présenter mon appui. On vous
a soupçonné ; le peuple a dû le faire. Moi qui ne juge point ainsi que le
vulgaire , Je voudrais que , perçant un nuage odieux , Déjà votre innocence
éclatât à leurs yeux. Mon esprit incertain , que rien n'a pu résoudre ,. H'ose
vous condamner , mais ne peut vous absoudre.

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

ACTE III, SCÈNE III. 5? CVst an ciel que j'implore à me déterminer. Ce ciel enfin s'apaise, il veut nous pardotiner : Et bientôt , retirant la main qui nous opprime , Par la toîx du grand-prêtre il nomme la victime ; Et je laisse à nos dieux, plus éclairés que nous, Le soin de décider entre mon peuple et vous. PHILOCTÈTE. Votre équité, seigneur, est inflexible et pure ; Mais l'extrême justice est une extrême injure à Il n'en eût pas toujours écouter la rigueur. Des lois que nous suivons la première est VhoniiiefK» Je me suis vu réduit à l'affront de répondre à de vils délateurs que j'ai trop su confondre. Ah ! sans vous abaisser à cet indigne soin , Seigneur, il suffisait de moi seul pour témoin j C'était , c'était assez d'examiner ma vie ; Hercule appui des dieux , et vainqueur de l'Asie, Les monstres , les tyrans qu'il m'appnt à dompter. Ce sont là les témoins qu'il me faut confronter. De vos dieux cependant interrogez l'organe : Nous apprendrons de lui si leur voix me condamQtf. Je n'ai pas besoin d'eux , et j'attends leur arrêt Par pitié pour ce peuple , et non par intérêt. SCÈNE IV. ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE JARASPE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, Suiiif, LE CHOEUR. oenipc Eh bien! les dieux, touchés des vœux qu'on leur admte) Suspendent-ils enfin leur fureur vengeresse ?i QuçUi main parricide a pu les offontor ?

The text on this page is estimated to be only 19.24% accurate

5» QEDIPE. PHILOCTÈTE. Parlez , quel est le saag que nou& devons Terser? LE GRAHD-PRÊT&E. Fatal présent du ciel ! science malbeareuse i Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse î Plût aux cruels destins qui pour moi sont ouvertf Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts ! PaiLOCTÈTE. Eh bien ! que venez-vous annoncer de sinistre ?. oeniPE. P'une haine étiettuîQt êtes-vous le ministre ? PBILOCTiTË. J^e craignez rien. cKdipe; Les dieux veulent-iU mon trépu]! ZE GnAND-PRÊTZLR, h Œdipe, 'Ah ! si vous m'en croyez , ne m'interrogez pasJ ŒDIPE. Quel que soit le destin que le ciel nous annoncé ^ Le salut des Thébains dépend de sa rëpO|nse. PHILOCTàxE. Parle» ŒDIPE; Ayez pttié de tant de malheareux 3 Songez qu'QEdipe. . . liE GRARD-PRÊTRE. Œdipe est plus à plaindre qu'eiOb PREMIER PERSONVÀGE DU CBŒUB. Œdipe a pour son peuple une amour paternelle ; Nous joignons à sa voix notre plainte ëtemelk. JKOBS à qui le ciel parla , entend» no» damenri.

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

ACTE 111,'SCÈNE iV: S9 njLvxikuz piKsovsAGE Bv chciua:
Vooê mourons, sauvez-nous, détournes ses fureurs* Nommez cet assassin ,
ce monstre , ce perfide. PREMIEA PERSONNAGE DU CHOEUR. Nos
bras vont dans son sang laver son parricide. LE OAAHD-PBÎTRE. Peuples
infortunés, que me demandez^-vous? PREMIER PERSONNAGE DU
CHOEUR. Dîtes un mot, il meurt, et vous nous sauvez tous. LE OBAVD-
PRÎTAE. Quand vous serez instruits du destin qui l'accable , Vous frâniez
dliorreur au seul nom du coupable. Le dieu qui par ma voix vous parle en ce
moment» Commande que l'exi] soit son seul cli&tinient ; Mais bientôt
éprouvant un désespoir âineste , Ses mains ajouteront à k rigueur céleste.
De son supplice affreux vos jeux seront surpris. Et vous entrez vos jours
trop payés à ce prix. V OCDIPB. Obéisseib PRILOCXiTE. Parler . oeoipe.
C'est trop de résistance . LE GRANS-PRÊTRE, h Œdipe, C'est TOUS qui
me forcez à rompre le silence. CBDIPE. Que ces retardements allument
mon courroux î ht GRAUD-FRÉTRK. Vous le voulez. • • cb bien. . . c'est . .
CBDIPE. Acbève : qui?

The text on this page is estimated to be only 25.07% accurate

6q ŒDIPE. K1 GRAND-PRÊTIK. VIHli. OEDIPE^ Moi?. LE
GAAnD-PRiTRE. Vous , malheureux prince. DEUXIÈME PERS05BAGE
DU CHŒUR. Ah ! que viens-je d'entendif? JOCASTE. Interprète des dieux
, qu'osez-vous nous apprendre ? (h Œdipe.) Qui , TOUS, de mon époux
vous seriez l'assasâiii? Vous à qui j'a\ donné sa couronne et ma main ? Non,
seigneur, non : des dieux lorade nous abuse; Votre vertu dément la voix qui
vous accuse. PREMIER PERSONNAGE DU CHOEU&.' O ciel , dont le
pouvoir préside à notre sort, I^ommez une autre tête, ou rendez-nous la
mort. PaiLOCTÈTE. N'attendez point, seigneur, outrage pour outrage ; Je
ne tirerai point un indigne avantage ' Du revers inouï qui vous presse à mes
yeux : Je vous crois innocent malgré la voix des dieux. Je vous rends la
justice enfin qui vous est duc. Et que ce peuple et vous ne m'avez point
rendue. Contre vos ennemis je vous offre mon bras ; Entre un .pontife et
vous je ne balance pas. Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
poit prier pour ses rois , et non pas les maudire. CEDIPE. Quel excès de
vertu ! mais quel comble d'horreutl L'un parle en dem^-dieu, l'autce ep
prltre imposteur.

The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate

ACTE m; SCENE IV. 6i (au grand^prêtre,) Voilà donc des autels
quel est le privilèf;e ! Crâce à riinpanité, ta bouche sacrilège, Pour accuser
ton roi d'un forfait odieux , Abuse insolemment du commerce des dieux !
Tu crois que mon courroux doit re^>ecter enoora Le ministère saint que ta
main déshonore. Traître , au pied des autels il faudrait t'immoler, A l'aspect
de tes dieux que ta voix fait parler. LE grâhd-prêtue. Ma vie est en tos
mains , vous en êtes le maître : Profitez des moments que vous avez îx l'être
; Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononce. Tremblez, malheureux roi ,
votre règne est passé; Une invisible main susptpd sur votre tête Le glaive
menaçant que la^vehgeance apprête ; Bientôt, dttvos for&its vous-même
épouvanté, Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté, Privé des feux
sacrés tt des eaux salutak-es , . Remplissant de vos cris les antres <olitaires ,
Partout d'un dieu vengeur vous sentirez les coups : Vous chercherez la mort;
la mort fuira de vous. Le ciel , ce ciel témoin de tant d'objets funèbres ,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres S An crime , au
châtiment malgré vous destiné , Vous seriez trop heureux de n'être jamais
né. ŒDIPE. J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre ; Si ton sang mâitait
qu'on daignât le répandre. De ton juste trépas mes regards satisfaits l)e ta
prédiction préviendrûent les effets. Toiture. Théâtre. I.' 0

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

6a OEDIPE. Va, fois, n'excite plus le transport qui m'agite, Et respecte un courroux que ta présence irrite p Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur; LE GRAND-PRÊTRE. • vous me traitez toujours de traître et d'imposteurs Votre père autrefois me croyait plus sincère. OEDIPE. Arrête et que dis-tu ? qui ? Polybe mon père. . . . LE GRAND-PRÊTRE. Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort ; Ce jour va vous donner la naissance et la mort.' Vos destins sont comblés , vous allez vous connaître. Malheureux! savez-vous quel sang vous donna l'être ? Entouré de forfaits à vous seul réservés , Savez-vous seulement avec qui vous vivez ? O Corinthe ! ô Phocide ! exécration hyménée ! Je vois naître une race impie , infortunée , Digne de sa naissance , et de qui la fureur Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur. Sortons. SCÈNE V. OEDIPE, PHILOCTÈTE, JOCASTE. OEDIPE. Ces derniers mots me rendent immobile : Je ne sais où je suis ; ma fureur est tranquille : Il me semble qu'un dieu descendu parmi nous , Maître de mes transports , enchaîne mon courroux , Et, prêtant au pontif une force divine, Par sa terrible voix m'annonce ma ruine.

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

ACTE m, SCÈNE y. 63 PHILOCTÈTE. Sî voni n aviez , seigneur, à craindre cjuc des roUf Pfailoctète avec vous combattrait sous vos lois ; Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable. Fortement appuyé sur des oracles vains , Un pontife est souvent terrible aux souverains ;[Et, dans son zèle aveugle, un peuple opiniâtre, De ses liens sacrés inibëciUe idolâtre , Foulant par piété les plus saintes des lois , Croit honorer les dieux en trahissant ses rois ^ Surtout quand l'intérêt , père de la licence , Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence. CBDIPB. Àh ! seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs : La grandeur de votre ame égale mes malheurs ; Accablé sous le poids du soin qui me dévore , Vouloir me Soulager, c'est m'accabler «ncore. QneDe plaintive voix crie au fond de mon cœur ?i Quel crime ai-je commis ? E^-il vrai , dieu tengeuc t JOCASTE. Seigneur, c'en est assez , ne parlons plus de crime ; A ce peuple expirant il Êiut une victime : n haï sauver l'état , et C%st trop différer. Épouse de Laiüs , c'est à moi d'expirer ; C'est k moi de chercher sur Vinfemale rive D'an malheureux époux l'ombre errante et plaintive J De ses mânes sanglants j'apaiserai les cris ; rirai . . Puissent les dieux, satisfaits à ce prix. Contents de mon trépas , n*en point exiger d'autre, Et qoe moQ saog vers^ puisse épargne? le vôtie \ à

The text on this page is estimated to be only 21.74% accurate

O\$ QEDIPE. ' • '^ OBDIPE. Voô8 mourir ! tous , madame ! ah !
n'est-ce {Soiût De tant de maux affreux sur ma tête amassés ?, Quittez,
reine, quittez ce langage terrible; Le sort de Totre époux est déjà trop
horrible, Sans que , de nouveaux traits venant me déchirer, Vous me
donniez encor votre mort à pleurer. Suivez mes pas , rentrons ; il ãiut que j
eclaircisse Un soupçon que je forme avec trop de justice. Venez. JOCASTE.
Goniment, seigneur, vous pourriez... ceniPE. Soîvez-Uioî} Ct venez
dissipier ou combler mon effroi. ris DO TROISliME ACTI.

The text on this page is estimated to be only 19.83% accurate

ACTE QUATRIÈME. SCÈNE I. ŒDÏPE, JOCASTE. INoii, qnoi
que tous disiez, mon ame inquiélée De soupçons importuns n'est pas moins
agitée. lAi grand-prêtre me gêne , et , prêt à l'excuser , Je commence en
secret moi-même à m'accuser. Sur tout ce qu'il m'a dit , plmn d'une borreui:
exttème , le me suis en secret interrogé moi-même ^ Et mille événements de
mon ame effacés Se sont offerts en foule à mes esprits glacéi. Ld passé
m'interdit, et le présent m'accable ;[5e lis dans l'avenir un sort
épouvantable, Et le crime partout semble suivre mcft pas. JOCASTE. Et
quoi ! votre vertu ne vous rassure paa? R'étes-voos pas enfin sûr de votre
innocence H GBDIVE. On est plus criminel quelquefi}is qu'on ge pen^.
JOCASTE. Ali ! d'un prêtre indiscret dédaignant les furetin(» Cessez de
l'excuser par ces làdics terreurs* osniPE. Au nom du grand Laius et du
courroux céleste^ Quand Lajus entreprit ce veyage funeste, Afait-il pr^ de
loi des gardes, des soldattB 6*

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

tM JQEDIP.E; YOCAtTB. 7c Yous Taî déjà dit, un seul suivait ses pas. GfcDKÊ. Va. seul homme ?) İOCASTE.' Ce roi» plus grand qw sa fortune, Dédaignait comme vous une pompe importune ; On ne voyait jamais marcher devant son char D'un bataillon nombreux le fastueux rempart ; Au milieu des sujets soumis à sa puissance, Comme il était sans orainte , il marchait sans défettM i Par l'amour de son peuple il se croyait gard4. ŒDIPE. O héros , par le ciel aux mortels accordé , Des véritables rois exem{^ auguste et rare S Œdipe a-t-il swr toi porté sa main barbare l Dépeignez-moi du moins ce prince iq^Uieureaz. 90CASTE. Puisque vous rappdez un souvenir fâchenz. Malgré le froid des ans , dans sa mâle vieillesse , Ses yeux briUaient encor du feu de sa jeunesse; Son front dcatrisé sons ses cheveux blanchis Imprimait le respect aux mortels interdits y Et si j'ose, seigneur, dire ce ^ue j'en pense y Laiüs eut avec vous assez de ressemblance ; Et je m'i^laudissais de retrouver en vous, Ainsi que les vertus , les traits de mon époux. Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre 2 CEDIPE^ 3'entrevois des maHieurs que je ne pnis eompnndit : H craips «^ue pet Jes ^fcia le pomifc inspiré

The text on this page is estimated to be only 22.85% accurate

ACTE IV, SCÈNE I. 6' Sur mes destins aitreux ne soit trop
édzàré. Moi, j'aurais ma»acrë !. . . Dieux l serait-fl pofiiHleZ fOGASTZ.
Cet organe des dieux est-il donc infidllible?! Un ministère saint les attache
aux antels : Ils approchent des dieux , mais ils sont des moitdt; Pensez-vous
<}u'en efibt au ^ de leur demande Uu Tol de leurs oiseaux la vérité dépende
? Que sous un ièt sacré des taureaux gémissasto Dévoilent l'ayenir à leurs
rtgfrds perçants, Et que de leurs festons ces victimes ornées Des humains
dans leurs flancs portent les destinées?. Non , non : chercher ainsi l'i^Moure
vérité , C'est usurper les droits de la divinité. Nos prêtres ne sont point ce
qu'un vain peuple pense; Notre créduh'té fait tonte leur science. ŒDIPE. Ah
dievai ! s'il était vrai , quel serait mon bonheur l JOCASTE. Seigneur, il est
trop vrai ; croyez-en ma douleur. Comme vous autrefois pour eux
préoccupée , Hélas l pour mon malheur, je suià bien détrompée, Et le ciel
me punit d'avoir trop écouté D'un oracle imposteur la fausse obscurité. Il
m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre ! Sans vos ordres , sans vous ,
mou fils vivrait encore. CEDIPE. Votre fils î pa^ quel coup l'avex-vous
donc perdu?. Quel oracle sur vous les dieux ont-ils rendu ?. JOCASTE. .
Apprenez , apprêtiez , dans ce péril extrême , Ce que j'atiraèi jvDldti WB
cn^ex' à moi-iiilttef

The text on this page is estimated to be only 24.72% accurate

6« JOE0IPE. Et d'iaTôrade Êuix ne tous alanuez pktf. Seigneur, vous le savez , j'eus un fil» de Laim^ Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète Consulta de nos dieux la fameuse interpréta. Quelle fureur, bâas ! de vouloir arracher Des secrets que le sort a voulu nous cacher I Mais enfin j'étais mème , ti fdeine de ^ildesse 9 Je me jetai craintive aux pieds delà prêtresse». Voici ses propres mots , j'ai dû les retenir : Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir. c(Ton fils tuera son père , et ce fils sacrilège , « lA^este et parricide. . . » O dieux I acheverai-ie l CDBI^E. £h bien , soadame ? 70CA8TE. Enfin , seigneur, on me prédit Que mon fils , que ce monstre entrerait dans mon llt|l Que je le recevrais , moi , seigneur, moi sa mère , Dégouttant dans mes bras du meurtre de son père| Et que, tous deux unis par ces liens affreux, Je donnerais des fils à mon fils malheureux. Vous vous troublez , seigneur, à ce récit funeste y Vous craignez de m'entendre et d'écouter le reste. CEDIPZ. Ah ! madame , achevez : dites , "que fîtes- vous De cet enfant, l'objet du céleste courroux? JOCASTE. le crus les dieux, seigneur ; et saintement crueUe, J'étouffai pour mou fils mon amour maternelle. En vain de cet amour l'impérieuse voix S'opposait k nos dieux , et condamufit leurs lob s

The text on this page is estimated to be only 24.79% accurate

ACTE iV, SCÈKE I.' ^ 6i n ùSut ierober cett« tendre victime 'JLu
&tal asceiidaiit qui Teotrainait an Ctiam, ft, pensant triompher des horreurs
de son sort, 3 'ordonnai par pitié qu'on loi donnât la moitié. O pitié crimineHe
antait qne malhenreuse ! O d'un oracle faux obscurité trompeuse I Quel
fruit me revient-il de mes barbares soins? Moçi malheureux époux n'en
expira pas moins f Dans le cours triomphant de ses destins prospères Il fut
assassiné par des mains étrangères : Ce ne fut point son fils qui lui porta ces
coups ^ Ft j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux ! Qne cet exemple
affreux puisse au moins vous msthiîra, Bannissez cet eSt^ qu'un prêtre vous
in^[>ire ; Profitez de Sâa fiute , et calmez vos esprits. CBDIPX. Après le
grand secret que vous m'avez a{^>ris » Il est juste à moa tour que ma
reconnaissance Fasse de mres destins Tborrible confidence. Lorsque vous
aurez su, par ce triste entretien'^ Le rapport efirayant de votre sort au mien,
Peut-être , ainsi que moi, frémirez- vous de' crainte* Le destin m'a fait
naître au trône de Gorinthe : Cependant de Gorinthe et du trône éloigné , Je
vois avec horreur les lieux où je suis né. Un jour , ce jour afirenx , présent à
ma pensée, Jette encor la terreur dans mon amt glacée ;^ Pour la première
Ibis , par un don solennel , Mes mains jeunes encor enrichissaient l'autel :
Du temple tout à coup les ocmibles s'entr'ouvrirentj De traite affreux de
sang les marbres se couvrirent j De l'autel ébranlé par de longs
tremblenienu

The text on this page is estimated to be only 17.04% accurate

f6 '^ ŒDIPE. Une invisible nom rqpoiuént mes prēmnh 7 Et les vents , au Àiiiiiei de Ift foudre ëolateète. Portèrent insqtt'à.lmoi cette voix efirayante : <(Ne viens plus dâs lieax saints sotûUef k poreltf { <(Du nombre des privants les dieux t'ont reieté; c(Us ne reçoivent point tes offrandes impies ; A Va porter tes p^ents aux autels des fui^ies ; <c Conjure leurs serpents prêts à te décfairer ^ « Va, ce sont l^ les dieux que tu dois implorer. » Tandis qu'à la| frayeur j'abandonnois mon ame, Cette voix m'annonça , le croiriez>-vois , madagie ? Tout l'assemblage affreux des forfaits inosifl Dont le ciel autrefois menaça votre fils, Me dit que je serais l'assassin de mon j|^ ICASTE. Ah dieux ! CEOXPS. Que je serais le mari de ma SIère. JOGASTE. On suis-je ? ÇuA démon en unissant nos eosBrt « Cher prince , a pu dans nous rassembler tant d'kerretovl CEDIPE. U n'est pas eneor temps de répandre des larmes ; Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes* £coutez-moi , madame , et vous allez trembler. Du sein de ma patrie il fidkit m'exiler. 7e craignis que ma main , malgré moi criminelle ^ Aux destins ennemis ne fât un jom*, fidèle ; Et suspect à moi*même, à moi-même odieOB, Ma vertn n'osa point lutter contre les dieux; Je m'arracbai des^ bras d'nne mère épLorée y 7e partis, je ootma de oonirée «n coôtrée; .J

The text on this page is estimated to be only 21.86% accurate

ACTE IV, SÈNE ï. yt Je dt^uisai paitout ma naÎMance et mon
mua : Un ami de met pat fiit le seul cou^{ag}DOiik Dana phia d'une aventure
, en œ fatal voyage , La dien qfui me guidait seconda mon courage :
Heureux , si j'avais pu , dans l'un de ces combats , Prévenir mon destin par
un noble tr^{MS} ! Mais je suis réservé sans doute an parricide. Enfin je me
souviens qu'aux champs de la Phoeide , (Et je ne conçois pas par quel
enchantement J'oublbis jusqu'ici ce grand événement, La main des dieux sur
moi si long-temps suspendue Semble ôter le bandeau qu'îk mettaient sur ma
vue :) Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers Sor un char éclatant
que traînaient deux coursiers : Il fallut disputer, dans cet étroit passage.
Des vains honneurs du pas le frivole avantage. J'étais jeune et superbe , et
nourri dans un rang Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang. Inconnu,
dans le sein d'une terre étrangère , Je me croyais encore au trône de mon
père ; Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir Ue semblaient mes
sujets , et faits pour m'obéir. h marche donc vers eux , et ma main luriensA
Arrête des coursiers la fodge impétueuse ; Loin du diar à l'instant ces
guerriers élancés Aveic fureur sur moi fondent à caups pressés. La victoire
entre nous ne fut point ioœctaine : Dieux puissants ! je ne sais si c'est
faveur ou haine. Mais sans doute pour moi contre eux vous combattiez; Et
l'un et l'autre enfita tombèrent à mes pîpds. L'un d'eux, il m'en souvient,
déjà glacé par l'Age, r.onché sut la poossière , observait non yisage \

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

ya^ ŒDIPE. H me tendit les bras , il voulut me parier ; De ses
yeux expirants je vis des pleurs couler ^ Moi-même en le perçant , je sentis
dans mon ame. Tout vainqueur que j'étais.. . Vous ftëmissez, madamt.
JOCA8TE. Seigneur, voici Phoiltas , on le^ conduit icL ŒDIPE. H^las !
mon doute afireux va donc être ëclairfci ! SCÈNE IL ŒDIPE, JOCASTE,
PHORBAS, suite. ŒDIPE. Viens, malheureux vieillard, viens, approche...
A sa vut; D un trouble renaissant je sens mon ame ëmue ; Un confus
souvenir vient encor m'afiliger ; Ue tremble de le voir et de l'interroger.
PHORBAS. Eh bien ! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je përisse l Grande
reine , avez-vous ordonné mon supplice ?i ypus ne fûtes jamais injuste que
pour moi. JOCASTE. Rassurea^vous, Phorbas , et rëpondez au roL
PHOABAS. Au ipi ?• 70CA8TE.' C'est devant lui que je vous dm paraître.
PHORBAS. O dieux ! Laiïus est mort, et vous êtes mon maître !: y o!u,
seigneur?! ŒDIPE.Épargnons ks diseourt fngerflut :

The text on this page is estimated to be only 17.96% accurate

ACTE IV, SCÈNE 11. ^ Ta fiif le fStd tēmoîB do meurtre de
Laivt; Ta fhs blessé) dii-on , en voulant le de&ochre; PnOHBAS. Seigneur,
Laius est mort , laissez en paix sa cendre | n'insultez pas du moins au
maHieux destin D'an fidèle sujet blesaé de yotre main; CBDIPE.
lei^ûlAeaêél tpà,mm7 « VHOHBA». Contentez votre envie j Acfaerez de
m'dter une importune vie ; Seigneur, que votre bras , que les dieux ont
trompé, Verse un reste de sang qui vous est échappé ; Et puisqu'il vous
souvient de ce sentier funeste Où mon roL . . ŒDIPE. Malheureux,
épargne-moi le restes J'ai tout fiût , je le vois , c'en est assez. O dieux !
Kofin après quatre ans vous dessillez mes yeux. JOCASTE.; Hélas! il est
donc vrai ! ... t ŒDIPE. Quoi ! c'est toi que ma rage Attaqua rétk Daulis en
cet étroit pasaage ? - - ' Ooi , c'est toi : vainement je cherche à m'abuser |
Tout parle contre moi , tout sert à m'accuser j; Et mon cbQ étonné ne peut te
méconnaître.PHORBA8. n est vrai , sons vos coups î'ai vu tomber mofl
maifre | Vous avez Êiit le crâne , et j'en fus soupçonné j lai vécu dans les
fers, et vous avez rêpii Voluite. Th('.'tr<;. I . H à

The text on this page is estimated to be only 17.25% accurate

Yi, bientôt kamn loir je me rendrai justo; Va , laisse-moi du
moins le soin de mon supplice : Laisse-jQO^) sauve-moi de l'aOront
douloureipK De voir un innocent que i,'ai £^ n^alheig^u^ SCÈNE III.
CEDIPE, JOCASTE. OÇDIPE. JocAsTE.. . . car enfin la fortune jalouse
M'interdit à jamais le tendre nom d épouse." Vqus voyez mes forfaits ; libre
de votre foi , Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'étiie à moi. JOCASTE.
Hélas! CEDIPE. Prenez ce fer, instrument de ma rage ; Qu'il vous serve
aujourd'hui pour un plus juste usage | Ploo^-le dans mon sein. JOCASTE. ^
Que faites- vous, seigneur Z Arrêtez ; modérez ccue ayogle douleur ;
Vivez. ŒDIPE. ^ . . ', ■; 'Quelle pitié pour moi vous intéresse ?i Je dois
4iaùHrr JOCASTE. Vivez, c'est moi qui voiu en presse; Écoutez ma prière.
OBDIPB. Ak ! je n'écoute rîcn; I*at taë votre é^o^ppk

The text on this page is estimated to be only 11.95% accurate

ACTE IV, SCÈNE III. Mfllii ^roQs êtes n] I*ltwiip»%l
yOCAUTC. H^importe , il tMI 0«(Mnbl«<k«iifcre! CEDIPE. O trop (nneste
hyAieli ! ô ftuK jadis fi doux ! JOCASTE. Ils ne sont point ëtefnfs ; vous
êtes itoon ëpoux. ^ Non , je ne Ift snispliis^^; et ma nyaia «nnanit N'a que
trop bien rompu le saint nœud ^i 9011s II».Je remplis ces climats du
mallieur qui me suit Redoutez-moi, ccaigttx le dieu qui m#poiii!Niit; Ma
timide vertu ne sert qu'à me confondre. Et de moi désormais je ne puis plus
ri^ndra. Peut-être de ce dieu partageant le courroux, L*horMur de mon
destin s'étendrait jusqu'à yoas : Ayez du moins pitié de tant d'aatres victinrat
^ Frafpez-y ne crai^ez rien , tous m'^>aiignee dei cAiaee^ J19C AST^ Ve
vous accusez point d'un destin si emel ; Vous êtes maUieureux, et non pas
criminel : Dans ce fiital combat que Daulis vous vit rendre, ^us ignorezi^tl
saag vos jnainf allaient fépandre; Et, sans trop rappeler cet affreux souvenir.
Je ne puis que me plaindre , et nos pas ïous poidr^' "Vivez....

The text on this page is estimated to be only 19.86% accurate

y6 œDIPE. CBDIPE. Aloï , qoe je vive I il feut que je Tons fm«t
Hélas ! ou trainerai-je une mourante vie ? Sur quels bords malheureux ,
dans quels tntes Ensevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ? Irai-Je , errant
encore , et me lbyant moi-même , Mériter par le meurtre un nouveau
diadème ? Irai-je dans Corinthe , où mon triste destin A des crimes pins
grands réserve encor ma main ?i Corinthe I que jamais ta détestable rive. .
., SCÈNE IV. f OBDIPE, JOCASTE, DIMAS. # DIMAl. Seigneur, en ce
moment un étranger arrive; Il se dit de Corinthe, et demande à vous voir.
CBDIPE. Allons , dans un moment je vais le leoevoiiv (à Jocaste,) Adieu :
que de vos pleurs la sourdie ^e dissipe. iVous ne re verrez plus
l'inconsolable Œdipe : C'en eit fait , j*ai r^uë , vous n'avez plus d'époux y
En cessant d'être roi, je cesse d'être à vous. iJe pars : je vais chercher, dans
ma douleur monelk» Des pays où ma main ne soit point criminelle ; Et
vivant loin de vous, sans états, mais en roi, Yuitifier les pleurs que vous
versez pour moi. riN DV QUATRIÈMC ACH'E,

The text on this page is estimated to be only 13.14% accurate

ACTE CINQUIÈME. : SCÈNE I. OCDIPE, ARASPE, DIM AS;
fviTE. CBDIPf. X DnssEz vos regrets » et retenez vos lannes : Vous
j^aignez mon exil > il a pour moi des cbai-mes; Ma fuite à vos malheurs
assure on prompt secours ; En perdant Totre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuj^ il est temps que j'ordonne. J'ai saav4<2et eisçMre
en arrivant au trône': J'en descendrai du moins comme j'y «oift mooi«; Ma
gloi^pe me suivra dans mon adversité. Mon destin fut toujours de vous
rendre la vie. Je quitte mies- tniknts , mon trône , ma patrie } Éooutez^BKH
du moins pour la dernière fois ; Puisqu'il vous faut un roi » cousultez-en
mon choix. Phitoct^ est puissant , vertueux , intr^iide : Un n^pQarqua est
sop père < , illtit l'ami d'Alcide ; Que je parte , et .qu'A règne. Allez
chercher Phorbas , Qu'il paraisse à me^ yeux» qu'il ne me craigne pas ; U
&ut de mes bontés lui laisser quelque marque, Et quitter mes sujets et le
trône en monarque. Que l'on fasse aj^rocher l'étranger devant moi« Vous,
demeurez. « 11 étfrit fUs du TOI d'Eubée, aujourd'hui fféfgcefout

The text on this page is estimated to be only 9.93% accurate

, SCÈNE IL : OBDIPE, ARASPE, ICARE, sviTS, ŒDIPK.
'fcABE i efft-«e TOUS fjpkt jertàl Vous , de mes premierB ans sage
dépositaire , Voue , digne ftvori dé Polybc mon pèref?. Quel sujet important
vous eoaduit panm noutH IGAEe. Seigneur, Polybc ^st mon. CB0I»E<
Mon père. « a A toft-tt^épa* voti» devise i^Ofii «ttouAtt.' Dans la nuit du
tottibeati les au» l'eKt iàt dewecwlth f Ses jours étaient remplis» il e4t mort à
tués Jetmi Qu'étes-vous dsTenus » orades de nos dient ? Vous qui disiez
ireinbter ma femi' «optkiiéto, Vou«» qui rae prépariez l'horreur d'«n
parridde. Mon père efft diez le» morts, et vout^m'êtez ttômp^^ Afalgi'é vous
dans son sang mes malfis n'otiiçoittlllibif^ Ainsi de mon arreM> esclave
tolontaint*, Occupé d'éearter un mal imaginaire i J'abandonnais ma vie à
des ntalbetn emànt Trop crédule artisan de mes tristeé destins ! O ciel ! et
quel est donc l'excès de ma misère Si le trépas des miens me devient
nécessaire? Si , trouvant dans leur perte tm Iwutreuï' odieaz, Mur moi la
mort d'un père m m bienfait èm diévi l

The text on this page is estimated to be only 8.77% accurate

Allons , il faut partir ; &4lMl«ttte ye m'aoqutie
I>esfîmèl*0ÉtiUiists^M«iMfa«Bidriie. • Partons. Vous vmnk WÊm\., p
▼•» fm pkmê fihff • Que«e silence^ . . . SCAftf. O del I oaartfi-je parler I
EDIPE. Yons reste-t-il enoor 4eB «alhiurs k m'i^iprendre? t^Àlle. Un
moment sans témoin Hagniff^vous m'entendreZ «DIPB, a sa suite* ABez ,
rstiréz-Toiis^ Que fM^ m'anoonoir t ICAftE. A Corintlie , seigneur, il ne
fiut plus penses : Si vous y paraissez , votre mort est jurée* i <EDIPE. Ek !
qui de mes états me (défendrait l'entrée ? ICÂRB. Dn sceptre de I^èfybe tin
autre est ttiérhièr. CBDIPE. Est-ce assez? et ce trait sera-t-B le dernier ?<
Poursuis , de.4tiu , poursuis , tu ne pourras m'aBatâr6j Eh bien ! f âllab
r^ner ; f care , àllois comibattre : A mes làd^ sujets .couroni t^ pi^ésenter.
PafAd ces mallieureux , prompU à se révolter^ / Je puis trouver du moins
nll trîpas bonorabi* r Mourant diez les Tltâiaiùs , j^ ttioùfnâé en
oûiu^wIOéf Je dois périr eu roi. Quds sobt me^ égttcèorfte ?| Parle , <{ud
étr^mil^ sur mon tr5ne i^ assa a ICAEE. Le gendre de Poljrbe ; et Polybe
hu-méiM Sur son front en mourant a mis le diftdème. A son nuitre novreflli
«MM le pétiple ^hêu

The text on this page is estimated to be only 12.66% accurate

«BDItE.: Eh quoi ! wioa père anssi^ mon père me iralôtB De
httfastiUtm n^oa père est le oonfdiee?! Il me chasse du trône 1 ... ^ 11
VOU& a £dt justice; Vom n'étiez pqi pt son fils. * ■ 'Cbdivb; ' Icare 1. « ■ -
■ rc4K«, ■■' ' ' Avec regret Je re'viae eu tremblant ce teTtible secret ; Mais
il le hut , seigneur ; et toute la province,, ^ oeniPE, aFe ne suis point ten fils
! ICARE, Non, seigneur; et ce prince A tout dit en mourant. De ses remo^-
da pressé. Pour le sang de nos rois il vous a renoncé;; Et moi , de son secret
confident et comphe, Crai^£(ut du nouveau roi la sévère justice, JTe venais
implorer votre appui dans ces lieux* ÇEDIPIÇ., ie n'étais point son fils ! et
<^i suis-je , grancb dieiizf l« ci«l, qui dans mes mains a remis votre
enfance, D'une profonde nuit couvre votre naissance ; ïft je sais seulement
qu'en nabsaz^t condamné'» Et sur un mont désert à périr destiné , La
liunière satis moi vous eAt été rî^vie» 1p9c npn Bi«ilheu(«pmineace j^veo.
m% vie »

The text on this page is estimated to be only 17.14% accurate

ACTE V, SCÈNE H. ^ 8i Télak dès le beteean rfaoïreur de ma
mmcm: Oo lombai-je en tos mains ? iCAaz. Sur le moDt CitbénMù
PMidelllèbe? • ICABC. Un lliébain /qui se dit votre pèrtf;^ Exposa votre
enfimce en ce lieu solitaire. Quelque dieu bienfidsant guida vers vous mes
pas : La pitië me saisit, je vous pris dans mes bras ; Je rahimû dans vous la
chaleur presque éteinte. Vous viviez ; aussitôt je vous porte k Goriuthe ; Je
TOUS présente au prince : admirez votre sort! Le prince vous adopte au
lieu de son fils mort i Et , par ce coup adroit , sa politique heureuse Ailèrmit
pour jamais sa puissance dpttfanse^ ' • Sous le nom de son fib vous fôres
élevé Par cette même main qui vous ,avait,sau7ë. Mais le trôtie en effet
n'était point votre place ;' I Intérêt vous y mit, le remords vous en chasse,
CBDIP&. O vous qui présidez aux forthnes des rois , Dieux ! faut-il eu.un
jdur m'accabler tant de feïs , Et, prépfirant vos coups par vos trompeurs
oriclat^ Contre un feible mortel épuiser les miracles^ Mais ce vieillard, ami,
de qui tu m'as reçu. Depuis ce temps htst ne l'as-tu j^onais vu 2 ICARS.
Jamais ; et le trépas vous a ravi peut-être Le setil qui vous eût dit quel sang
voils a fiit aallNb' Mais long-tenq^ de ses traits i|ion tÊftifi-ùccMpi

The text on this page is estimated to be only 9.99% accurate

•i âEBIFE. De son imagft«M0re «st idlement f^^. Que je le
connaîtrais s'il venait & pUMim. f/lsHhcm» ! eh ! pMn|uoi chercher à le
connaître l Je devrais bien plutôt , dVodbtdiiTec les dieux , Chérir l'heureux
bandeau qui me couvre les feaàL J'entrevois mon destin ; ces x^dfcrches
cruelles r^e mf0>4ëeou-vntont que ^ies bwi^eUfs w>uvelles. Je le sab ;
mais , malgré le» ma«x q«e ft pté^> Un déàt tnHeux m'entreiie loin ràe
moi. Je ne puis demeurer éum cette incertitdèe; Le doute eh mon malheur
«M im tohmeac ttxyradtç J'abhorre le flaiaA>eati doat je ^rtm m^Mairer ; le
crainsde a^e connaltiM , tt ne pois m'ignorRu 1 SCÈNE lit Aa ! Phoibas ,
ii|»pH>cha. iCÀAfe. Ma-MHprise ^M ieiiféirfi f Plus je le Vois y et plus. .
» Ah ! fteigneuri c'est hd-mèmtj C'est lui^ »s^KttAi|> hleahi, VatdoËiits-
moi sa vos tcjMs nttioiitittitr.^i icâmfe. Quoi ! du mottiCithéron ne vous
80ttVieât*4l fliull Comment?! < f?«>(!(^«ttfanti|tt'ènmesiittâUi1 fo<Bii

The text on this page is estimated to be only 18.37% accurate

ACTE T, &CAMEI11. U jlii ! ^'wi-M ^m rom àhm} et de quel
soutenir TeiMB-vcdit m^aMaUer ? ICA&S. Alkz , ne craignez rien , cessez
de tous troid^t Tous n'avez en ces lieux que des sujets de joie. Œdipe est cet
enfant PHORBAS. Que le ciel te foudroie?, Malheureux ! qu'as-tu dit ? • . '
ICARE, à (jEdipe, Seigneur , n'en doutez pas ; Quoi que ce Tliébain dise , il
vou^ mit dans mes bras : Vos destins sont connus , et voil& votre père. . .
GEDXPE. O sort qui me confond ! ô comble de misère ! (à f^lwrbas.) Je
serais né de vous ? le ciel aurait permis Que votre sang versé. . .
PHORBAS. Vous n'êtes poiat mon fils. oeniPE. V t?h quoi ! n'avez-vous
pas exposé mon enfance ? P-mORBA&. Seigneur, permettez-moi de fuir
votre présence, Et de vous ^épti;|p)«i: cet honible entretien^ «EDiPE.
Phorbas , au nom des dieux , ne bm djjjgnWB viep> PHORBAS. F^trtei ,
seigneiu' , fti jez xot enlams et la reine.

The text on this page is estimated to be only 15.07% accurate

34 BKDIPE. IWpoiMb-moi seuleineit ; U réMstwice est vaine,
ÇifX enfant par. toi-même à la mort destine , (en montrant Icare.) Le mia-
tu dans ses bras? phoubas. Oui , je le lui donnai, Que ce Jour ne fot-U le
dernier de ma vie I ceniPE. Qiiil était son i>ays? -^ PHOKBAS. Thèbe ^it
sa patrie. GBniPE* Tu n'étais point son père ? PHORBAS. Hélas! il était oé
P'iiB sang plus glorieux et plus infortuné. CEDIFE' Quel était-il enfin?
PHoaBA* se jette aux pieds du rot. Seigneur, (lu'allez-vous faire?. æniPB.
Achève, je le veux; PHORBAS; Jocaste était sa mère. ICARE. Et voilà
donc k fruit de mes généreux «m» l PHORBAS. Qa*avom-nous fût tous
deux ? CËDIPE. Je u'attendais pasmoioib

The text on this page is estimated to be only 21.72% accurate

ACTE T, sciais Iir. 85 ongDeuf..** OBDIIIB.Sortez» cruels,
sortez de ma présenoej De vos afirevx iMenfaits craignez la rëcompense :
Fuyez ; à taot d'horreurs par vous seuls réservé , Je TOUS punirais trop de
m'aroir conserv^. SCÈNE IV. ÇEDIPE. Le voilà donc rempli cet oracle
exécrable Dont ma crainte a pressé lefièt inévitable ! Et je me vois enfin,
par un mélange afireux, Inceste et parricide, et pourtant vertueux. Misérable
vertu! nom stérile et funeste. Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste ,
A mon noir ascendant tu n'as pu résister : Je tombais dans le piège en
voulant l'éviter. Un dieu , plus fort que toi , m'entraînait vers le crime ^
Sous mes pas fngitife il creusait un abîme ; Et j'étais , malgré moi , dans
mon a% euglement^ D'an pouvoir inconnu l'esclave et l'instrumentVoi}à
tous mes forfiu'ts ; je n'en connais point d'autres^ Impitoyables dieux , mes
crimes sont les vôtres , Et TOUS m'en punissez !. . . Où suis-je ? Quelle nuit
Couvre d'un voile afirenz la clarté qui nous luit ? Ces murs sont teints de
sang ; je vois les Euménidm Secouer leurs flambeaux vengeurs des
pantôdes ; Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi; L'enfer s'ouvre O
Laïus , à m«n père ! est-ee loi?. le vois , je reconnais la Uessora mortelle I
Taltaire. Tk^«tre. I. 9

The text on this page is estimated to be only 13.87% accurate

Que te fit dans le flanc cette nain criminelle. Punis-moi , venge-toi d'un monstre déteste, D'un monstre qui souilla Ua fisses qui l'ont porté. Approdie, entraîne^inot dau lei demrarea sombres; J'irai de mon supplice ^poitrastex les ^aabi^ Viens, iietr^suis. SCÈNE V. æOIPE, JOCASTK, ÊGINE, LE GHOEUK. JOCASTE. Seigneur , dissipez mon ellrol, Vos redoutables cris sont venus jusqu'à moi. cénipe. Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abin^esl JOCASTE. Quel malheur in^prévu vous accable ?• «ni»E. 70CAAT9.. Seignenr. CBVItBJ ' Fii.y«,loGaste. JOCASTE. Ah ! trofi eraal ^Qz! MaîlmraiïBe! anéteK ; quel nom piraocmces-Toiifl 2 Moi votre épomsk ! quitte ce tkre abomiB^)]e Qui nous rcgid Ytm.^ l'autre un obftiL caiécrabihu • yOCAAtTB. Qu'entenda^ie?

The text on this page is estimated to be only 11.03% accurate

ACTE T, SC&N£ V. \$7 C'en est làât ; nos destins sont remplis. ^
I«aii» était ooion p^, et je suis Y^tre fils. - PREMIER PERSONSAOE DU
CBCBUR. O crime^ •ECOHN PERS05HAGE DV CBOBUR. o jour
ofireiix ! jour i jamaii ttiriblt 1 IOCASTE. Égine, arrackT^Boi de ce palais
honiila' Ilâas! 70CASTE. Si tant de maux ont de qmoi te toucher, Si ta
main , sans fitérait, peut enoor m'iq^Richnri Aide-m6i , •oodens-'iDoi ,
prends pitié de ta reio» PREMIER PERSONBAGE DU CB<MVM« Dieux
! est-ce donc ainsi que finit votre haine ?. Reprenez 9 reprenez vos funestes
bienikits ; Crud», il valait xmeux nous punir ^ jamaiÉi SCÈNE VL
IOCASTE, ÉGLiêE, LE GRÀND.PRÊTRE| LE CHOEUR. I.E «RARD-
PlliTBl. PiUFCEs , un cahne heureux écarte left MBifi^dfU ^ Un soleil
pHn serein se lève sur vos têtei ; Les feux contagieux ne sont plus afiomés; '
Vos toiid)eaux qui s'ouVratent sont déjà refermés j La mort fait : et lè dieu
du ciel et de la terre ÀBBonc^ ses bontés par la voix du tonnerre;

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

iBrUkâ 8\$ OËDIPE. (Ici on entend gronder la fwdre, et t^ou voit les éclairs.) JOCASTE. Qnds éclats! Ciel! où suis-je? et qu'est-ce que j'enteiuiiî Barbares ! . . . LE ORAHD-PBiTBE. C'en est Eût , et les dieux sont contents. Laius dàsetn des morts cesse de tous poursoivre ; n tous permet encor de régner et de vivre ; Le sang d'jQEdipe enfin suffit à son courroux. tE CHOBUB. Dieux I JOCASTE. O ifEon fils ! bâas ! dirai-je mtfn époUx ?• 0 des noms les plus chers assemblage efitpyable l Ilestdonomort? £E ORAnD-PRiTRE. Il vit , et le sort qui l'accable Des morts et dès vivants semUe le séparer : Il s'est privé du jour avant que d'expirer. Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer celte épée Qui du sang de son père avait été trempée ; Il a rempli son sort ; et ce moment fatal Du salut des Thébains est le premier signal; Tel est l'ordre du del , dont la fureur se lasse ; Comme il veut, aux mortels il fait justice ou gràoa^ Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils, isoliez , il vous pardonne. lOCASTE. Et moi, je me punis. (Eiiesefrappe^J

The text on this page is estimated to be only 17.04% accurate

ACTE V, SCÈNE Vf. Par un pouvoir affreux résignée à l'incertitude, la mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste. Lâche, reçois mon sang ; je te suis chez les morts ; J'ai vécu vaine, et je meurs sans remords. LE CHŒUR. O malheureuse reine ! à quel destin que j'abhorre ! JOCASTE. Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore. Prêtres, et vous, Thébains, qui êtes mes sujets. Honorez mon vœu, et songez à jamais Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime. 9 DCBDIPE. a.

The text on this page is estimated to be only 18.27% accurate

LETTRES A M. DÉ GENONVILLE, Contenant la critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille, et de celui de Voltaire. (1719.)
LETTRE PREMIERE. Je vous envoie » monsieur, ma tragédie d'Œdipe, que vous avez vu naître. Vous savez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans : si quelque chose pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me servirait d'excuse. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie est pleine, et que je suis le premier à reconnaître, j'ose me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage et ceux que l'ignorance et la malignité m'ont imputés. Vous savez mieux qu'aucune personne que cette suite Je sens combien il est dangereux de parler de soi : mais mes malheurs ayant été publics , il faut que ma justification le soit aussi. La réputation d'honnête homme m'est plus chère que celle d'auteur; ainsi je crois que l'histoire ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence» l'essai

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

A M. DE GENOHVILLE. pr tire iotitittéc les J'ai vu est d un poète dtr MttMii , ' nommé le Bran , auteur de l'opéra à^Hîpp/eeffiAt «te m^tet cmièiement aon estime, en détniisaiit Tiiapos-t' tve qid pourrait me l oter. Je tMS que tffus ceux %vec qui j'ai vécu sont pemiâcUs 43e mon innocence ; mais aussi , bien des gens qui ne ooiirnâisee&t ni la poésie ni moi, m'imputent encore les a^«^nrai^ les {dus indigne* d'un Itonnés homme et d'w poêle. n y a peu d'écrivains célèbrea qui n'a jent essuyé de pareîfies disgrâces; presque tou^ les poètes qui ont léussi ont été calomniés ; et il est bientrsste pour moi de ne leq^ ressembler que par mev malheurs. Vous n'ignorez pas que la cour et la ville ont de tout temps été remplies de critiques obscènes qui , à la faveur, des nuages qui les couvrent, lancent, sans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes et contre les puissances , et qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangereux de se ftûre connaître. Leurs cpigrammes et leurs vaudevilles sont toujours des enfaiits supposés dont on ne oonnait poinf les vrais parentii ; ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que l'on puisse l'en soupçonner, et qui soit assez peu protégé pour ne pouvoir se •défendre. Telle était la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus dw dix-huit ans ; l'imprudence attachée d'ordinaire h la jen* nesse pouvait aisément autoriser les soupçons que TAq faisait naître sur moi : j'étais d'ailleurs sans appui, et je n'avais pas songé h. mc faire des protecteurs, parce que je lie cio^ais pas que je dusse jamais avoir des ennemis.

The text on this page is estimated to be only 18.93% accurate

9ft . LEnaES S>1JK ŪEDIP£, OÊumreu^É, qu'atsurémcut
personae ne mettra ea moiique. H parut, & la mort de Louis XIV, une pièce
inaîtfc ém J'ai vu de l'alibë Régner. C'était un ouTrage où Tantev]pa8sait
en retne tout ce qu'il «vait tu dans sa vie ; cette pièce est aussi nē|^gée
aujourd'hui qu'elle était alors redierdiée : c'est ie sort de tous les ouvrages
<jm n'ottt #atttre mérite que celui de la satire. Cette pièce n'A avait point
d'autre ; elle n'était remarquable que par lis Injures |;rosstère8 qui y étaient
indignement répandue*, et c'est ce qni lui donna un cours prodigieux : on
otâ>lia k bassesse dn style en faveur de la mdignilé de l'otiTraga. Bile
finissait ainsi : ' J'ai vu ces maux , et {e n'ai pas vingt ans. Plusieurs
personnes crurent que j'avais mis par là mon liachet à cet indigne ouvrage ;
on ne me fit pas l'hoqueur de croire que je pusse avoir assez de prudence
pour me déguiser. L auteur de cette misérable satire ne contribua pas peu à
la faire couiii sous mon nom , afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m
imputèrent cette pièce pas malignité, pour me décrier et pour me perdre ;
quelques autres, qui l'adminueut bonnement, me l'attribuèrent pour m'en
faire honneur : ainsi un ouvrage que je n'avais point fait, et même que je
n'avais point encore vu nlors. m'attira de tous côtés des malédictions et des
louanges. Je me souviens que, passant par une petite ville de province, les
beaux esprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce qu'ils disaient
êa^ un chef- d'œavre : l'eus beau leur répoudre que je n'en étais point
l'atiteut fft que la pièce était odsâ'able, ils ne m'eqi crurent poiai

The text on this page is estimated to be only 20.41% accurate

A M. DE GËNOIfVILLE. ^ # Ces J'ai vu sont grossièremeat
iaùtés de ceux ^nr ma pâtole : ils admirèrent ma retenue , et j*acqii» ilfcn
anprès d'eux, sans y penser, la lèpntatioii à'vat ifrand poète et d'un homme
fort modeste. Cependant ceux qui m'araient attribue ce malheureux ouvrage
continuèrent à me rendre responsable de totttet les sottises qui se débitaient
dans Paris , et que moi-mém* fe dédaignais de lire. Quand un homme a eu
le malheur d'être calomnie une his, on dit qu'il le sera long-temps. On
m'assure que de toutes les modes de ce pays-d c'est celie qui dure
davantage. La justification est venue , quoiqu'on peu t«rd ; k ca» lonmiateur
a signé, les larmes aux yeux, le désaveu de si calomnie devant un secrétaire
d'état; c'est sur quoi un vieux connaisseur en vers et en hommes m'a dit : «
0A> le beau billet qu'a la Châtre! Continuez, mon enfant, à îaxTt des
tragédies , renoncez k toute profession sâieva^ pour ce malheureux métier,
et comptez que vous serez harcelé publiquement toute votre vie , puisque
vous êtes assez abandonné de Dieu pour vous fiiie de gaieté dtf cceur un
homme public)> Il m'en a cité cent exemples;* il m'a donné les meilleures
raisons du monde pour me détourner de faire des vers. Que lui ai-je
répondu? des vers. Je me suis donc aperçu de bonne heure qu'on ne peut ni
résister à son goût dominant, ni vaincre sa desënée. Pourquoi la nature
force-t-elle un homme à cako-: 1er, cdui-ci à faire rimer des syUabes, cet
autre k for* mer des croches et des rondes sur des lignes parallèlet ?. Soit
OeninS) natale comas qoi tempérât asuam;

The text on this page is estimated to be only 12.16% accurate

^ LETTKES aUB. CEDItE, ée Tabbé fUgnicr, de l'académie, avec
qui Vêxl" teur n'a rien de commun. Ils finissent par ce Yeit< J'ai va ces
maux» et je B*ai pas vingt ans. * ■ ■ ' ... - Il Mab on prétend ^e-tôus
pëm^ent^i^v : t*loravêre suis non rcspondere &vorem Sperattun meritis.
Boileau disait & Racine : fc Cesse de t'^tonner si l'anvle «aimée , «
Attachant à t«a nom sa rouille envenln^ , « La calomnie en main ,
quelquefois te poursnil. n SHaàM et Viàihè d'Aobignac «riomniaieM
OometUe ; MûMâenry et toute sa troupe ealomnident MoàièreTérence s»
plaint dans sea prologoea d*éti« calomBië pir un vient poète ; Aristophane
calomnia Scnn^te ; Uoaière ftti calomnie par Margitës. C'est là l'histoire .de
tous les IMS et de toutes les professioBs. .Vous savet ooamtent M. le nsgent
a daignrf me cou* «61er de ces petites persécntions ; vous savez quel lieaa
présent il m'a fiât Je ne dirai pas, comme (CSiapeiain diMit de Louis XIII i
H Les trois ibis mille francs qu'Q met dans ma ûttiU& « Témoignent mon
mérite , et fi>nt connaître asse< fc Qu'il ne hait pas mes vers, pour être un
peu forcés, te Chaerile, Chapelain, et moi, npus avoires été tous trois |E0p
bien payés pour de mauvais vers. Retnlit acceptes , regale nnnûsma ,
Ph3i|^pOi» Le régent , qui s'appelle l4ifKppe , rend la comptraisofe
jparÀiia. Ife «o«a <B9ifnsil liiioni ni dasw»haioet»de

The text on this page is estimated to be only 15.22% accurate

A Bf. DE GEVOU[^]ILLE. fC Il est vrai que je nmmB pft&
▼ Migt A»t alors ; mais ce n'est pa» une raison qui |Niis8e &ire croira que
j'ai ùdt les Ters de M* le Brun, fios U Beuu Tenicuk)» fecit; UtUt alt«r
koooret[^] Tapprends ffae c'est un des avantages attachés à la littérature , et
Surtout à la poésie , d'être exposé à être accusé san§ cesse de toutes les
sottises qui courent la yille. On vient de me montrer une épître de l'abbé de
Ghaulieu au marquis de la Fare, dans laquelle il se plaint de cette injustice.
Voici le passag;e : Aocort , iasinoanti et quelquefois iUueur, J'ai stL d'un
discours encbanteuc *T<Hit l'usage qpfi pouvait faire Beaucoup
d'imaginatioa, Qui rejoignît avec adresse , Au tour brillant , à la jiuitiesse [^]
Le charme de la Cction ; Kt son impétueuse iriesse , Entre le tabac et le vin.
J'appris , sans rabot et sans lime , L'art d'attraper facilement, Sans être
esdave de la rime , . , ■■ ' ■ t nos ennemis , ni des bonte's de nos
protecteurs : on peut être avec tout cela un homme très médiocre ; on peut
tOfi téccfmpensé et envié sans aucun inérit[^].

The text on this page is estimated to be only 22.03% accurate

00 CETTEES BVtH dBDIf E, «Os tout sàséf cet enjouement Qui
seul pemt ftdre le «ibliineb Que ne m'ont point coûte ces funestes talents !
Dès que j'eas bien ou mal limë quelque sornette ^ Je me vis tout en même
temps Affublé du nom de poëte. Dès-lors en ne fit de chanson. On ne lâcha
de vaudeville , Que , sans rime ni sans raison , On ne me donnât par la
viQe. Sur la foi d'un ricanement , Qui n'était que l'efièt d'un gai
tempérament, Dont je fis , j'en conviens , assez peu de scrupule , Les fats
crurent qu'impunément Personne , devant moi , ne serait ridicule. Ils m'ont
fait là-dessus mille infustes procès : J'eus beau les souffrir et me taire , On
m'imputa des vers que je n'ai jamais faits ; C'est assez que j'en susse faire.
Ces vers , monsieur; ne sont pas dignes de l'auteur de la Toscane et de la
Retraite ; vous les trouverez bien plats ' , et aussi remplis de fautes que
d'une vanité ridicule. Je vous les cite comme uue antorité en ma faveur;
mais j'aime mieux vous citer l'autorité de Boileau. Il ne répondit un jour aux
* Tout ce morceau fut retranché dans l'édition qu'on fit de ces lettres, parce
qu'on ne voulut pas affliger l'abbé deC^auliett : on doit des égards aux
vivants; on ne doh aux morts que la vérité*.

The text on this page is estimated to be only 23.96% accurate

compliments d'un campagnard qui le connaît d'une Impertinente satire contre les évêques, très fine parmi la canaille, qu'en répétant à ce pauvre louangeur : Vient-il de la province une satire fade, d'un plaisant du pays insipide boutade ; Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi : Et le sot campagnard le croit de bonne fin. Je ne suis ni ne serai Boileau ; mais les mauvais vers de M. le Brun m'ont attiré des louanges et des persécutions qu'assurément je ne méritais pas. Je m'attends bien que plusieurs personnes, accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me trouver si innocent après m'avoir cru, sans me connaître, coupable des plus plats vers du temps présent. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugements sur les apparences, et à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si l'on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine. Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'Atrée était un méchant homme, parce qu'il avait, rempli la coupe d'Atrée du sang du fils de Thèbée ; et aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que j'ai « n'ai point de religion », parce que Jocaste se déchaîne des oracles d'Apollon. C'est ainsi qu'on décide Voltaire. Théâtre. I. g

The text on this page is estimated to be only 23.23% accurate

^ LETTKES SXJK QBDIBE; presque teajours dans le mondaf et «sox qui amt ftccoutumcs à jujger de la sorte ne se eori'ï^eTçml pas par la lecture de cette lettre ; peut-être mène ue la liront-ils point. Je ne prétends donc point ici faire, taire la calomnie f elle est trop inséparable des succès ; mais du moins il m'est permis de souhaiter que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice ne fassent point de malheureux sur le rapport vague et incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qo'on regarde désormais comme un malhcnr d'être connu par les talents de Tesprit , et qu'un homme soit pei'sécuté dans sa patrie , uniquemeat parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même ? Ne crojez pas , monsieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le présent dont M. U régent a daigné m'honorer; cette bonté pourrait n'être qu'une marque de sa clémence : il est au nombre des princes qui , par des bienfaits , gavent lier k leur devoir ceux mênpie qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence , c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable , et qn'^ a reconnu la calomniie lorsque le temps a permis qu'il'pût la découvrir. Je ne regarde point non plus cette g»râce qne monseigneur le duc d'Orléans m'a faite comme une récompense de mon ti"avail, qui ne méritant tout au plus que son indulgence ; il a moins voulu m« récompenser que m engager à mériter sa pro*

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

a M. De GEKONYILLE. 9f y ^9ftB» parier de mot, c'est an grand boalievff pour les lettres que nons tîtiobs sous im pnnce qat aime l«s beaux arts autant qu'il hait la flatte» rie , et dont on peat obtenir la protection plutôt par de bona <»uyvage8 que par des louanges > pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui , par leur naissance et par leur rang , sont exposés à être loués toute leur vie. LETTRE II. MoHsiEUR, ayant que de tous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en déilc. Je sais que les premiers applaudissements du public ne sont pas toujours de sixrs garants de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa pièce ou à l'art des acteurs qui la jouent y ou à la décision de quelques amis accrédi» tés dans le monde qui entraînent pour un temps les suffrages de la multitude; et le public est étonné, quelques mois après , de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes à la représentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, et dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même. On ne voit que trop df'autenrs dramatiques' qui inpriinent à la tête de leurs ouyrages des préfaces 456194 ^'

The text on this page is estimated to be only 27.71% accurate

LES LETTRES SUR C3EDIFB, {iteiàes de ranité ; « qui comptent les primoet et lei n priticesses qui sont venus pleurer aux représentations } qui ne donnent d'autres réponses à ceux (t censeurs que l'approbation du public ; » et qui en^ n , après s'être placés à côté de Corneille et de Racine , se trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs , dont ils sont les seuls qui s'exceptent. J'éviterai du moins ce ridicule; je vous parlerai de ma pièce plus pour avouer mes défauts que pour les excuser; mais aussi je traiterai Sophocle et Corneille avec autant de liberté que je me traiterai moi-même avec justice J'examinerai les trois C3dipes avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de Sophocle et pour le mérite de Corneille ne m'aveu^ glera pas sur leurs défauts; l'amour -propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. 'Au reste , ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La décision ne convient ni à mon âge ni à mon peu de génie ; et si la chaleur de la composition m'arrkche quelques termes peu mesurés , je les désavoue d'avance , et je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

The text on this page is estimated to be only 18.66% accurate

^ it M. CtB aXN ON VILLE. liot LETTRE III, tosttVATXT LA
cnrrrQUE de l œoite de sovhoC!..! . MonsiEU A , xnoa peu d érudition ne
me permet pi|9 d'ex«miner « si la tragédie de Sophocle fait son u imitation
par le discours , le nombre et l'barmo« nie ; ce qu'Aristote appelle
expressément un dis« cours agréablement assaisonné '. i> Je ne discuterai
pas non plus « si c'est une pièce du premiet « genre , simple et implexe :
simple , parcequ'elle « n*a qu'une seule catastrophe ; et implexe , parcs «(
qu'elle a la reconnaissance avec la péripétie.. » Je TOUS rendrai seulement
compte avec simplicité des endroits qui m'ont révolté , et sur lesquels j'ai
besoin des lumières de ceux qui , connaissant mieux qi^e moi les anciens,
peuvent mieux excuser tous levrs défauts. La scène ouvre, dans Sophocle ,
par un chœur de Thébaïos prosternés aux pieds des autels, et qui y par leurs
larmes et par leurs cris , demandent au^ dieux la fin de leurs calamités.
Cttldipe , leur libérateur et leur roi , paraît au milieu d'eux* a Je suis Œdipe
, leur dit-il , si vanté par tout la monde. » 11 y a quelque apparence que les
Thé* bains n'ignoraient pas qu'il s'appelait C£dipe. A l'égard de cette grande
réputation, dont il se vante y M, Dacier dit que c'est une adresse da '■ ■ —
n ■> I M. Dacier, pré&ce sur l'OËdipc dA Sophodej 9

The text on this page is estimated to be only 16.08% accurate

102 LETTRES SUR QCDIf E, Sophocle, qui yeot fonder par>là le ctttrftscèis id 'Œdipe , qui est orgueilleux. , tf Aies enfants , dit Œdipe , quel «st le sujet ^ <t TOUS amène ici? » Le grand-prêtre lui répond : « Vous TO/ez deyaint tous des jevnés gens et des M Tieiiiards. Moi qui vous parle, je suis^U gT««dr« prêtre de Jupiter. Yotre Tille «s^ «omne t» « vaisseau battu de la tempête; elle est prête d*^tre 4c abimée , et n*a pas la Ibrce de sunn^ikter les ftots « qui fondent sur elle. » De Ui k giiMid*p«être prend occasion de faire une descriptàon de ia posta dont Œdipe était aussi bien informé qoe du ivdm et de la qualité du grand-pi^tre de Jupiter ; d'ailleurs ce grand-prêtre rend-il son homélie bien pathétique en comparant une ville pestifécée , comverte de morts et de mourants , à un vaisseau battil par la tempête? Ce prédicateur ne savait -il pas qu'on affaiblit les grandes choses quand en tes (compare aux petites ? Tout cela n'est guère une preuve de cette p«i^ iection où l'on prétendait , il y a quelques àouées , que Sophocle avait poussé la tragédie ; et il ne paraît pas qu'on ait si grand tort dans ce .siècle* de refiiser son admiratiou ^ un poé'te qui n'emploie id'autre artifice pour fmre connaître ses persour nages que de faire dire à l'un , « Je m^ppelle Îk Œdipe , si vanté par tout le monde ; » et à l'autre , « Je suis le grand-prêtre de Jupiter^ » Cette gros- . •ièreté n'est plus regardée aujourd'hui comme u«e noble simplicité*

The text on this page is estimated to be only 12.67% accurate

Jl M.]>B GENOirVILLB. ^«g ÊM éetfcnpdon ée la pette est
iaterraiafiie >par l'arvivée de Gréon , frère èe Jocute , ^oe le nif «lOÉt
emrojé c<miiiltef l'oracie , et qiri conrartnee pu dire à Œdipe : « fieigftear,
aou» ayons e« antrelbift un roi qui f 'ii^ppekât Latei# «BIVE. < <c Je le sais
, quoique je ne Taie jamais th. cméov. u il » été assassiné , et Apollon veut
que nous « punissions ws meurtriers. CBD-IPE* <c Fut-ce dans sa maison
on à la oampagne que «"Lahisfut tué?» Il en déjà contre la Traisemblance
qn 'Œdipe , qui règne depuis si long- temps, ignore comment son
prédécesseur est mort : mais qu'il ne sacLe pas même si c'est aux champs ou
à la ville que et meui-tre a été commis , et qu'il ne donne pas la moindre
raison ni la moindte exc«se de son ignorance , l'avoue que je^ne connais
point de tenne pour exprimer «ne pareille absurdité. C'est une faute du sujet
, dit-on , et non de Taut«ur r eomme si ce n était pas à i'auMur à corriger
son snjet lorsqu'il est défectueux! Je sais qu'on peut me veprocker à peu
près la même éinite ; mais aussi je ne me ferai pas plus de grâce qu'à
Soplocle, et j'espère que la sincérité avec laquelle i'avtmemi met défauts ,
justifiera la liardfesse que je prends de reierer et tt& d'un ancien*

The text on this page is estimated to be only 16.63% accurate

i#< JLETTRES aUR ÛEBIFB; €c xpù suit me parait égaleaieiit
d«»ai»efiia&]Àî (QEdipe demande s'il ne reTiait {lersonoe de lu. svÛÊ^
de Lahis à qui Ton pvisse tu demander des ao»* ▼elles ; on lui répond « qu
nn de ceux qui acooi''' « pagnaient ce malheureux roi s étant sauyé vint «
dire dans Xtèbes que Laius aiclût été assasfiné « par des voleurs , qui
n'étaient pas en petit , mais « en .grand nombre. » Gomment se peut-il faire
qu'un témoin de la mort de Laius dise que son maître a été accablé sous le
nombre , lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué Laius
et toute sa suite } M Pour comble de contradiction Œdipe dit , an second
acte , qu'il a oui dire que Laius arajt été tué par des voyageurs , mais qu'il
n'^ a personne qui dise l'avoir vu ; et ^ocaste, au troisième acte, en parlant
de la mort de ce roi , s'explique ainsi k Œdipe : «c Soyez bien persuadé ,
seigneur, que ce|ui qjai (c accompagnait Lfalus a rapporté q«e» son maître
K avait été assassiné par d«ft voleurs :.il ne saurait u changer présentement
ni parler d'une a^tre marj « nière ; toute la ville l'a entendu comme aapi. »
Les Thébains. auraient été bien pluf à^laip^i*} si rénigne du Sphinx n'avait
pas été plus ai^ à deviner que toutes ces contradietioos. Mais ce qui est
encore; plus étQnnan||, ou plutôt ce qui ne l'est point après 'de telles fautes
coatre la vraisemblance» c'est qu'CCdipe^ lorsqu'il ap

The text on this page is estimated to be only 16.79% accurate

A M. us OENONYILLE. loâ ftmÊà ^mé Pfaodbat vit en«ove , ne songe pis s«ii« iMMnt à le faire chercher; il s'amuse h' ^re de» iMpiécations et hconsnher les oracles, sans àfmttet ordre ^'oa amène deyant lui le seul homme qui fouyait lui Ibamir des lumières. Le c^œur lotmême , qui est si intéressé à voir finir les malheurs de Th^es , et qni donne toujours des conseils à Œdipe 9 ne lui donne pas celni d'mterroger ce iéBoin de la mort du feu roi ; il le prie seulement d enTOjer chercher Tirésie. Enfin Pliorhaâ arrive an quatrième acte. Cens qui ne connaissent point Sophocle s'imaginent lans doute qu'QEdîpe , impatient de connaître le meurtrier de Laius et de rendre la vie aux Thé^ins, Ta l'interroger arec empressement sur la mort du feu roi. Rien de tout cela. Sophocle oublie que la vengeance de la mort de Laius est le sujet de sa pièee : on ne dit pas un mot à PhosiMS de cetta aventure ; et la tragédie finit sans que Phorbas ait feulement ouvert la bouche sur la mort du roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de Sophocle. Lorsque Gréon a appris k Œdipe que L^Iu» a été assassiné par des voleurs qui n'étaient pas en petit , mais en grand nombre , Œdipe répond , au sens de j^naieurs interprète» : u Gomment des TO* ((leurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat i c puisque .Laius n'avait point d'argent sur lut? » La .plupart des autres scoliastes entendent autre* oient ce .pa«age> et fontjdif* à Œdipe : <c Coin

The text on this page is estimated to be only 12.60% accurate

«o6 LETTIKE» 8UR «Olts; <c »ent dei Tolevrs aoraieit-ik fm
euffepiinfci « cet atieBt«t , si on ne leur atait donné de !'«*• «c lient ? » M
ak ce MRs^-là n'eit gaète plss raiaoB■able que l'autre : on sait qne des
voleum n'ont pas besoin qn on leur promette' ée l'asgent pour les engager à
finre nn manyais coup. Puisqu'il dépend souvent des seholiastes de faire
dire tout ee qu'ils yeulent k leurs auteurs, leur eoiUeratt41 de leur donner un
peu dcJ>on ses»? Œdipe , au commenoement du second acte , an Ueu de
œandar Pborba», ûât venir deVant kd Tirésie. Le roi et le devin commeneent
par se mettre en colère l'un contre l'autre. Tirésie Anit par lui dire:* f(C'est
Tousqui êtes le meurtrier de Lalus. Vous c TOUS cro^ fils de Poljbe, roi
deGorinthe, vous « ne l'êtes point; vous étô Thabain. La nudédio" '« tion
de votre père et de votre mère vous a antia* « fois éloigné de cette terre;
;rous y êtes revenu, « vous avez tué votre père» vous avèi époiisé votra <t
mère , vous êtes l'auteur d'un incesto et d'un f(parricide ; et si vous trouvez
que je maute, ditei « que je ne suis pas prophète. » Tout cela ne ressemble
guère à l'ambiguité OK diaaire des oracles : il ^tait difficile de s'expliquât
moin^ebscurement; et si vous joigne» au paroM de Tirésie le npreehe qu'un
ivtogue a fait autiO' fois à €i:dipo qu'il n'était pas fils de Polybe^ l'oraole
d'Apolion qui lui ppédtttrqu'il tuerait sol pèn et qu'il épousât ait sa mère ,
vont ttonnMl

The text on this page is estimated to be only 11.10% accurate

i(m 0B GBvaiiyiLcs. 107 mm la pièce «ft tntièresMiit fim «a
comm/ene^ ment 4e oe tesond eete» Mo«TelW pM«ve que S«plw«l«
n'aveit pas per^ ftetionoé «mi mrt, p«i»qu'il ne flavait s^éme pat préparer
iea év^nemeate, m oaiehee sou» le voile Je plus minée la catattroplie da ae»
pièeeaa. Aliéna pKu loin. OEilipe traite Tiréaie de /Qni et^ de viM»
êHêhmniemr : cependant , ' k moins que l'e»prit ne loi ait tovmé , il doit i«
regarder eommc un véntaUe prophète. Ehl de quel étonnement, da qvelle
horreur ne doit-il point être Irappc en apprenant de la houce deXiréaie tout
ee qu'Apol* Ion lui a prédit autrefois? Quel retour ne doit -il (loint faire sur
lui-même en apprenant ce rapport Citai qui se trouye entre les reproche»
qu'on loi a faits à Cofinthe qniln était qu'un iils supposé, et les oraele» de
Thèhes qui lui disent ipii^ tiX 'Thè* bain ? entre Apollon qui Ini a prédit
qu'il épouserait sa mère et qu'il tuerait son père , et Xivésie ({oi lui apprend
que ses destins afireux sont ram* plis? Cependant, comme s'il avait perdu la
mé* moire de ces cvênements épouvantables , il ne lui vient d'autre idée
que de soupçonner Créon , son ojMten et fidèie ami (comme il l'appelle),
d'avoï» tué Laius , et cela sans aucune raison , sans anena fimdement , sans
qu^ le moindre jour puisse auto^ riser ses soupçons, et (puisqu'il faut
appeler lea choses parleur nom) arec une extravagance dont il a'j a |*nèffe
d'exemple parmi les-ttodemea,ni panai les ancitnew

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

to8 LETTRES SUR CBDlffl^, « Quoi I tm oses paraître deyant
mot I dit-^ k\ a Créon; tu as l'audace d'entrer dftos ce palais, « toi qui es
assurément le meurtnr de Laàus , et c(qui as manifestement conspiré
contre moi poai n me ravir ma couronne !)> « Voyons , dis-moi , au nom
des dUeux , as-tu ^u remarqué en moi de la lâcheté ou de la £)lie <c pour
que tu aies entrepris un si hardi dessein ? «< N'est-ce pas la plus folle de
toutes les entreprises « que d'aspirer à la rojrauté sans troupes et sans fc
amis , comme si , sans ce secours , il était aisé df a monter sur le trène ? »
Créon lui répond : <c Vous changerez de sentiment si tous me dente nez le
temps de parler. Pensez-vous qu'il y ait I u un homme au monde qui préférât
d être roi, « avec toutes les frayeurs et toutes les craintes qui «
accompagnent la royauté , à vivre dans le sein ((du repos avec toute la
sûreté d'un partioulier ((qui sous un autre nom posséderait la même ({
puissance ? » Un prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son roi , et
qui n'aurait d'autre preuve de ton innocence que le verbiage de Créon p
aurait grand besoin de la clémence de son maître. Après tous ces longs
discours , étrangers au sujet, Cré^w demande k CÆdipe : « Voulez-vous me
chasser du royaume? ' - % '" ■' - ' ' On avertit qu'on «. suivi partout la
tradocticHidsi M. Dacir.

The text on this page is estimated to be only 11.86% accurate

.A M. t)Ê GENONVILLE. ,09 a Ce H*est pas ton exil rjue je
venx; je te con■ damne à la mort. CllÉOX. t c(Il faut qne vous fassiez voir
auparavant si j« R suis coupable'. OËDIPE. •% Tu parles en homme résolu
de ue pas obéir. C RéON. K C'est parce que vous êtes injusteÆDIPE. « Je
prends me^ sûretés. cnéoN. « Je dois prendre aussi les miennes. ÆDIPE. «
O Thèbes ! Thèbes ! CaK0 5. , « Il m'e3t permis de crier auçi : Théines !
Thèbes ! v Joc^^e vient pendant ce \)eau discours , et le chœur, la, prie
d'emmener le^ roi ; proposition trc^ lage, car, aprè^ ^utes les folies qu
'Ædipe vfen^ de Êiirç , on ne ferait pas mai de l'enfermer. : ;j JOCASTE. «
J'emmenéral inon mari quand j'aurai appris « la cause de ce désordre. i "IE
CHÆUîl. ■ ' a Ædipe et Créon ont eu ensemble des paroles H sur des
rapports fort inceiftains. On se pique « souvent sur des soupçons très
injustes. * TolUirc. Tbéatre. I. IO

The text on this page is estimated to be only 19.52% accurate

iiio CETTRB5 SUK OE0IES, İOCASTS. « Gela est-il yenu cle
l'un et de l*antre ? LE CHOC un. « Oui, madame. JOCÂSTE. « Quelles
paroles ont-Ils donc eues ? LE CHOBUEH. « C'est assez, madame; les
princes n'oat paf ((poussé la chose plus loin, et cela suffit, n Effectiyement,'
comme si cela suffisait, Jocaste n'en demande pas davantage au chœur«
C'est dans cette scène qu'OEdipe raconte k Jocaste qu'un jour, à table, un
homme iyre lui re« procba qu'il était un fils supposé : «J'allai, conf€< tinue-
t-il, trouver le roi et la reine; je le\$ înter« rogeai sur ma naissance; ils furent
tous deux a très fôchés du reproche qu'on m'avait fàit.^Quoia que je les
aimasse avec beaucoup de tendresse, a cette injure qui était devenue
publique ne laissa « pas de me demeurer sur le cœur, et 'dé ute êtonV nei
des scnipçons. Je partis donc, 2^ lènrinsn, ^t^ pour aller à Delphes : Apollon
ne datgiia pB» i< répondre précisément à ma demande; ntaisil n me dit les
choses les plus a£[reuses et les plus « épouvantables dont.OB ait jamais oni
parler : « Que j 'épouserais infailliblement ma propremcteg « que je ferais
voir aux hommts une race malheuc(reuse, qui les remplirait d'horreur; et
que je i(serais le meurtrier de mon père. » Voilà cncok-e la .pièce finie* Ou
avait pvMift i

The text on this page is estimated to be only 26.08% accurate

A M. DE GENONVILLB. m v Jocaste c[ae son (iU tremperait ses mains àtm le sang cle Laius, et porterait ses crimes jusqu'au lit tae sa mère. Elle avait fait exposer ce ŨU \$Ur 1« mont Githéron , et lui avait fait percer les talons (comme elle Inavoué dans cette même scène) : .Œdipe porte encore les cicatrices de cette blessure; il sait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fila de Poljrbe : tout cela n'est-il pas pour Œdipe et pour Jocaste une démonstration de leurs malheurs? et n'j a-t-il pas un aveuglement ridicule à eç douter ? Je sais que Jocaste ne dit point dans cette scène qu'elle dût un jour épouser son fils; mais cela L même est une nouvelle faute. Car, iorsqu'Œdipe dit à Jocaste : « On m'a prédit que je souillerais K le lit de ma mère , et que mon père serait masfc sacré par mes mains , <c Jocaste doit répondre surle- champ : « On en avait prédit autant à mon n fils ; » on du moins elle doit faire sentir au spectateur qu'elle est convaincue dans ce qjvoment de son malheur. Tant d'ignorance dans Œdipe et dans Jocaste n'est qa*un artifice grossier du poète, qui, pour donner à sa pièce une juste étendue , fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance déjà ma« ttiestée an second, et qui viole les règles du sens commun , pour ne point manquer en apparence k celles du théâtre. Cette mhne faute subsiste dans tout le conrs de la pièce. à

The text on this page is estimated to be only 20.55% accurate

lis LETTRES SUR QEDI?,*^ Cet (Xldipe qui ezpli(|uait ies énigm^ft n *eiite«i^ pas les choses les plus claires. Lç^^ue le pastetrr de Coriathe lui apporte la uouveile de la mort de Polyl>e, et qu'il lui apprend que Polj-be n'était pas son père , qu'il a été expos.é plir un Thébaio suA'.Je mont Cithéron) que ses pieds avaient été jj^rcé's et liés avec des courroies , C^dipe ne soup^;onne rien encore; il n a d'autre crainte que d'être lié d'une famille obscure : et le chœur, toujours présent dans le cours de la pièce , ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire Cédipe de sa naissance. Le chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu (le pénétration qu'OEdipe;,et, dans le temps que les Thébains devraient êtKc saisis de pitié et d'horreur à la vue des malheurs dont ils sont témoins, il s'écrie : « Si je puis juger de l'avenir^ et si je ne (c me trompe dans mes conjectures , Githéron , le ((jour de demain ne se passera pas que vous ne « nous fasfiies connaître la patrie et la mère d'OE((dipe, et que nous ne menions des danses en te votre honneur, pour vous rendre grâces du <c plaisir que vous aurez fait à nos princes. Et « vous , prince , duquel des dieux êtes-vous donc rt fils ? Quelle njmphe vous a ou de Pan , dieu des « montagnes? Êtes-vous le iiuit des amours d^(c pollon ? car Apollon se piait aussi sui* les mon« tagncs. Est-ce Mercure , ou Bacchus qui se tient « aussi sur les sommets des montagnes ? etc. » Enfin celui qui a autrefois exposé Œdipe arrive

A M. DE GENONVILLS. à 3 Ipr la' scène. iEdipe Finterroge sur sa ii\$ssance ; euriosité que M. Dacier condamne après Plutarque , et qui me paraît la seule chose raisonnable qu'Edipe eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même. QEdipe sait donc enfin tout son sort aPu quatrièitne acte. Voilà donc encore la pièce finie. M. Dacier, qui a traduit l'Edipe de Sophocle , prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra Jocaste, et la manière dont Edipe accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de Laïus. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, et j'étais de son sentiment lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma pièce m'a bien détrompé ; et j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les poètes grecs , mais qu'il est dangereux de Us imiter. J'avais pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de Jocaste et de la catastrophe d'Edipe. J'ai senti que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe ; les esprits , remplis de terreur au moment 4, e la reconnaissance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cause; peut-être que le spectateur, à qui cette catastrophe est connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être 10.

The text on this page is estimated to be only 19.95% accurate

ii4 LETTAKS SUR OEDI^B aussi que la terreur a jant été
poussée ht loii eoi^{ble} , il était impossible que le reste ne parût la»
guissant. Quoi qu'il ea soit , je me suis cru obligé de retrancher cç récit, qui
n'était pas de phis^t quarante yers ; et dans Sophocle il tient tout k
cinquième acte. Il j a grande apparence qu'on oe doit point passer à un
aucijOfi deux ou trois cents yers inutiles , lorsqu'on n'en passe pas quarante
à un moderne. M. Dacier avertit dans ses notes que la pièce d« Sophocle
n'est point finie au quatrième acte. N'estce pas ayouer qu'elle est finie que
d'ôtre obligé de prouver qu'elle ne l'est pas ? On ne se trouve pas dans la
nécessité de faire de pareilles aotes sur les tragédies de Corneille et de
Racine : il n'^a que les Uoraces qui auraient besoin d'un tel commentaire;
mais.le cinquième acte des Horaccs n'eu pa^{raitrait} pa^{moins} défectueux.
Je ne puis m'çmpêcher de parler ici d'un eodroit du cinquième acte de
Sophocle, que l»Oû* gin a admiré , et que Boileau a traduit. Uymmi,
funeste hyitfen, tu m'as dMméla vie ; Mais dans ces mêmes flancs où Je fus
renièi!&ië Tu fais rentrée ce sang dont tu m'avm^{^rmé} ; Et par-là tu produis
et des fiis et des pères, Des frères , des maris, des femmes et des mères. Et
tout ce que du sort la maligne fureur Fit jamais voir au jour et de honte et
d'horreur. Premièrement, il Veillait exprimer que c'est daal l« même
personne qu'on trouve ces mères et cei

The text on this page is estimated to be only 19.62% accurate

ans; car il ny a point de nifrlsgeqBi ne produise de tout cela. En second iieo. , on ne passerat pas aujourd'hui à Œdipe de «faire une si curieuse recherche des circonstances de «oh crivie , et d'en combiner ainsi toutes les horreurs; tant d'exactitude à dompter tous ses titres incestueux , loin d'ajouter à l'atrocité de l'action , semble plutôt Taflaiblir. Ces' deux vers de Corneille disent beaucoup plus : Ce sont eux qui m'ont Usât l'assassin de mon père i Go sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère. Les yers de Sophocle sont d'un déclamateur, et ceux de Corneille sont d'un poëte. Vous voyez que, dans la critique de l'Œdipe de Sophocle, je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les temps et de tous les lieux : les contradictions, les absurdités, les ?aiaes déolamatiuous sont des fautes par tout pajs. Je ne suis point étonné que , malgré tant d'imperfections , Sophocle ait siirpïis l'adaiiration de son siècle : l'harmonie de ses vers et le pathétique qui régne dans son st^le ont pu séduire les Athéniens , qui , avec tout leur esprit et toute leur po {f Cesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encore dans son enIknce. Sophocle touchait an temps où la tragédie €cU \uw€i^ief i E^hjle , contemporain de Sophocle ,

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

ii6 LETTRES SUR OEBIPE, était le premier qui se fût avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes aussi touchés de l'él^auclie la plus grossière dans les premières découyertes d'un art , <pie des beautés les plus aelicyees lorsque là papfection nous est une lois connue. Ainsi Sophocle et Euripide , tout imparfaits qu'ils sont , ont autant réussi chez les Athéniens que Coraëille et Racine -parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tra^dies des Grecs , respecter le génie de leurs auteurs : leurs fautes sont sur le compte de leur siècle , leurs beautés n'appartiennent qu'à eux ; et il est à croire que, s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur temps. Il est vrai qu'ils sont bien déçus de cette haute estime où ils étaient autrefois : leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés, ou méprisés; mais je crois que cet oubli et ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus , sans doute et , s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve , ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement. Euripide surtout , qui me paraît si supérieur à Sophocle, et qui serait le plus grand,* des poètes s'il était né dans un siècle plus éclairé, a laissé des ouvrages qui décèlent un génie parfait , malgré les imperfections de ses tragédies. Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'eux!

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

pRiëtorqiii âtp^ré des sentiments à Raciile)6êi&e? Les endroits que ce gi-and homme a traduits d'Euripide^dans soi) inimitable rôle de Phèdre, ne sont pas les moins beaux de son ouvrage. Dién , ' <jue ne sùis-jc assise à l'ombre des ÛitèU ! Quand pourrai- je , au travers d une noble poussière , Suivre de l'œî un char fiiyant dans là carrière î ' ; Insense'e, où suis-je? et qu'ai-je dit? Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ? Je l'ai p^rdu< : les dieux m'en ont ravi l'usage. CEnone; li(rongeur me couvre le visage ; Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs , Et mes y etni , ' malgré moi , se remplissent de pl^rs. • Presque toute cette scène est traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le lecteur, séduit par cette traduction, s' imagine que la pièce d'Euripide soit un bon ouvrage : voilà le seul bel endroit de sa tragédie, et même le seul raisonnable ; car c'est le seul que Racine ait imité. Et comme on ne s'avisera jamais d'approuver THippoljte de Sénèque , quoique Racine ait pris dans cet auteur toute la déclaration de Phèdre , aussi ne doit-on pas admirer l'Hippolyte d'Ettripide pour trente ou quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités par le j^us grand de nos ppêtes. Molière prenait quelquefois de» scènes entiéret dans Gjmd de Bergerac, et disait pour son &xr tuset tt.Gett» se^e est bonne)j«Ue m'appttirtieit

The text on this page is estimated to be only 19.52% accurate

!yii CETTRES SUR OEDIFB» « èe %roft t je reprcinâs mon bien
partôt[^]olk fe le. M trou^{^^}. n Racine pduyait à peu près en dire atitant
d'Exàripide. Pour moi , après vous avoir dit bien du mal de Sophocle, je
suis obligé de tous en dire tout le bien que j'en sais : tout différent en cela
des méditants[^] qui commencent toujours par louer un homme , et qui
finissent par le rendre ridicule. J'avoue que peut-[^]être sans Sophocle je nue
serais jamais venu à bout de mon Wdipe ; je ne Taurais même jamais
entrepris. Je traduisis d'abord la pre[>] mière scène de- mon quatrième acte :
celle du grand-prêtre qui accuse le roi est entièrement de lui ; la scène des
deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres
obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il est vrai que, comme
je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes : et j'en parlerai dans
Texamen de ma pièce, où j'espère vous rendre compte des miennes.
LETTRE IV, CONTENAIT LA CAITIQUE DE l'oEAIPE QS GOailEIH>.
MoflsiBiFB , après vous [^]voir fait part de mes isentiments sur l'Œdipe de
Sophocle, je tous dirai ce que je pense de eelm de <:omeilie. Je respecte
heauootq» plus , sans dmite , ce tragique {rançaîi i|«t l»|pe«\$ «Mis je
letipéett nmw plUtf k -H*

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

À M. DE GENOKYILLE. «r^ rité^ k qui je àoks le» prefniers égards. Je. ovotf BÀme que quiconque ne sait pas connaître lef fautes d^ grands hommes est incapalile de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc eritiquev l'Œdipe de Corneille , et je le ferai arec d'autant pins de liberté que je ne crains pas que tous ma soupçonniez de jalousie, ni que tous rae repro* chiez de vouloir m égaler à lui. C'est en l'admirant que je hasarde ma censure \ et je crois ayoit une estime plus véritable pour ce fameux poète « que ceux qui jugent de l'Œdipe par le nom da l'auteur , non par l'ouvrage même , et qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirant dans l'auteur de Cinna. (Corneille sentit bien que la simplicité on platôf la sécheresse de la tragédie de Sophocle ne pou* yait fournir toute Tétcudue qu'ex^ent nOs pièces de théâtre. On se trompe fort lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autre&)is avec succès par Sophocle et par Euripide, TŒdipe, le Philoctète, l'Éleétre , l'iphigénie en Tauride , sont des sujet! heureux et aisés à manier ; ce sont les plus ingrats et les plus impraticables ; ce sont des sujets d une on de deux scènes tout au plus , et non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne pe^t guère voir sur le théâtre des événements plus alleux ni plus altendrissaiits ; et c'est cela même qui rencf le succès plus difficile. 11 faut joindre à, ces événements des passions qui les préparent : si ces passions sont Vrop fortes t ^Ita. étouffent le sujets ai elles tout

The text on this page is estimated to be only 16.73% accurate

^M EETRES SUR ŒDIPE, Beijile marchât entre ces deux extrémités , et «p H suppléât par la fécondité de son génie à Tari dite de la maïtière. U choisit donc l'épisode de Thésée et de Dircé ; et quoique cet épisode ait ct« univt»r•ellement condamné , quoique Corneille eût pris dès long'temps* la glorieuse habitude d'avouer ses fautes , il ne reconnut point celle-ci i; et parce que cet épisode est to|it entier de son invention, il s'en applaudit dans sa préface : tant il est, difficile aux plus grands hommes, et même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre \ Il faut avouer que Thésée joue un étrange rôle pour un héros. Au milieu des manxles plus horribles dont un peuple puisse être accablé , il débute^ par dire que , Quelque ravage afireux que fasse ici îa peste , '- L'absence aux Vrais amants est encor plus fîmeste. ifet pariant , dans la seconde scène , à Cfedipe , U veut lui faire voir un beau feu dans son sein , Et tâcher d^obtenir un aveu favorable Qui peut faire uni heureux d'un amant misérable. '. il éét vrai, j'aime en votre ^^laïs ; Chez Vbufe' ert \k beauté qui fait tous mes sèùhaiu. • Vous l'àitoei; à' l'égal d'Antigonc et dlômène • ! EAe tkbf Àkénîë rang chez vous et <shef. la reine ; En «n mot ; c'est leur sœur, la princesse Dircé , Dont les yeux«... - . ' ŪEdipo réf oad : . Quoi I ses yeox. prince, vo^t ont blessé?

The text on this page is estimated to be only 12.82% accurate

A 11. DE GE^NONYILLE.[^] iti [^]ismsMtà[^] pour VMiS'qiie la
reine sa mère Ait sq. vous prévenir pour im fJs de son fcèro. Ma parole est
doDuée , et Je n'y puis pin» rien : Mais je crois qu'après tout ses sa[^]urs la
valent bien. T H É s é £. Aitigone est par/aite , Ismèue est admirable ;
Dircé, si vous vouîrz, n'a rien de comparable; Elles sont l'ime et l'autt[^] un
chef-d'œuvre des cieux ; Mais Ce n'est pas ôfibnser deux si cbannantes
soeurs fyie voir en leur aînée aussi quelques douceurs. Il faut avouer que les
discouvs de GuiltotGorju et de Tabarin ne «ont guère difi'érents. Cepenjdant
rombrVcle Laïus demadide un pcince ou une princesse de son sang pour
yi<[^]Eime ? İHrcé,* . seul re[^]te du sanjg[^]4e ce roi, est piêtQ à s'immoler sur
le tombeau de son père ; Thésée , qui yeutmourir pour clļç, lui faii.ficcroire
qu'il. est son frère , et ne laisse. pfis de Iju[^] parler., 4'amom malgré la
nouyelje .pareille. . . ; . J'eî mém[^] yeux eincore, et vous mênics appas. Mon
coeur n'écoute point ce que le sang veut dire ; C'edt d'aniour quH[^]ëinit, c'est
d*amoùr qu'il soupire; Et y pour pouvoir sa[^] crime en goi[^]m la douceur, U
te révolte ejçcès contre le nom de soeur. Cependant , qui le <iroirait ?
Thésée , dans cette m[^]e scène j se lasse de son stratagème. Il ne peut pas
soutenir plus long-temps 4e 'personnage de frère , et , sans attendre que le
frère de Dircé soit connu, il Itrî avtme toute la feinte, et la remet Voltaire.
Th[^]itra. I. II

The text on this page is estimated to be only 14.44% accurate

itt LETTRES SUR OEDIPE, paT4à dftn» le péril dont il Touloit
la ûcer , tm Hû disant pourtant : Que ramonr , ponr défendre une si chère
vie , Peat faire vanitë d'un peu de tromperie. Enfin, lorsqu'OEdipe reconnaît
qu'il ;es^ le meurtrier de Laius , Thésée , au lieu de plaindre ce malheureux
roi , lui propose un duel pour le len-* demain, et il épouse Dircé à la fin
delà pièce. Ainsi la passion de Thésée fait tout le sujet de la tragédie, et les
malheurs d'QEdipe n*en sont que l'épisode. Dîroé, personnage plus
défectueux que Thésée, pasae'iout son temps à dire des injures à Œdipe et à
sa mère : elle dit à Jocatte sans détour t^u'eÛe est indigne de vivre. yotre
second hymen petit av'oSr d'autres caulés : Mais j 'oserai vous dire , à bien
juger des choses y Que, pour avoir puisé la vie en votre flanc. J'y 4eis avoir
sooë Ibit peu de votre sang* Celui du grand Laius , dont je m'y sub Ibraiétf
> Trouve bien qu'il est doux d'aimçr. et d'étie axBBukt^ Mais U ne trouve
pas qu'on soit digne du jour, Lorsqu'aux soins de sa gloire on pr^e
Vt^BÔ/aw; U est étonnant que 'Corneille , qui a senti ce défaut , ne Tait
connu que ponr T-exonaer. « Êe u manque de respect, dit^ii, de Dimé envers
4i te mère' , ne peut dtre une faute de théâtre, pui«qQfi u nous ne sommes
pas obligés de rencle pa^lûtt u ceux que nous y faisons voir. » Mon^
saai»doultf on n'est pas oblige de laire des geaa do bien iki

The text on this page is estimated to be only 17.78% accurate

£ M. m: GËNOKTILLE. ,13 itêê pers<miitge8 ; mais le»
bienséances exigent en moins qn'une princesse ^i a asset de vertv po«r
youloiv sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point
dire des injnref •trocea à sa mère» P«ur Jocaste , dont le r6le devrait être
intéressant puisqu'elle partage tous iesmalheurs d'OEdipe, «lie n'en est pas
même le témoin ' elle ne paraît poiat an cinquième acte , loxsqn'OËdipe
apprend qu'il est son fils : en un mot, c'est un personnage alMolsment
inutile, qui ne sert qa'à raisonner avec Thésée, «t k excuser les insolences de
sa fille, qui agit', dit>elle. En amante à bon titre , en princesse avisée.
FiMSSOQS par examiiier io rèle dXlEdipe , et avec lui la oointexiure du
poème. Œdipe icommence par vouloir marier une de ses filles avaut que de
s'attendrir sur les malheurs des Théb'ains ; bien p\n& èoudàmnâble en 'cela
que Thésée, qui, n'étant pas comme luî chargé du salut de tout ce peuple,
peut sans crime écouter sapastfion. Cependant , comme îl fallait bien dire
au premier acte , quelque chose du sujet de la pièce , on en touche un mot
dans la cinquième scène. Œdipe soupçonne quelles dieux «sont irrités
oentw les Thébains , parce ^e Joeiste avait aotrelbis jfait r-aoa fils, et
tpompé par-là lei^orticlea des

The text on this page is estimated to be only 22.58% accurate

134 XBTTRES SUK OKDIPC, ^lienx qui prédisaient que ce- 61s
ttierftit son-pcie Et épouserait aa mère. Il me semble qu'il doit plutôt croire
qt» ks dkux sont satisfaits que Jocaste ait étouffé on monstre au berceau ; et
yraisembhblement ils n'ont prédit les crimes de ce fils qu'afin qu'on
l'cmpechât de les commettre. ' Jocaste soupçonne, avec aussi peu de fonde'
ment, que les dieu^ punissent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de
Laïus. Elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mbrl; comment donc
peut-elle croire que les dieux la punissent de n'avoir pas fait l'impossible ?
Avec moins de fondement encore OEdipe répond : Pourrons-nous en punir
des brigands inconnus,]' Que peutrèU'e jamais en ces lieux on n'a vus ? Si
vous m'avez dit vrai , peut-être ai-je moi-mémt Sur trois de ces brigands
vengé le diadème. Au Ueu même, au temps même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie , et mis l'autre aux abois. C^dipe n'a aucune raison
de croire que ces trois voyageurs ûissent des brigands, puisqu'au quatrième
acte, lorsque Phorbas paraît devant .lui , il lui dit : Et tu fus un des trois que
je sus arrêter Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer; S'il les a arrêtés lui-
même , et s'il ne les a

The text on this page is estimated to be only 18.55% accurate

A M. D[£] GENONYILL[^]. ia5 Wttus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas , il n'a point dû les prendre pour des voleurs i qui font ordinairement très peu de cas des eéréxBonies y et qui songent plutôt à dépouiller les passants qu'à leur disputer le haut du pavé. Mais il me semble qu'il j a dans cet endroit une faute encore plus grande. Œdipe avoue h Jocaste qu'il s'est battu contre trois inconnus au temps nkéme et au lieu même où Laius a été tué. Jocaste sait que Laius n'avait avec lui que deux compagnons de voyage : ne devait-elle pas soupçonner que Laius est peut-etre mort de la main d'QEdipe? Cepcndanf elle ne lait nulle attention h cet aveu, de peur que la pièce ne finisse au premier acte; elle ferme les jeux sur les lumières qu'OEdipe lui donne , et , jusqu'à la lin du quatrième acte , il n'est pas dit un mot de la mort de Laius , qui pourtant est le sujet de la piôce. Les amours de Thésée et de Dircé occupent toute la scène. C'est au quatrième acte qu'OEdipe, en voyant Phovhas , s'écrie : C'est un de mes brigonds à la mort échappé , Madame, et vous pouvez hxi clioisir des supplices : . S'il n'a tué I^aïus , il fut un des compUces. ' ' Pourr[uoï preutiic Phorhas pour un brigand? et pourquoi afiiimer avec tant de certitude qu'il est compUce de la niort de Laius ? Il me parait que l'Cfdipe de Comeille accuse Pborbas avec autant àù lé^r^té que TCEdipe de Sophocle accuse Çréon.

The text on this page is estimated to be only 22.41% accurate

LETTRES SUR ŒDIPPE, Je ne parle point de l'action gigantesque d'Œdipe qui tue trois hommes tout seul dans GomeOk, et c[ui en tue sept dans Sophocle. Mais Il est bitM étrange qu'Œdipe se souvienne ^ après seiaetas, de tous les traits de ces trois hommes ; ce que l'iui «c avait le poil noir, la mine assez ^srouche, le <c front cicatrisé , et le regard un peu louefae ; qos <(l'autre avait le teint frais et Toeil perçant , qu'il <c était chauve sur le devant et mêlé sur le dev<c rière; » et, pour rendre la chose eBcove moins vraisemblable , il*a joute : On en peut voir en moi la taille et quelques traits. €e n'était point à Œdipe à parler de cette ressemblance ; c'était à Jocaste , qui , ajrant vécu avec l'un et avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'Œdipe qui n'a jamais vu Laios qu'un moment en sa vie. Voilà comme Sophocle a traité cet endroit : mais il fallait que Corneille , on n*eiit point lu du tout Sophocle , ou le méprisAt beaucoup , puisqu'il n'a rien emprunté de lui , ni beautés , ni défauts. Cependant, comment se peut-il faire qa*Œdips ait tué seul Laius , et que Phorbas , qui a été blessé à côté de ce roi , dise pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il était difficile de concilier cette contradiction; et Jocaste, pour toute réponse, dit qat C'ettaneoioa DoÉtt Phoibts, en leteur, voulut cachor sa boBMu Cette petite tromperie et Photbas dcf^-^éUe

The text on this page is estimated to be only 19.87% accurate

A M. DE GENONVILLE. tuy kÊÊÊ Ifr'iMBilid à la tragédie d'OCdipe ? IU'att ponrtfuit trouvé des ^ns qui ont admiré cette puérilité; mt «ta homme dUtingué à ta cour par ton esprit m'a dit que c'était Ik le phis bal efdroit de Corneille. km <piqu»ème acte, Œdipe, honteux d'avoir épouaé la veuye d'un roi qu'il a massacré, dit qu'il ▼ ««t se bannir et retourner à Goriuthe ; et ceptn'dant il envoie cheicher Thésée et Dircé , Pour lire dans leur ame 8*ib prêteraient la maiu à quelque sourde trame. Et que lui importent les sourdes trames de Dircé , et les prétentions de cette princesse sur une «ouronne k laquelle il renonce pour jamais ? Enfin, il me parait qu'OEidipe apprend avec trop de froideur son affreuse aven ture. Je sais qu'il n'est point coupable et que sa vertu peut le consoler d'un crime iuTolontaire ; mais s'il a assez de fermeté dans l'esprit pour sentir qu'il n'est que malheureux , doit-il se ponir de son malheur ? et s'il est assez furieux et assez désespéré pour se crever les jreux , doit-il être assez froid pour dire à Dircé dans un moment si terrible : Votre frtk est connu ; le saTez-Tons , madame ? Votre amour pour Thésée est dans un plein repos. Ava. crânes , malgré moi , Tocdre du del m'attacha ; Pour m'y âûre tomber, à moi-même il me cache) U offbe, en m'avcuglant sur ce qu'il a prédit , Mm père k nton ^pée et ma mère , mou lit.

The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate

128 LETTRES SUR OEDIPE, Hâas ! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'ima^e Dérober notre vie à ce qu'il nous destine ! Les soins de l'éviter font courir au-devant , ' Et l'adr^{ss}e à le fuir y plonge plus av^t. Doit-il rester sur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts ver» avec Dircé et avec Thésée qui est un étranger pour lui , tandis que Jocaste , sa femme et sa mère , ne sait encore rien de son aventure , et ne paraît pas sur la scène ? Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'Œdipe de Corneille. Je m'abuse peut-être : mais je parle de ses fautes avec la même sincérité que j'admire les beautés qui y sont répandues; et quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraissent très inférieurs à ces grands traits de ses autres tragédies , je désespère pourtant de les^eégaler jamais; car ce grand homme est toujours au-dessus des autres , lors même qu'il n'est pas entièrement égal à lui-même. Je ne parle point de la versification ; on sait qu'il n'a jamais fait de vers si faibles et si indignes de la tragédie. En effet Corneille ne connaissait guère la médiocrité , et il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au sublime. J'espère que vous me pardonneriez, monsieur, la témérité avec laquelle je parle, si pourtant c'en est une de trouver mauvais ce qui est mauvais , et <Je respecter le nom de l'auteur sans entre l'esclaver. jEt, quelles fautes voudrait-on que l'on relevât? Seraient-ce celles des auteurs médiocres , dont on

The text on this page is estimated to be only 19.75% accurate

A M. DE GENONVILLE. t[^] ignore tout ia«qu>ax défauts?
C'est[^]ur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher sa nriti[^]ue;
car si le préjagé nous faisait admirer leurs fautes, bientôt nous les
imiterions, et il se trouverait peut-être que nous n'aurions pris de c«s
célèbres écrivains que le zemple de mal faire. LETTRE V, qVI COWTIEST
LÀ CRITIQUE IMT BTOUVEL («Dl?fe. MoNsiEUB[^]me voilà enfin
parvenu à la paicic de ma dissertation la plus aisée , c'est-à-dire à la critique
de mon ouvrage : et, pour ne point perdre de temps, je commencerai par le
premier défaut , qui est celui du sujet. Régulièrement ia pièce d'C£dipe
devrait finir au premier acte. Il n est pas natur[^] qu'OEdipe ignore comment
son prédécesseur est mort. Sophocle ne s'est point mis du tout en peine de
corriger cette faute : Corneille , en voulant la sauver, a fait encore plus mal
que Sophocle; et je n'ai pas mieux réussi quVux. (£dipe , chez moi , parle
ainsi à Jocaste : Ou m'avait toujours dit que ce fut un Thébain Qui leva sur
son prince ime coupable main. Pour moi , qui sur "son trône élevé par vous-
même , Deux ans après sa mort ai ceint le diadème , Madame , jusqu'ici
respectant vos douleurs , Je n'ai point rappelé le sajet de vos pleurs , Et , de
vos seuls périls diaque jour alarmée , Mon am[^] à d'autres scnns semblait
être fermée.

The text on this page is estimated to be only 24.10% accurate

a3o LETTRES SUR ŪEDIPE, Ce compliment ne me parait point une < valable de l'ignorance dt^dipe. La crainte del plaire k sa femme en lui parlant de ftoA preri mari ne doit point du tout lempêcher de s'inl mer des circonstances de la taort de son prédéo «enr; c*est avoir trop de discrétton et trop peai curiosité. Il ne lui est pas permis non plus de i point savoir Thistoire de Phorbas. Un minist id'état ne saurait jamais être un homme assez obsc4 pour être en prison plusieurs années san&qa*on < tache rien. Jocastie a beau dire : Dans un ch&teau voisin conduit secrètone^t , Je d^bai sa tête à leur emportement. On voit bien que ces deux vers ne sont mis que pour prévenir la critique ; c est une faute qu on tAche de déguiser, mais qui n*est pas moins une fkute. Voici un défaut' plus considérable , qui n*c8t pas du sujet, et dont je suis seul responsable; c^est le personnage de Philoctète. Il semble qu'il ne soit venu à Thèbes que pont j être accusé ; encore estil soupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, et s'en retourne au troisième: on ne parie de lui que dans les trois premiers actes, et l'on n'en dit pas un seul mot dans les derniers. Il contribue un peu au noeud de la pièce , et le dénouement se fkit absolument sans lui. Ainsi il parait que ce sent deux tragédies , dont Tune roule •ur Philoetète. et Taotre turOËdipc.

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

A M. D^e GENONYILLE. i3i L^aTil Tpulii donner à Philoctète le caractère d'un pot ; mais j'ai bien peur d'avoir poussé la granpar d'ame jusqu'à la fanfaronnade. Heureuse^{ment} 3^e ai lu dans madame Dacier qu'un homme⁹ ^aut parler avantageusement de soi > lorsqu'il est ^aomnié : voilà le cas où se trouve Philoctète ; il }l réduit par la calomnie à la nécessité de dire du ^an d^e lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que d'« t^erté ; «t 9^eil fêtait trouvé dans les mêmes circonstances que Sertorius et jPompée, j'aurais pris la conversation héroïque d^e cesdeux (grand# hommes pour modèle, quoique je n'eusse pas espéré 4^e l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de Nicomède^a , j'ai donc cru devoir le faire parler à peu près comme ce jeune prince , et qu'il lui était permis de dire, Un homme tei (fue moi, lorsqu'on l'outrage;. Quelques personnes s'imaginaient que pPhiloctète était unⁱ^ pauvre écuyer d'Hercule, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches , et qui veut s'égalier à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que Philoctète était un prince de la Grèce , f^{ft}m^a***^ P^akr »cs exploits , com^e pagnon d'Hercule , et de qui même les dieux avaient fait dépendre le destin de Troie. Je ne sais si je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron^a mais il est certain que c'était un héros. Pour l'ignorance où il est , en soi^avant , des affaires de Thèbes , je ne la trouve pas moins condamnable que o«Ue d'OCdipe. Le mont CM2t> , où il

The text on this page is estimated to be only 26.25% accurate

i3a LETTRES SUR OEDIPE, avait vu mourir Hercule , n'était pas
s4 éloigné à, Thèbes qu'il ne pût savoir aisément cfe qui se pastait dans
cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de Philoctète m'a fourni
tinie exposition du stijet qui m'a paru assez bien reçue ; c'est ce qui me
persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.
Bans toutes les tragédies, on tombe dans no écueil tout contraire.
L'exposition du sujet se hit ordinaireiùent à un personnage qui fcn est aussi
bien informé que celui qui lui parle. On est obligé, pour mettre les auditeurs
au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû
vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de
combiner tellement les événements qoe l'acteur qui parle n'eût jamais dû
dire ce qu'on met dans s? bouche que dans le temps même où il le dit. Telle
est, entre autres exemples de cette perfection, la première scène de la
tragédie de Bajazet. Acomat ne peut être instruit de ce qui se passe dans
l'armée ; Osmin ne peut avoir de nouvelles du sérail ; ils se font l'un à l'autre
des confidences réciproques qui instruisent et qui intéi-essent également le
spectateur : et l'artifice de cette exposition est conduit avec im ménagement]
l dont Je ci'ois que Racine seul était Capable. Il est vrai qu'il y a des sujets
de tragédie où Ton est tellement gêné par la bizarrerie des -événements qu'il
est presque impossible de réduire l'exposition de sa pièce k ce point de
sagesse et de vraiseni*

The text on this page is estimated to be only 24.13% accurate

A M. DE GENONVILLE. i33 balance. Je crois , pour mon
bonheur, que le sujet d'*OEdipe* est de ce genre ; et il me semble que
lorsqu'on se trouve si peu maître du terrain, il faut toujours songer à être
intéressant plutôt qu'exact; car le spectateur pardonne tout hors la langueur ;
et lorsqu'il est une fois ému , il examine rarement s'il a raison de l'être. A
l'égard de ce souvenir d'amour entre Jocaste et Philoctète , j'ose encore dire
que c'est un défaut nécessaire. Le sujet ne me fournissait rien par lui-même
pour remplir les trois premiers actes ; à peine même avais-je de la matière
pour les deux derniers. Ceux qui connaissent le théâtre , c'est-à-dire ceux
qui sentent les difficultés de la composition aussi bien que les fautes ,
conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des passions aux
principaux personnages. Quel rôle insipide aurait joué Jocaste, si elle
n'avait eu du moins le souvenir d'un amour légitime , et si elle n'avait craint
pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé ? Il est surprenant
que Philoctète aime encore Jocaste après une si longue absence : il
ressemble assez aux chevaliers errants dont la profession était d'être
toujours fidèles à leurs maîtresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui
trouvent Jocaste trop âgée pour faire naître encore des passions; elle a pu
être mariée si jeune, et il est si souvent répété dans la pièce qu'*OEdipe* est
dans une grande jeunesse, que, sans trop presser les Voltaire. L'intre. I. Ta

The text on this page is estimated to be only 23.73% accurate

i34 LETTRES SUB œDIP[^], t[^]mp», il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de Urente-ciuq ans. Les femmes seraient bien malheoTtnses si Ton n'inspirait plus de sentiments à cet âge. Je yeux que Jocaste ait plus de soixante ani dans ^phocle et dans Corneille; la construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne; je ne sais pas obligé d'adopter leurs fictions : et s'il leur a été permis de îaàre reiyre dans plusieurs de leurs pièces des personnes mortes depuis longtemps, et d'en faire mourir d'autres qui étoient encore vivantes, on doit bien me passer d'ôter à Jocaste quelques années. Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de mt pièce, au lieu de la critique que j'en avais promise : revenons vite à la censure. Le troisième acte n'est point fini; on ne sait pourquoi les acteurs sortent de la sci;ne. OEdi(^ dit à Jocaste : Snivez mes pas , reotrous : il faut que j'éclaircisse Un soupçon que je forme avec trop de justice. Suivex-moi , Et venez dissiper ou combler mon efiroL Mais il nj a pas de raison pour qu 'Œdipe éclaircisse son doute plutôt derrière le tbéâtre qae sur la scène : aussi , après avoir dit à Jocaste de le suivre, revient-il avec elle le moment d'après, et il n'y a aucune autre distinction entre le troisième

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

à m. I^E GENCMVILUC. tdS tt le quatrième Acti qjae le coup d'arebet qjdi ks La première ^ètib du quatrième acte est «eUe qui A le jj^Uà téikssi : mais je ne me repvocfae pas moim d'aft^r fait dite dan» cette scène à Jocaste et k Œdipe tout ce qu'ils avaient dû s'appretidte depuis long - temps. L'intrigue n'est fimdée que' sur une ignorance bien peu vraisemblable : j'ai été obligé de recourir à un miracle pour coU;Vrir ce défaut du sujet. Je mets dans la bouche d'OEdipe : Enfin je mé souviens qu'aux champs de la PhociAe (Et je ne conçois pas par quel enchantement J'oubliais jusqu'ici ce grand événement ; La main des dieux sur moi si long-temps suspendue SemHe dter le bandean qu'ils mettaient sur ma vue) Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, etc. Il est manifesté que c'était au premier acte qu 'Œdipe devait raconter, cette aventure de la Pfaocide; car, dès qu'il apprend de la bouche du grand-prêtre que les dieux demandent la punition du meurtre de Laiūs , son devoir est de s'informer scrupuleusement et sans délai de toutes les circonstances de ce meurtre. On doit lui répondre que Laiūs a été tué en Phocide , dans un chemin <étroit , par deux étrangers ; et lui , qui sait que , dans ce temps'là même , il s'est battu contre deux étrangers en Phocide , doit soupçonner dès ce mo-; ment que LaiûB a été tué de sa maiiii« Il est triste

The text on this page is estimated to be only 24.04% accurate

«36 tEXTUES SUR QEmRB, id'êtse obligé, pour cacher cette faute, de sii||io> ser que la vengeance des dieux ôte dans un temps la mémoire à Œdipe, et la lui rend dans un autre. La scène suivante d'OEdipe et de Phorbas me paraît bien moins intéressante chez moi que dans Corneille. C^dipe, dans ma pièce, est déjà instruit de son malheur avant que Phorbas achève de l'en persuader : Phorbas ne laisse l'esprit du spectateur dans aucune incertitude, il ne lui inspire aucune surprise, il ne doit donc point l'intéresser. Dans Corneille, au contraire, Œdipe, loin de se douter d'être le meurtrier de Laius, croit en être le vengeur, et il se convainc lui-même en voulant convaincre Phorbas. Cet artifice de Corneille serait admirable, si OEdipe avait quelque lieu de croire que Phorbas est coupable, et si le nœud de la pièce n'était pas fondé sur un mensonge puéril. C'est un conte Dont Phorbas, au retour, voulait cacher sa honte. Je ne pousserai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importants. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, et peut-être un censeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si l'on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi; et d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ses fautes qu'à les corriger : j'ajouterai en*

The text on this page is estimated to be only 17.62% accurate

A M. DE GENONVILLE. 137 core que j'en ai 6té autant qu'il eiv
reste. Chaque représentation de mon Œdipe était pour moi un examen
sévère où je recueillais les suffrages c^t les censures du public, et j'étudiais
son goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monseigneur le prince
de Conti est celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuses et les plus
fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer son
discernement ; mais puisqu'il est élevé au-dessus des autres autant par son
rang que par son esprit , j'ose ici le supplier d'accorder sa protection aux
belles lettres dont il a tant de connaissance. J'oubliais de dire que j'ai pris
deux vers dans l'Œdipe de Corneille. L'un est au premier acte : Ce
monstre à voix humaine , aigle , humaine et lion : L'autre est au dernier acte ;
c'est une transition <!o Se n «que : Nec vivis mistus , nec sepultus . Et le
sort qui l'«(< able, Des morts et des vivants semble le séparer. Je n'ai point
fait scrupule de voler ces deux vers , parce qu'ayant précisément la même
chose "♦ dit* que Corneille, il m'était impossible de l'exprimer mieux ; et
j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais
de moi. Il me teste à parler de quelques rimes que j'ai hasardées dans ma
tragédie. J'ai écrit : h^ro à < tombeaux i coutte< j'inn à poison, fite^ Je ne
défends la.

The text on this page is estimated to be only 25.02% accurate

138 LETTRES SUR OEDIPE, point ces rîmes parce que je les ai employées; mais je ne m'en ftuis serri que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis sonffrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la poésie , et qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur et à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les jocks encore plus que pour les oreilles. Je ferais, j'aimeroU , etc. , ne se prononcent point autrement que traits et attrait; cependant on prétend que ces mots ne riment point ensemble , parce qu'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. M. Racine avait mis dans son Andromaque : M'en croirez-vous ? lassé de ses trompeurs attrait, Au lieu de renlever, seigneur, je la luirois. Le scrupule lui prit, et il ôta la rime fuirU qui me paraît, à ne consulter que l'oreille, beaucoup plus juste que celle de jamais qu'il lui substitua, La bizarrerie de l'usage , ou plutôt des hommes qui l'établissent, est étrange sur ce sujet comme sur bien d'autres. On permet que le mot abkom, qui a deux r, rime avec encore qui n'en a qu'une. Par la même raison , tonnerre et terre devraient rimer avec père et mère: cependant on ne le souffre pas , et personne ne réclame contre cette injustice. Il me paraît que la poésie française y gagnerait beaucoup, si l'on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable et tyrannique. Donner au

The text on this page is estimated to be only 27.92% accurate

ttoteuft àe nouvelles rimes , ee serait leur dobner iàe nouTelles
pensées; car l'assujettissement à 1% nne ûât que souvent on ne trouve dans
la langue ^pi'un seul mot qui puisse finir un vers : on ne dit presque jamais
ce qu'on voulait dire ; on ne peut se servir du mot propre ; et l'on est obligé
de chercher une pensée pour la rime , parce qu'on ne peut trouver de rime
pour exprimer ce que l'on pense. C'est à cet esclavage qu'il fiut imputer
plusieurs impropriétés qu'on est choqué de rencontrer dans nos poètes les
plus exacts. Les auteurs sentent encore mieux que les lecteurs la dureté de
cette contrainte , et ils n'osent s'en afiranchir. Pour moi , dont l'exemple ne
tire point à conséquence , j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; et si la
poésie occupe encore mon loisir, je préférerai toujours les choses aux mots ,
et la pensée h la rime. LETTRE VI, QUI COSTIE5T VUE
DISSERTATION SUil LES CHOEURS. Monsieur, il ne me reste plus qu'à
parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un personnage qui
paraît à son rang comme les autres acteurs , et qui se montre quelquefi>i8
sans parier, seulement pour jeter plus d'intérêt dans la scène , et pour ajouter
plus de pompe au speouole. iGoBuae on oroîl d'ordinaire •que la route f
u'on

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

i4o LETTRES SUR OEDIPE, a tenue était la seule qu'on devait prendre, j'q m'imagine que la manière dont j'ai hasardé les chœurs est la seule qui pouvait réussir parmi nous. Chez les anciens le chœur remplissait l'intervalle îles actes et paraissrrit toujours sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car, ou il parlait dans les entr 'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédents^ et c'était une répétition fatigante ; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes suivants , et c'était une annonce qni pouvait dérober le plaisir de la surprise ; ou enfin il était étranger au siijut , et par conséquent il devait ennuyer. La présence continuelle du chœur dans la tragédie me paraît encore plus impraticable. L'intrigue d'une pièce intéressante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des secrets à^e confier. Eh I le moyen de dire son secret à tout un peuple? C'est une chose plaisante de voir Phèdre, dans Euripide, avouer à une troupe de femmes un amour incestueux, quelle 'biit craindre de s'avouer à elle-mcme. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conserver si scrupu\lcusement un usage si sujet au ridicule; c'est nu'ils étaient persuadés que le chœur ctait la base et le fondement de la tragédie. Voilà h'mn les hommes, qui prennent presque toujours l'origine d'une chose pour l'esseMce de la chose même. Les nncicîns lisvaient que ce spectacle avait comm'U't

The text on this page is estimated to be only 29.71% accurate

A M DE GENONVILLE. i[^]i par une troupe de paysans ivres c[ni
çhantaieat les louantes de Bacchus , et ils voulaient que le théâtre fdt
toujours rempli d'une troupe d'acteurs qui, en chantant les louanges des
dieux , rappelat[^]sent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie.
Long-temps même le poè'mc dramatique ne iu.t qu'un simple . chœur ; les
personnages qu'on y ajouta ne furent regardés que comme des épisodes ; et
il 7 a encore aujourd'hui des savants qui ont le courage d'assurer que nous
n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous en avons
banni les choeurs. C'est comme »i , dans une même pièce , on voulait que
nous missions Paris , Londres , et Madrid , sur le théâtre, parce que nos
pères en usaient ainsi lorsque la comédie fut établie en France. M. Racine,
qui a introduit des chœurs dans At)ialie et dans Esther, s'j est pris avec plus
de précaution que les Grecs; il ne les a guèi[^]e fait paraître que dans les
entr'actes ; encore a-t-il eu Lien de la peinaà le faire avec toute la
vraisemblance qu'exige toujours l'art du théâtre. A quel propos faire chanter
une troupe de Juives lorsqu'Esther a raconté ses aventures à Élise ? Il faut
nécessairement , pour amener cette musique, qu'Esther leur ordonne de lui
chauttr quelque air. Mes filles, cbantez-nous quelqu'un de ces cautîqiics... Je
ne parle pas du bizarre assortiment du cliant

The text on this page is estimated to be only 24.49% accurate

ii2 LETTRES SUR OEDIFE, et de la déclamation dans une même scène ; du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paraître bien froides après ces dialogues pleins de passion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur serait bien mal wtttn après la déclaration de Phèdre , ou aprèd la cod« yersation de Sévère et de Pauline. Je croirai donc toujours , jusqu'à ce que 1 événement me détrompe , qu'on ne pent hasarder le chœur dans une tragédie qu'avec la préeea!«xtion de l'introduire à son rang , et seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la scène ; encore n'j a-t-il que très peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le chœur serait absolument àéplacé dans Bajazet , dans Mithridate , dans Britannicus , et généralement dans toutes les pièces doot l'intrigue n'est fondée que sur les intérêts de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du salut de tout un peuple. Les Thébains sont les j>remiers intéressés dans le sujet de ma tragédie ; c'est de leur mor(ou d« leur vie dont il s'agit ; et il n'est pas hors des bienséances de faire paraître quelquefois sur la scène ceux qui ont le plus d'intérêt de § 'j trouver.

A M. DE GENONVILLE. 143 LETTRE VII, A I.*OCCASION!!
DE PLUSIEURS CRITIQUES Qu'on A FAITES D'OEDIPÉE. Monsieur, on vient de me montrer une critique de mon OEdipe, qui, je crois, sera imprimée avant que cette seconde édition puisse paraître. J'ignore quel est l'auteur de cet ouvrage. Je suis fâché qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, et des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse. J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'observateur relève; mais je me suis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours quand il se critique lui-même, et que le censeur veille lorsque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu sans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi : cependant je ne sais si, comme j'ai été un peu infatigable, il n'est pas quelquefois un peu trop sévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je suis que le sujet d'Œdipe est un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon censeur me propose un plan sur lequel il voudrait que j'eusse composé ma pièce : c'est au public à en juger; mais je suis persuadé que si j'avais travaillé sur le modèle qu'il me présente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, Créon à Philoctète, j'aurais

The text on this page is estimated to be only 23.31% accurate

i44 LETTRES SUR CŒDIPE, peut-être donne plus d'exnctitude à mon onyrag»; mais Crcon aursit été nn personnage bien froid, et j'aurais trouvé parla le secret d'être à la fois en* nu jeux et irrcprélienàîjle . On in'a parlé de quelques autres critiques : ceux qui se donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur et même de^ plaisir quand ilsdaignerontmelesroontrer. Si jenepuis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, et me feront marcher jd'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuse. On m'a fait apercevoir que plusieurs vers de ma pièce se trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir; car, soit qu'ayant la tête remplie de vers d'cutrni j'aie cru travailler d'imagination quand je ne travaillais que de mémoire, soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées et dans les mêmes tours, il est ^rtain que j'ai été plagiaire sans le savoir; et que, hors ces deux beaux vers de Corneille que j'ai pris hardiment, et dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu desseiu de voler personne. Il j a dans les lioracs : Est-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeitt ? Et dans ma pièce il y avait : Est-ce vous, iPhiloctète? en croirai- je mes yenx? J'espère qu'on me fera l'honneur de croire qui

The text on this page is estimated to be only 26.69% accurate

A M/DE^ENONVILLE. ,45 ^'aurnis bien trouvé tout seul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, aussî-bien que plusieurs autres , et je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fussent aussi aisés à corriger que celui-là. On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Œdipe : celle -ci me parait moi 11\$ instructive que l'autre , mais beaucoup plus maligne. La première est d'un religieux , à ce qu'on vient, de me dire; la seconde est d'un Lomnie de lettres' : et, oe qui est assez singulier, c'est que Icjfeligieux possède mieux le théâtre, et l'autre le sarcasme. Le premier a voulu m'éclairier, et y a réussi ; le second a voulu m 'outrager, mais il i^'en est point venu à bout. Je lui pardonne sans peine ses injuras en faveur de quet(|ues traits ingénieux et plaisanti dont son* ouvrage m'a paru semé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offensé j et même , de tous ceux qui ont. vu cette sati)Tj en manuscrit, je suis celui qui en ai jugé le plus avantageusement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise : le public jugera de son prix. Ce censeur assure dans son ouvrage que ma tragédie languira tristement dans la boutique de Ribou ,*îorsque sa lettre aura dessillé les jeux du public. Heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si sa satire est bonne, tous ceux qui la liront auront quelque curiosité de voit la tragédie qui en est l'objet; et au lieu que le»^ Voltaire. Tbi<iîtr«. I.' 13

The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate

i46 LETTRES SUR^OE^tFIPE; pièces de théâtre font Tendre d ordinaire leurs cfti^ues , cette critique feca yendre mon ouTrage. Jt lui aurai la même obligation qu'Kscobar eat à' Pascal. Cette comparaison me paraît assez juste; car ma poésie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'Escobar ; et il y a dans la satire de ma pièce quelles traits qui sont peut-être digpaes des Lettres provinciales, du moins par la malignité. Je reçois une troisième critique : celle-ci est si misérable que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. On m'en promet encore deux autres. ViMk bien des ennemis : s'i je ^s encore une tragédie^e où ftiirai-je ? ■ ■■■■' j ■■ « ■ ■ ■■ > il I ■ ■ LETTRE AU P. PORÉK, JÉSUI TE, j£ TOUS envoie , mon cher père ■ , la nouvellt édition qu'on vient de faire de la tragédie d'OEdipe. J'ai eu soin d*cffaeer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que c« sujet exige. Je veux d'abord que vous sachiez pour ma jlistification , que , tout jeune rjue j'étais quand je fil rOEdipe , je le composai à peu près tel que vous le vojrez aujourd'hui : j'étais plein de la lectuit ' Cette leiu-e a été' trouvée dans les papier* du P. Poré^e •près sa mort.

The text on this page is estimated to be only 25.76% accurate

AU PÈRE PORÉE. «47 ^s anciens et de vos leçons, et je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai k peu près comme si j'ayais été à Athènes. Je consultai M. Dacier, qui était du pa^s: il me conseillai de mettre tin choeur dans toutes les scènes , à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener dans Paris avec la rohe de Platon. J^eus hien de la peina seulement à' obtenir que les comédiens de Paru TQulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien dayantj|ge il faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes fe moquèrent de moi quand elles yirent qu'il n j avait point de rôle povr l'amoureuse. On trouva la scène de la double eoniidence entre Œdipe et Jocaste , tirée en partie de Sophocle , tout-^-fait insipide. En un mot , les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs , refusèrent de représenter l'ouyrage. J^étais extrêmement jeune; je crus qu'ils ayaient raison : je gâtai ma pièce, pour leur plaire., en affadissant par des sentiments de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on \it un peu d'amour , on fiit moins mécontent de moi ; mais on ne TOulut point du tout de cette grande scène entre Jocaste et Œdipe : on se moqua de Sophocle et de son imitateur. Je tins bon ; Ije dis mes raisons, i'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j obtins qu'on jouerait Œdipe.

The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate

i48 LETTRES SUR QEDIPE, Il y avait un acteur, noiiuné QuînaU^ qui dit tout haut que , pour me puuir 4e mon opiniâtreté, il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme uu téméraire d'oser traiter un sujet où P, Corneille avait si bien réussi. On trouvait alors TOEdipe de Corneille excellent : |IB le trouvais un fort mauvais ouvrage , et je n'osais le dire \ je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans , quand tout le monde est de mon avis. 11 faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue : on Ta'faite un peu plus tôt aux deux Œdipes de M. delà Motte. Le révérend P. de Tournemine a dii vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille, M. de la Motte a bien de l'esprit : il est un peu comme cet athlète grec qui , quand il était terrassé , prouvait qu'il avait le dessus. Je ne suis de son avis sur rien ; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. .J'écris avec tant de civilité contre lui , que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne ; et il a lui-même approuvé ma petite diâsertAtion polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient, s ils avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordants que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Le^ lettres humaines sont devenues très inhumaines ;.

The text on this page is estimated to be only 25.23% accurate

AU PÈRE PORÉE. 149 bu injurie, on cabale, on calomnie, on fait dei couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face ! Vous m'avez appris , mon cher père , à fuir ces bassesses , et à savoir vivre comme à savoir écrire. Les Muses, filles du ciel. Sont des sœurs sans jalousie : Elles vivent â'anibro>ie , Et non d'absinthe et de fiel ; Et quand Jupiter appelle Leur assemblée immortelle Aux fêtes qu'il donne aux dieux, - Il défend que le Satyre Trouble les sons de leur lyre Par ses sons audacieux. Adieu , mon cher et révérend père : je suis pour jamais à vous et aux vôtres avec la tendre reconnaissance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours , etc. A Paiifl, le 7 janvier 1 729.

The text on this page is estimated to be only 8.38% accurate

BRUTUS, TRAGÉDIE, Représentée , pour la première fois , le 1
1 Décembre

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

DISCOURS SUR LA TRAGÉDIE, A MYLORD

BOLINGBROKE. oi je dédie h an Anglais un ouvrage représenté à Paris, ce jiest pas, mylord, qu'il n j ait aussi dans ma patrie des juges très éclairés , et d'excellents esprits auxquels j eusse pu rendre cet hommage ; mais vous savez que la tragédie de Brutus est née en An^fleterre. Vous vous] souvenez que lorsque jetais retiré à Wandsworth , chez mon ami M. Falkener, ce digne et vertueux citojen , je m'occupai chez lui h écrire en prose anglaise le premier acte de cette pièce , à peu près tel qu'il est aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, et nous nous étonnions qu'aucun 'Anglais n'eût traité ce sujet , qui , de tous , est peut-être le plus convenable à votre théâtre >. Yous m'encourageiez k Continuer un ouvrage sus-' ceptible de si grands sentiments. Souffrez donc que je vous présente Brutus, quoique écrit dans une antre langue , docte sermo nés utriusqae Unquœ, à vous qui me donneriez des leçons de 'français aTissi-bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez < Q j a un Bratns d'un auteur nomméliëe ymêê^htH im ouvrage Hfoei^» q^'on ne EC^jn^sente j «nii \ L\$iiA«tj

The text on this page is estimated to be only 20.23% accurate

mon discours à moins à rendre à ma langue cette force et cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser : c'est les sentiments Tigourenx de l'âme passent toujours dans le langage ; et qui pense fortement parle de même. Je TOUS avoue , m'jtorâ^ qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvais embarrassé lorsque je voulus composer une tragédie française. Je n'étais presque accoutumé à penser en anglais ; je sentais que les termes de ma langue ne venaient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant : c'était comme un ruisseau dont la source avait été détournée ; il me fallut du temps et de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors que pour réussir dans un art; il le faut cultiver toute sa vie. Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière , ce fut la sévérité de notre poésie , et l'esclavage de la rime. Je regrettais cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés ; d'allonger et surtout d'accourcir, presque tous vos mots ; de faire enjamber les vers les uns sur les autres, et de créer, dans le besoin, des termes nouveaux , qui sont toujours adoptés chez vous lorsqu'ils sont sonores , intelligibles et nécessaires. Un poète anglais , disais -je » est un homme libre qui asservit sa langue à son génie; le poète français est esclave de la rime, obligé de l'écouter

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

SUR[^] LA TRAGÉDIE. %S& quelquefois quatre yen pour
exprimer une pensée qa*un Anglais peut rendre en une seule lignft.' L*
Anglan dit tout ce qu'il reut , le Français ne êk, que ce qu'il peut ; l'un court
dans une carrière vaste, et l'autre marche avec des entraves dans im chemin
glissant et étroit. Malg[^] toutes oes réflexions et toutesces plaintes, nous ne
pourrons jamais secouer le joug de la rime[^] elle est essentielle à la poésie
française. Notre langue ne comporte que peu d'inversions ; nos vers ne
souffrent point d'enjambement, du moins cette liberté est très rare ; nos
syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures
longues ou brèves ; nos eésures et un certain nombre de pieds ne suffiraient
pas pour distinguer la prose d'avec là versification : U rime est donc
néoessaim aux ver» ffrançaiia. De plus , tant de grands maîtres qui #nt fait
des vers rimes, tels que les Corneille , les Racine , les Deapréaux, ont
tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions
pas supporter d'autres ; et , je le répète encore , qutoonque vendrait se
délivrer d'un fïrdeau qu'a porté le grand Corneille, serait regardé avec
raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouwe une route nouvelles[^] mais
comme un homme très faible q«i ne peut marcher éans l'ancienne carrière.
On a tenté' de nous donner des tragédies tn prose; mais je ne crois i>as que
cette vntrefiiaè puisse désonnois réussir : qui n le plut ne SMuriit

The text on this page is estimated to be only 14.87% accurate

.i56 DISCOURS -#e coa tenter du moins. Ou scva toujours mal
veuu à dise au public » je viens dinuauer votre plaisir. 9i , au milieu des
toleato- de Rubeus ou de Paolyéronése , quelqu'un Tenait placer, ses
dessins au^crajon, n'aurait-ii pas tortide s égaler à cci peintres? On est
accoutumé dani les fêtes k défi danse^ et à des cliauts; serait-ce assez de
marcher et de parler, squs préte,te qu on ,n)archerait et qu'on parlerait bien
, et que cela serait plus aisé et plus naturel ? Il j a grande apparence qu'il
faudra toujours des vers sur to^s les théâtres trag^ques^et, de plus, toujours
des rimes sur Je uotKc. G'efft même k cette contrainte de la rime et à cette
se vérité, extrême de notre vcvsîûoation que nous devons ces exQ«ilents
çuyrages q^e nous avoîrs 4a.os notfe langue. Nous voulons qiie la lime n^
coûte ^javaai^ rien^au^ pensées, qvieile'ne soif ni triviale ni trop!-
rech«rché<î; nous exigeoi\s rigoureusement dans up vers la même pureté:,
la même e;Mu;titu4d que dans la ■ prose. ?^ous ne.p/grmetu>ns.pas
U\noiûdre licence; nous demandons qu'un auteur* poijte sans discontinuer
toutes ces cUaiaes,, et.c^ppncjant qu'il paraisse toujours libre; et nous ne
reconnaissons pour poètes, que ceux quj ont rempli toutes ces concilions. ^
- . , . . Yoilk pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute au^^e
langue, que quatre vers, «n fran• çais. L'exemple de notre abbé ilegnier
Desmarais , de i'acajiéi^ie irançaise et de. celle. de 1» Crusca»

The text on this page is estimated to be only 21.75% accurate

SUR LA TRAGÉDIE. iS; en est une preuve bieu évidente : il traduisit Ana^ çréon en italien avec succès, et ses vers français ftout, k l'exception de deux pu^trois quatrains , ai^ rang.des plus miécliocres. Notre Méjjnge était dans le même cas. Combien de nos beaux esjprits ont fait de trçs beaux vers latins, et n'ont pu être supportaiblçs en le^r langue I ^ ^ J« sais combien de disputes |'ai essayées suv nptye versification en At^leterve, et quels reproches me fait souvent le savant évêcjue de Rochester sur cette contrainte puérile , qu'il prétend que nans nous imposons de gaieté de cœur. Mais soyez persuadé, mjlord^ que plus un étranger connaîtra notre langue^ et plus il se réconciliera avec cette rime, qui l e|fraie d'abord. Non seulement elle est nécessaire k notre tragédie y,mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot envers en est retenu plus aisément : les portraits de la vie humaine seront toujqprs plus frappants en vers qu'en prose f et qui .dit vers en fran4gai8 dit nécessairement des vers rimes : en i|u;DEtot, nous avons des comédies en prase du célèbre Molière , que l'on a été obligé de mettre en yers après sa mort, et qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle. 'Ne pouvant, mylord, hasarder sur le théâtre français des vers non rimes , tels qu'ils sont en Bfl^e CQ Italie et en Angleterre , j'aurais du moins voulu transporter sur notre scçne certaines beauté^ de la vôtre. Il est vrai , et je l'avoue , que le théâtre ^ii^lais est bien défectueux. J'ai entendu Voltaire. Th^âtra. I. lA

The text on this page is estimated to be only 16.98% accurate

tSS DISGOUHS âe votre boucKe que yoqs n'aviez pas une Bonne tragédie ; mais en récompense , dans ces pièces si tnonstraenses , Tons «yez des scènes admirables. Il a manqué jnsqn'à présent à presqtie tons les auteurs tra|^ques de votre nation cette pureté , cette conduite régulière, ces bienséances de l'action et du style, cette élégance, et toutes ces finetses de l'art qui ont établi la réputation du tbêâtre français depuis le grand Corneille ; mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite , c'eist celui de l'action. Nons avons en France des tragISdfés estin^M, qui sont plutôt des conversations qu'elles ne sbtet la représentation d'un événement. Vu auteur italien m'écrivait dans nue lettre sur les tbââiMar : a tJu critico dét nostto Pastor Fido disse, ehéifuel (c componlmento eraunriassunto ârbetlissfaitrtta<c drigaM ; credo , se vivêsse , e^e dirébbe délie <c tragédie francese, cbe sono nu riasstrtito âf belle V elegie e sontuosi epitalamt. » J'ai bien petvr que cet Ttalien n'ait trop raison. Ifotre délicateMe excessive nous force quelquefois ii mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux y^vtx. Ifous emîgnons de hasarder sur la scène dés spectarcfes ntn»veaux devant une nation accofirtumée à toVb'ner en ridicule tout ce qui n>st pas d'usage. L'endroit où l'on joue la comédie , et les abui qui s'j sont gKssés, sont encore une cansc de cette sécheresse qu'on peut reprocher à qu^qtics-rfi lie nos piècei. Lesbanos qui sont sur le fZicéàtrv;

The text on this page is estimated to be only 16.50% accurate

SUR LA TRAGÉDIE. 4^e destinée aux spectateurs, rétrécissent l'usage, et rendent toute action presque impraticable. Ce défaut est cause que les décorations, tant recommandées par les anciens, sont rarement conformes à la pièce. Il empêche surtout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient sagement, pour conserver l'unité de lieu et la vraisemblance. Comment pourrions-nous sur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de Pompée, ou le génie de Brutus, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux sur la scène l'après de Marcus devant Caton son père, qui s'écrie : « Heureux jeune homme, tu es mort pour ton pays si « O mes amis, laissez-moi compter ces glorieuses années ! Qui ne voudrait mourir ainsi pour la V. patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à lui sacrifier ? » . Mes amis, ne pleurez point ma perte, « ne regrettez point mon fils ; pleurez Rome : la maîtresse du monde n'est plus. O liberté ! ô ma patrie ! ô pays ! etc. » Voilà ce que Jean M. Addison ne craignit point de faire représenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, et représenté en France, et ces abus ne s'étaient point

^o DISCOURS àans-plus <i une ville d'Italie.. Mais si nous'hasardions à Paris un tel spectacle, n'en tendez-vous pas déjà le parterre qui se récrie, et ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ? Vous n'imaginerez pas à quel point va cette délicatesse. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit son sujet de la pièce anglaise de M. Otway,* intitulée Venise sauvée. Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du marquis de Bedmar, écrite par l'abbé de Saint-Réal; et permettez-moi de dire en passant que ce morceau d'histoire, égal peut-être à Salluste, est fort au-dessus de la pièce d'Otway et de notre Manlius. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguiser sous des noms romains une aventure connue, que l'anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres qu'un ambassadeur espagnol s'appelât Bedmar, et que des conjurés eussent le nom de Jaffier, de Jacques - Pierre d'Elliot; cela seul en France eût pu fâcher la pièce.. Mais voyez qu'Otway ne craint point d'assâbler tous les conjurés. Renaud prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, et jette de temps en temps des regards inquiets et soupçonneux sur Jaffier dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de Saint-Réal ? « Jamais repos si profond ne précéda un trouble

The text on this page is estimated to be only 22.68% accurate

SUR L'A TRAGÉDIE. nêi ce m-gTdnd. Notre bonne destinée a
ayetigl^ les plus û clairyoyants detéus les'hommes , rassuré les pliït ce
timides , endormi les plus soupçonneux , con« « fondu les plus subtils :
nous yiyons encove , met ta chers amis'; nous vivons , et notre vie sera
bien« tôt funeste aux tjrans de ces Heux , etc. » Qu'a fait l'auteur français ?
il a craint de hasarder tant de personnages' sur la scène ; il se contente de
faire réciter par Renaud^ sous le nom de Kutiie j une faible partie de ce
même^iscours , qu'il vient , clit-il , de tenir aux conjurés. Ne sentez- vous
pas -, par ce seul exposé , combien cette scène anglaise est au-dessus de la
française , la pièce d'Otway fûtelle d'ailleurs monstrueuse ? Avec quel
plaisir n'ai -je point vu à Londres ivotre tragédie de Jules Gésari, qui depuis
cent cinquante années fait les délices de votre nation ! Je ne prétends pas
assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie ; il est
seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage
composé dans an siècle d'igno-* rance , par un homme qui même ne savait
pas le latin , et qui n'eut de maître que son génie. Mais ; au milieu de tant de
fentes grossières , avec quefl ravissement je voyais Brutus , tenant encore
un poignard teint du sang de César^ assembler le peu;pie romain , et lui
parler ainsi du haut de la tri-»bun'e aux harangues : < r <c Romains,
compatriotes, amis; s'il est quc^'« ^u'un de vous qui ait été attaché à César,
qu'il

The text on this page is estimated to be only 15.81% accurate

lès DISCOURS « tacke qm Brutus ue Tctait pis motos : 'Oai, j« «
l'aimais , Romaiiu ^ et si tous aie tdenundea « pourquoi)'ai yersé son sang ,
c*est que j'aimais « Rome dayantage. Voudûn-YOïis voit César jiflc Tant, et
mourir ses esclaves , plutÀt que d'acbe* u ter TOtre liberté par sa mort?
César était hmu « ami, je le ptoure; il était heureux, j*applatKdis «c à ses
trionphes ; il était Taillant , je rhonore ; «f mais il était ambitieux , je l'ai
tué. Y a-t-il quel« qu'un parmi tous asaez lâche pour tegretter la ce servitude
? S'il en est un seul , qu'il par^e , qu'il « se montre; c'est loi que j'ai offensé :
j a-t*il «c quelqu'un assez in£ftme pour oublier qu'il est « Romain ? qu'il
pade , c'est lui seul qui est mon « ennemi*» CBOEU& DIS aOMAlAS. ce
Personne , non , Brutus , personne. BRUTUS. «c Ainsi donc je n'ai offensé
personne. Voici U «c corps du dictateur qu'on tous apporte; les dea« nieré
dcToirs lui seront rendus par Antoine, par • ((cet Antoine qui , n'ayant pioint
eu de part an u châtiment de César, en retirera le ménœ aTan^ « tage que
moi : et que chacun de tous sente la « bonheur inestimable d'être libre. Je
n'ai plus « ^un mot à tous dire : J'ai tué de oette main « mon meilleur ami
pour le salut de Rome; je 4c garde ce même polguavd pour OLOi, quand
RoMt H demandera ma ticw

The text on this page is estimated to be only 9.57% accurate

tfUR CA TKâGEDIE. i6S (c yiyeft » Bruluif vivez à jamais ! »
A^piiA eette acène, AmoiM vient émouvoir de pitié c^ mtee^ JKomiûm
àqui Brutut avait inspiré «a rigueur et sa leur^rif. Antpia«, par un discours
ftrtiij«ieuz , camène insensiblement ces écrits sul^rbes i et quand il les voit
radoucis » alors il leur montre le corps de Çésaii^e^se servant des iigureS
les plus pathétiqu|Bs> il les excite au tumulte et àla ▼engeance. Peut*être
les Français n& aoul&iraieot jpas que Ion fît paraître sur les théâtres un
chœur composé d'artisans et de plébéiens romains ; que le corps sanglant
di& César y fiXt c^^osé aax. jeux du peu(de, et qu'on excitât cepeupW à la
vengeance du haut de la tribune aux harangues-; c'est à la Go^tomer. qui est
U Mtine de ce monde, k changer le goût des nations , el k tourner en plaisir
les •bjets de notre aversion. I^e» QtteQ\$. ont bajagdé des spectacles non
moins fïYOltanti^ pour apus« Hippoljte , brisé par sa elu«(e» f i^ntt
c«mptisr ses blesanrea et pousser des fris donlonseux. Phiinotéte tombe
dans ses accès de souffrance ;, un sang njoir cmiIc à» sa plaie. QKdipe»
couvert du sang qui dégoiute encoco des fesi»s de se» jnwi qu'il vient
d'arracher , se plaint fke dieux et des homaea. On ep»t»nd les cris de
ClytflfnH^tBe qfie. so«k propre fU« éi^Mcge; etflecSve crie sur le théâtre :
« Frappez ^ ne l'épaignez. paa , m elhet n % pea épargno notre père. »
Prométhée est i|ladbié swr un rocher avec des doiiA qu'on lui c|s

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

i64 DISCOUKS fonce dans Testomac et dans les bras. Ues fbries
lé^ pondent à l'ombre sanglante de Cl^rtemnestre par des* hurlements sans"
aucune articulation, beaucoup de tragédies grecques | en un mot , 'sont
remplies de cette terrCur portée à l'excès. Je sais bien que les tragiques
grecs , d'âdileurs supérieurs aux anglais , ont erré en prenant souvent
l'horreur pour la terreur, et le dégoûtant et l'incroyable pour le tragique et le
merveilleux. L'art était dans son enfance du temps d'Eschyle , comme à
Londres du temps de Shakespeare ; mais, parmi les grandes fautes des
poètes gtecs, et même des vôtres, on ^rOuve un vrai pathétique et de
singulières beautés; et si quelques Françaîé qui ne connaissent les tragédies
et les moeuts étrari^ères que par des traductions et sur des ouî-diré, les
condamnent sans aucune restriction, il&son ty ce me semble , comme des
aveugles qâi aâsuretaiént qu'une rose lie peut avoir de couleurs vives, parce
qu'ils en compteraient les épines à tâtoni. Mais si les Grecs et vous, vous
passez les bor&es de la bienséance , et si les Anglais surtout ont doniie • des
spectacles cflfifoyables , voulant en donner de terribles ; nous autres
Français , aussi scrupuleux que vous avez été téméraires , nous nous
arrêtons trop, de* peur de nous emporter, et qiïelque^MS nous n'arrivons
pas au tragique, dans la crainte îl'en passer les bornes. ' Je- suis- bien loin de
proposer que la scène devienne un lien' de eamage , comme «lie l'est dans

The text on this page is estimated to be only 19.52% accurate

SUR LA TRAGÉDIE. i\$S Slildtâpeare , et dans ««s successeur», qui , n*ayaiiii pas son génie , n'ont imité que ses dé^siuts ; mmw l'ose' croire qu'il y a des situations qui ne parais^nt eneoreque dégoûtantes et horribles auxFrançais, et qui, bien ménagées, représentées avec art, et surtout adoucies par le charme des beaux yers , pourraient nous &ire une sorte de plaisir dont nous ne noBi doutons pas. Il n'est point de serpent , ni de monstre odieux , Qui , par l'art imité , ne puisse plaire aux yeux. ' Du moins que l'on me dise pourquoi il est per^ mis à nos héros et à nos héroïnes de théâtre de se tuer, et 'qu'il leur est défendu de tuer personne? La scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'Atalide qui se poignarde pour son amant, qu'elle ne le serait par le meurtre de César ? et si le spectatîle du fils de Gaton , qui paraît mort aux jeux de son père, est roocftsion d'un discours admirable de ce vieux Romain ; si ce morceau a été applaudi en Angleterre et en Italie par ceux quir sont les plus grands partis'ans de la bienséance française ; si'les feiomes les plus délicates n'en ont point été choquées , pourquoi les Français ne s'j acco^tu-i meraient-ilft pas? La natuce n'est^^elle pas la même dans tous les hommes ? . •' -Toutes ces 4oi», de né point ensanglanter la sèène , 'dc lïe point Aire parler 'plus de trois inter^lôteurs, etc.' sont'des^ois qui,' ce me'sembley pourraient avoir quelques exceptions parmi nous,

The text on this page is estimated to be only 19.26% accurate

gêS DISCOURS eaoutte elles en ont eu chez les Omes. A m'mt mit pM des règles de la bienséence , to|i}onvs im pin ftrbitraires , comme des règles Ibndaiiieatalca éa théâtre , qui sont les trois unités : il y aurait de la faiblesse et de la stérilité à' étendre une actiiiMi andelà de l'espace du temps et du lieu oonvenable. Demandez à quiéooque aura inséi-é dans une pièce trop d*éyènements la raison de cette faute i s*il est de .bonne foi , i) vous dira qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa pièce d'un seul fait; et s'il prend deux jours et deux Tilles pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'aurait pas eu L'adresse de la resserrer daas l'espace de trois heures' et dans l'enceinte d'un palais , comme l'exige la vrai^ seinblance. Il en est tout autrement de celui qui hasarderait un spectacle horrible sur le théâtre. Il ne choquerait point la Traisemblance ; et cette hardiesse, loin de supposer de la faibt'esse daas l'auteur , demanderait au conttaire uo'gfand génie pour mettre par ses Ters de la yéritabie grandeur dans une action qui ^ sans un st jle sublime , ne serait qu'atroce et dégoûtante. Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre grand Corneille , dans sa Hodoguae. Il fidt paraître une mère qui , en présence de la cour et d'un ambasia^ deur, Tcut empoisonner son âts et sa belle «fille, après ayoir tué son aati<e fib de sa ptopca main. Elle leur présente la coupe «npoleoiMiée) et, soc leurs nêu et leur» so«pfooi» elle la boit eli»* même, t% meurt du poison qu'elle leur detdaail»

The text on this page is estimated to be only 11.29% accurate

SUR LA. Tlh&GÉDIE. 1.67 tttft «pops ai»sî terrièlcf se doivent pas être prodignes^ et il n'a}}fMHrtie«t pas k tout le moncU. d'oser les ^«pper. Ces i||OUTeauté« demaudeiU une graaiiconroOQspeetioQ^et une«séoiitMm<}e inaitre. Les Anglais eiix-4Bémes avotteiitqiie Sbaketfiere, par exemple^y « été la aaul panai eux qui ait tu évoquer et i^n parler d«» ombres avec sucq^s : Witlûii tbac circle none dorst moTe hut ht, ' Plus une action tliéAtrale est majestueuse qu ef&ayante, plujs elle deviendrait insipide si elle éiait souvent répétée ; k peu près comme les détails des batailles , qui , étant par eux-mêiàes ce qu'il jr a de plus terrible, deviennent froids et ennu^reux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule pièce où M. Racine ait mis du spectacle, e est ion chef-d'qeuivre d'Athalie. On j voit un efifant sur vcn trône , sa nourrice et des prêtres qdsrenvitoBiient , ui^ereitiequi commande à ses soldats de le aMMsaf-^rer^ des Lévites armés qui aceenrein p6ur le défeadre» Toute cette action est pathétique; AMits, si le stjle ne l'éltait pa» aussi y elle ne samt^e puéiéU. Plus on teut .frapper les jeux, pinr un apptfrail éclatant, pkis on s4wp«se la «écasitté<de dire da grandes ehbses; antMiÉEnt ombo serait qu un dé€otateur,':«t non un pe«èle tragique. Il j a près de tianteatnnétf quW représenta la tvagédie de Mon^ ienime y à Paris ; la seéïke ouv>aiit par un spectacle aiMivcau.; c*éiait tts priait d'un gaôtdBiagnilique

The text on this page is estimated to be only 18.74% accurate

t68 DISCOURS et bavbare ; Montezume paraissait avec un
hahil •ingulier; des esclaves armés de fièc] ^s, étaient dans le fond ; autour
de lui étaient huit grands de sa cour, pcosteinés le vioage contre terre :
JMipntesume commençait la ptèce en leur disant ^ Ictcz-rous , votre roi
Vous permet aujourd'hui Et de l'envisager, et de parler à hiit Ce spectacle
charma : mais voiià tout ee qu'il j eut de beau dans cette tragédie. Pour moi ,
j'avoue que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la scène
française le sénat de Rome , en robes rouges ' allant aux opinions. Je me
souvenais que lorsque ffntroduisis autrefois dans OTdipe un chœur de
Thébains qui disait : Q mort, nous implorons ton funeste secours! O mort,
viens nous sauver, viens terminer nos jours! le parterre, au lieu d'être frappé
du .pathétique ^i pouyait être en cet endroit , ne sentit d'abord que le
prétendu ridicule d'avoir mis ces Yer^ dans la bouche d'acteurs peu
accout^unés , et il Et un éclat de rire. C'est ce qui m'^ empêché , 4aii3 Pif
utuSi ide fûre parlée les sénateurs quand Titus est accusé devant eux, et
d'augmenter la terTeuj;dcla situation, ^a exprimant l'étonnementet la
douleur de ces pètes de Rome, qui sans doute devaient marquer leur
surprise autrement ,^ue par un jeu muet , qui méxne n'a pas été exécuté. Les
Anglais donnent beaup<^up plus à L'action

The text on this page is estimated to be only 22.12% accurate

SUR LA TRAGÉDIE. i6g ^[tte nous , ils ptf lent plus aux jeux :
les Françut dottaèmt plus à lelégauce , à l'harmonie , aux chamies des yers.
Il est certain qu'il est plus difficile de bêtei éarire , que de mettre sur le
théfttre des assassinats , des roues , des potences , des sorciers et des
revenant». Aussi , la tragédie de Caton , qui fait tant d'honneur à.M.
Addisson , votre successeur dans le ministère , cette tragédie , la seule bien
écrite d'un bout à l'autre chez votre nation , k ce que je vous ai entendu dire
à vous-même , ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire
à des pensées fortes et vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les
beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers , et qui les font passer
à ki postérité. C'est souvent la ma« nière singulière de dire des choses
communes; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent et ce que
sentent tous les hommes, qui fait les grands poètes. 11 n'j a ni sentiments
recherchés , ni aventure romanesque dans le quatrième livre de Virgile; il
est tout naturel, et c'est l'efifort de l'espiit humain. M. Racine n'est si au-
dessus des autref qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il
les a mieux. dites. fComeille n'est véfit^lement grand , que quand il
s'exprime aussirbien qu'il pense. Souvenons-nous de ce pré-, cepte de
Despréaux : Et que tout ce qu'il dit , facile à retenir, De son ou\Tage en nous
laisse un long souvenir. Voltair». TkéÀlrcfl, t5

The text on this page is estimated to be only 16.88% accurate

f^o DISCOURS Vdilà ce que n'ont point tant d^{eu}Trages
dramatiques[^] que Tart d'un actent, et la figure et la tob -d'une actrice ont fait
yaioir sur nos théâtres. Com[^] •bien de pièces mal écrites Bnt eu plu s- de
représentations que Ginna et Britannieus ? Mais on n a jamais retenti deux
vers de ces latbies poèmes, an lieu qu'on sait une partie de Britannieus et de
Ginna par coeun En vain le Régulus de Pradoa a fait verser des larmes par
quelques situations touchantes ; cet ouvrage et tous ceux qui in»
ressemblent sont méprisés , tandis que leurà auteurs s'ap plaudissent dans
leur[^] préfaces. Des critiques judiciettt pourraient me demander pourquoi j'ai
parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est Junius Brutus ; pourquoi "
{'ai méSc oette passion ayee l'austère rertu du sénat roioaiu et la politique
d'un ambassadeur. On reproche à notre nation d'avoir amolli l« théâtre par
trop die tendresse[^] et les Anglan méritent bien le même reproche depuis
près d'mi siècle, car vous ave* toujours un peu prî» nos modes et nos vices.
Mats me pertifettea&'-voiM de vous dire mon sentiment sut* cette miftière
? Youlttir de l'an[^]ur ckns foutes iëê tragédie! me parait un goût efféminé ;
l'en proscrire toujours est une mauvaise humeur bien déraisonnable. Le
théâtre , 6oit tragique , soit comique , est la peinture vivante des passions
humaines. L'ambition d'un prince e[^]t représentée dans la tragédie;

The text on this page is estimated to be only 18.13% accurate

SUR LA TRAGÉDIE. i; a la comédie touj^{ue} en ridicule la vanité d*U|i bourgi^{ois}. Ici you\$. riez de la coquetterie et des [^] trî|pies d'une citoyenne j là vous pleurej[^]Ja mal-[^] IteiyfWe passion de Phèdre : de m[^]iney Tanp[^]pur vous aomse dans, un roman, etiLvous transporte danê la Dddon. de Yirgil^e. L'amour dans une tragédie n est paf piui uq çLéfaut [^]sseii^{iel} que dans l'Enéide; il n'est [^] reprendre ^{ue} qu\$ind il est amené mal à prop^{^^} [^] ou ti?aité sanii art. Les Grec9 »nX r[^]r[^]mqnt hasardé cette passion stiY Je th^{âtrej} d'A^{ènes}[^] premièrement parce que leurs tragédie n'ayant r[^]l[^] d'ipibord que sur des sujets terribles , l'aspfit des «pecta^{eurs} était plié à ce geiNre de spectaclfcs \ secondement parce que les femmes menaient/un» vie beaujcoap plus retirée qneAe» nôtres, et qu'ainsi, le langage de l'amour n'étant pas, comme aujourd'hui, le sujet de toutes les couYersations , les poètes en étaient moins invités à traiter èette passion, qui de toutes est la plus difficile à représente[^], par les ménagements délicats qu'elle demande. Une troisième raison , qui me parait asse[^] forte , c'est que l'on n'avait point de comédiennes ; les rôles des femmes étaient joués par des hommes m[«]^{ués} : il sembla que l'amour eût été ridicil|le dans laur bouche. C'est tout le contraire à Lon4res et à Paris ; et il fiut avouée que les auteurs n'auraient guère en» tendu leurs intérêts , ni connu leur auditoire, s'ils n*avaient jamais fait parler les Oldfield, ou les Duclos et les Le Couvreur, que d'ambition et d« politique[^]

The text on this page is estimated to be only 22.18% accurate

17* DISCOURS Ce mal e^t que l'amour n'est sonrent chez nos
iiéros de théâtre que de la galanterie , et que ebex les Vôtres il dégénère
quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade , .pièce très saivie , n[^]s
faiblement écrite, et ainsi peu estimée, on a admiré Ion g' temps ces
mauVais yers que récitait d'aa ton séduisant l'Esopus ^ dn dernier siècle. Ah
! lorsque, pënêtré d'un amour véritable, Et gémisAant aux pieds d'un objet
adorable , J'ai connu dans ses yeux timides et distraits Que mes soins de son
oœur ont pu troubler la paix; Que , par l'aveu secret d'une ardeur mutnelie ,
La mienne a pris encore une ibrce nouv&lle : Dans ces moments si doux,
j'ai cent fois éproavii Qu'un moitel peut goûter un bonheur achevé. Dans
votre Venise sauvée, le vieux Renaud veut violer la femme de Jaffier, et elle
s'en plaint en teimes assez indécents, jusqu'à dire qu'il est venu ai elle
unbutton*d, déboutonné. Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique , il
faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce, et non qu'il soit amené par
force, pour remplir le vide de vostragédies etdes nôtres , qui sont toutes trop
longues ; il faut que ce soit une passion véritablement tragique , regardée
<i6mmm une faiblesse, et combattue par des remords. Il faut, ou que
l'amour conduise aux malheur» et aux crimes , pour faire voir combien il est
dange* ' Le comédien Baron.

The text on this page is estimated to be only 26.07% accurate

SUHLA TRAGÉDIE. 173 tenx , ou que la yertu en triomphe ,
pour montrer ^*il n'est pas inyincible ; sans ceia ce n'est plus qu'un amour
d'églogue ou de comédie. ' C'est à vous , mjlord , à décider si j'ai ^rempli
quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent surtout ne
point juger du génie et du goût de notre nation par ce discours et par cette
tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les
lettres en France avec le moins de succès; et si les sentiments que je sou*
mets ici à votre censure sont désapprouvés , c'est à moi seul qu'en appartient
le blâme. PERSONNAGES. JUNJUSBRUTUS, ^ VALÉRIUS
PUBLICOLA, j<^^»^^"* TITUS, fils de Brutus. TU L L I E , fille de
Tarquin. A L G I N E , "confidente de Tullie. A H U N S , ambassadeur de
Pojsenna. MËSSALA, ami de Titus. PliOCULUS, tribun militaires. ALBIN,
confident d' A von s. Sénateubs. Licteurs. La scène est à Hom«^

The text on this page is estimated to be only 17.02% accurate

BRUTUS, TRAGÉDIE. mmimm0»0t^»m^^^^»^ ACTE
PREMIER. SCÈNE I. Le théâtre représente une parde de la niaûon ^es
cocsok for le moDt Tarpéien \ le temple du Capitole se voit dans le fond.
Les sénateurs sont assemblés entre le temple et la maSsim, devant l'auiel de
Mars. Bnuuf et y alérius Pnblicola , consuls , président à cette assemblée :
les séBatenrs sont rangi^ en demw^erde. Des licteurs avec leurs Êdsceaux
sont debout desrière let sénateuui. BRUTUS. YALÊRIUS PUBUœLA, «ES
sAiatct«« BBUTUS. JJzsTRVCTEims des tyrans , tous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa , tos vertus et nos lois , Enfin notre ennemi
commence à nous «onnaitte. Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en n^aitre
, Porsenna , de Tarquin ce formidable appui , Ce tyran, piotecteur d'un tyran
comme lui, Qui couvre de son camp ks rivages du Tibre » Respecte le sénat
et craint un peuple libre. Aujourd'hui, devant vous , abaissant sa bautear, U
demande k traiter par un ambassadeur.

The text on this page is estimated to be only 21.83% accurate

AGT&I, SCENE I. 1^5 Avons , qv'3 ooas àépate , en ce moment s'avases ; Amz aénateun de Rome il dem^pde aiuiienoe : Il attend dans ce traaple , et c'est à tous de voir S'il le ÊRit refuser, s'il le ùa^i recevoir. YAli^RIUS PUBLICOLA* Quoi qa'il vienne annoncer, quoi qv'on puisse en attendre, Il le ^t k son roi renvoyer sans l'entendre : Tel est mon sentimenL Rome ne traite plus f Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus. Votre fils, il est vrai, vengeur de sa patrie, A deux Ibis repoussé le tyran d'Étrurie ; Je sais tout ce qu'qn doit à ses vaillantes bïains; Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romaias : Maift ce n'est point assez ; Rome assi^ee encore, Voit dans les champ voisins ces tyrans qu'elle aUiorre. Que Tarquin satisfasse aux ordres du sénat j Exilé par nos lois , qu'il sorte de l'état ; De son coupable aspect^ qu'il purge nos frontières, Et nous pourrons ensuite écouter ses prières. Ce nom d'amlnssactonr a pare vous frapper; , Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous trompeL'ambassadeur d'un roi m'est toujom's redoutaUe ; Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable , Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextmté, lusuUcr ou trahir avec impunité. Rome , n'écoute point leur séduisant langage : Tout art t'est étranger ; combattre est ton partage < Confonds tes ennemis de ta gloire irrités ; Tombe, ou punis les rois : ce sont là tes traités. BROTUS. Rome sait k quel point sa liberté m'est <^ère : Biûs, plein du mtam esprit, non sentiment difière.

The text on this page is estimated to be only 27.74% accurate

I7« BRUTUS. le Tois cette an&ssade, au nom des souverains/
'Comme un' premier hommage aux citoyens romaiosf Accoutumons des rois
la fierté de^>otique A traiter en égale avec la république ; Attendant que ,
du ciel remplissant les décrets , Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante , Découvrir les ressorts de sa
grandeur naissante, Épier son génie , observer son pouvoir ; Romains , c'est
pour cela qu'il le faut recevoir. L'ennemi du sénat connaîtra qui nous
sommes, Lt l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes. Que dans Rome h.
loisir il porte ses regards ; Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous rassemble; Qu'il paraisse au sénat ,
qu'il écoute , et qu'il tremble. (Les sénateurs se lèvent , et s^approchent un
moment pour donner leurs voix,) VALÉmUS PUBLICOLA.. Je vois tout le
sénat passer à votre avis ; Jlomc, et vous , l'ordonnez : k regret j'y souscris.
Licteurs , qu'on l'introduise ; et puisse sa présence JN 'apporter en ces lieux
rien dont Roto? s'oflense î (a Brutus.) C'est sur vous seul id que nos yeux
sont ouverts ; C'est vous qui le premier avez rompu nos fers; De notre
liberté soutenez la querelle ; Brutus en est le père , et doit parler pour elle.

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

ACTE I, SCÈNE II. 177 SCÈNE IL fti •tvAT, ARONS, ALBIN, suite. XArons eotre par le c^ du théâtre, précède de deux licteurs et d'Albm son confident ; il passe devant les consuls et le sénat , qu'il salue ; et il va s'asseoir sur un iiège préparé pour lui sur le devant du théâtre.) I AftONS. CoasuLS , et vous sénat , qu'il m'ast doux d'<être admit Dans œ conseil sacré de sages ennemis , De voir tous ces héros dont l'équité sévère N*eut jusqnes aujourd'hui qu'un reproche à se faire j^ Témoin de leurs exploits , d'adiiûrer leurs vertus ; D'écouter Rome enfin par la voix de Bn^tus I Loin des cris de ce peuple indocile et barbare. Que la fuVeur conduit , réunit et sépare , Aveugle dans sa haine , avenue en son amour, Qui menace et qui craint , règne et sert en un joui:^ Dont l'audace. . . BRVTUS. Arrêtez , sachez qu'il faut qu'on nomxnQ Avec plus de re^ct les citoyens de Rome. La gloire du sénat est de rejurésenter Ce peuple vertueux que l'oçi ose insulter. Quittez l'arc avec nous, quittez la flatterie ; Ce poison qu'on prépaie à la coiu: d'Étrurie K'est point encor connu dans le sénat romain; Poursuivez AROBS. Moins piqué d'un discours si htutaio ,

The text on this page is estimated to be only 16.43% accurate

,^8 BlillTUa . Que toncbë des mallieurs oà cet état s'expMe ,
Comme no de ses eo^nt» j'embrasse id ta cause. Vous Toyez quel orage
éclate autour de yoits; C'est en vain que Titsa en détournâ les opQps : Je
vois avec regret sa valeur et son zèle I>» 'assurer aux Romains qu'une chute
plus hA\è. Sfi victoire afiai)>lit vos renqiArts désolés ; Du sang qui les
ijM>nde ils semblent ébranlés. AU! ne refusez plus une paix nécessaire : Si
du peuple romain le sénat est le père* Porsenna Tyst des rois que vous
persécutez. Biais vous du '*om romain vengeurs si CAdoatës, Vous, des
droits des mortels éclairés interprètes, Vous , qui jugez les rois, regardez où
vous è^. Voici ce capitolè et ces mâmes auteis Où jadis, attesiMit tous les
dieux ^mmorteU* J'ai vu chacun de rons , brûlant d'un autre zèle> A
Tarquin votre roi juier d'être fidèle. Quels dieux ont do|ic diaugé ks droits
des souverains? Quel pouvoir a rompu des neeuds jadis si saints?. Qui du
front de Tarquin ravit le diadème ? Qui peut de vos serments vous dégager?
BRUTUS. Lui-même. 19'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus^
Ces dieux qu'il outragea , ces droits qu'il a perdus. Nous avons fait , âtqus ,
en lui rendant hommage t Seimcnt d'obéissance et non point d'eselavage ; Et
puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans cas Uem . Le sénat à ses pieds
faisant pour lui des vceux , Songez qn'en ce lieu même , à cet autel auguste ,
Devant ces ariéioes dieux, il jura d'être juste.

The text on this page is estimated to be only 9.24% accurate

ACTE I, SOËMIS II. 179 De son peuple et de lui -teintait le lien ;
Il 0008 rend nos sezTne&ts lorM](lirtt tfliftût le sièn (£t dès qu'auⁱ loi[^] de
Rot&e il ose être iflfiS[^]le, Rome n'est plus sujette , et lui seul iest teB[^]é.
ATlOïfS. Ah ! quaiid,il setait vrtiijtie l'éb[^]IcL|>6uV.oir Eût eutraîné
Târ(|ttîn par[^]défc sdft flÉ[^]Vôîf , Qu'il en eût trop suivi l'aflforcè
èncliafttiè[^]é , Quel homme est sans erreur? et (pict r6î sans ii[^]lesse ? Est-ce
à vous de prétendit au dfdît de te pttriir? Vous , nés tous ses àujets ; ([^]us ,
faiti pour ôhëir ! Un fils né s'arme poiàt contre ait tôixpéBlè pèrèj Il
détourne les y[^]tfx, le plirni , et le tiviifè. Les droits des souverains àdnt-il*
môitiB précreux ? Nous sommes leurs enftnté[^] fe[^]s juges [^]Itt les dieux. Si
le ciel quei[^]uefob les donné en sa colère, N'allez pas mériter un présent
plrts sévère, Trahir tîntes les l[^]s en VdWant lé\$ venger. Et renverser Tétat
au lieu de fe (àian[^]ér. Instruit par le malheur, ée grand maître éë VhcfAo![^] ,
Tàrquin sera plus juste et plus dfgirte de ltdine. VdOS |>0Q[vez raffenuir,
pat tin accord liétiréax , 0«9 [^]letLples et des tois les iëgidmés nœudaf. Et
i[^]ire ebccir ibsirîr k [^]rté pobfiipie Soils l'ombrage sacté dti pouvoir
inonarclhî[^]ité. BnûTCrs. Arous , fl n'est pl[^] tefixpâ : chaqàé [^]t i ses lob ,
Qu'il tient de ik tiMittre , ou [^]il changé k soâ âîh\i. Esclaves de léor[^] Voie ,
et mébe de leur» ptté[^] , Les Toscans scmHe&t u& p6ur sei[^]f sous des maîf
res Et de leur chaîne antique adorateurs heureux, Voudraient que Funitèi[^]
&d esd«ve contûte eux.

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

i8o BRUTU5. La Grèce entière est libre , et la moUe USâ» Sons
un joug odieux languit assujettie. Rome eut su soaveraifis, mais jansaia
absolus; Son premier citoyen fat le grand Romulus ; Eïous partagions le
poids de sa grandeur suprénie. Numa , qui- fit nos lois» j fut soumis lui-
fnéme. Rome enfin , je l'avoue, a fiit un mauvais cKoix.: Chez les Toscans ,
chez vous elle a choisi «es rois ; Ils nous ont apporté du §onà de VEtrurie
Les vices de leur cour avec la tyrannie. (il se lève,} Pardonnez-nous ,
grands dieux , si le peuplé HSilam A urdë si long-temps à condamner
Tarquin ! Le sang4qai regoigea sous ses mains meurtrièies De notre
obéissance a rompu les barrières. Sous un sceptre de fer tout ce peuple
abattu. A force de mailbeiu^ a repriS'Sa vertu. Tarquin nous a remis dans
nos droits l^itiipés^ Le bien public est né de l'excès de ses crimes , Et non*
donnons l'exemple à ces m^SK^ Toscans, S'ils pouvaient à leur tour être las
des tyrans* (Les consaU descendent vers l'autel, et te sénat se lèvi») O Mars
, dieu des béros , de Rome, et des batailles , Qui combats avec bous, qui
défends ces murailles. Sur ton autel sacré, Mars, reçois nos serments Pour
ce sénat, pour moi , pour tes dignes enfants. Si dans^ le sein de Rome il se
trouvait un traître Qui regrettât les rois et qui voulAt un maître , Que le
perfide meure au milieu des tourments! Que sa cendre coupable ,
abandonnée auz vents i Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore Que le
nom des tyrans , que Rome entière abhorre!

The text on this page is estimated to be only 16.27% accurate

ACTE I, SCÈNE II. i8i Amons, avançant vers l'autei. Et moi , sur cet autel qu'ainsi yoris profanez, Je jure au nom du roi, que vous abandonnez. Au nom de Porsenna , vengeur de sa querelle , A Yous, à Tos enfants, mie guerre immortelle. (Les sénateurs font un pas vers le capitotr*) Sénateurs , arrêtez , ne vous séparez pas ; Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats. La fiUe dé Tarquin , dans vos uiains demeurée, Est-elle une victime à Eome consacrée ? Et donnez-vous des fers à ses ruyals mams Ponr mieux braver son père et tous les souverains ?. Que dis-je ! tous ces biens , ces trésors , ces riclrsses Que des Tarquins dans Rome épuisateut les largesses» Sont-ils votre conquête, ou vous sout-ils donnés? Est-ce pour les ravir que vous le détrônez ? Séivkt, si vous l'osez, que Brutus les dénie. bhutus, se îoutAunt vers Ircns, Vous connaissez b^en mal H Rome tt ion génie. Ces pères des Romains, veugeur^ de l'équiic. Ont blaucKi dans la pv.urpre et dans la pauvreté ; An-dessus des trésors, que saus peine il» \ous cèdent, Letu* gloire est de domter les rois qui les possèdent. Prenez cet or, yVroji;^ j il est vil à dos yeux. Quant au malheureux sang d'un tyran odieux , Malgré la juste horreur que j'ai pour sa lamiUe, Le sénat k mes soins a confié sa fille. iiUe n'a point ici de *> î» î e^prcts flai.teurs Qui des entants des rois empoisonneiit las cœurs ; Elle n'a point trouvé la pompe et la nioltesse !3onl la cour. des xarquins enivra sa jeunesse; Mais \c sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur VtflUirc. Xb«âû». 1. 10

The text on this page is estimated to be only 20.59% accurate

:i8a BRUTUS: A ion sexe, à son âge, et surtout au malliétir. Dès ce jour, en son camp que Tarquin la revoîte^ Mon cœur même en conçoit une secrète joie : Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux Que la haine de Rome et le courroux des dieux. Pour emporter au camp l'or cpill faut y conduire, Rome vous donne un jotu* ; ce temps doit votis suffire i Ma maison cependant est votre sûreté ; Jouissez-y des droits de l'hospitalité. Voilà ce q[ae4>ar moi le sénat vous annonce. Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse : Repottez-lui la guerre , et dites à Tarquin Ce que vous avez vu dans le sénat romain. (aux sénateurs.) Et nous , 'du capitole allons orner le faîte Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête? Suspendons ces drapeaux et ces dards tont sanglants Que seâ heureuses mains ont ravis aux Toscans. Ainsi puisse toujours , plein du même courage , Mon sang , digne de vous% vous servir d'ûge en ftge! Dieux , protégez ainsi contre nos ennemis Le consulat du père et les armes du iils^ SCÈNE IIL I ARONS, ALBIN, (qnS sont supposés être enti-és de la salle d*audîence dans un autre appartement de la maison de Bmtiis.) AROKS* As-TU bien remaïqué cet orgueil inflexible , Cet esprit d'un s^nat qui se cr^it inviuçibie}

The text on this page is estimated to be only 20.70% accurate

ACTE 1, SCÈNE III. i83 n le serait , Albin , si Rome avait le temps D'afièmiir cette ai^ce au cœur de ses enfaQts. Croîs- moi , la liberté , que tout mortel adore , Que je yeux leur ôter, mais que j. dmiie cnpQfe, Donne à l'homme nn courage , inspire une grandeur^ Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœurj Sous le joug des Tarquins , la cour et l'esdavage Amollissaient leurs moeurs , énervaiient leur courage ; Leurs rois , trop occupés à domter leurs sujets , De nos beureux Toscans nç troublaient point la paix : Mais si ce fier sénat réveille leur génie , Si Rome est libre , Albin , c'est fait de l'Italie.^ Ces lions, que leur maître avait rendus plus ^ouXy Vont reprendre leur rage et sl||ancer «.ur nous. Étoufibns dans leur sang la semence féconde Des maux de l'Italie et des troubles du monde ^ AfTrancbissoQs la terre, et donnons aux Romains Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains. Messala vieudra-t-il ? Pourrai- je ici l'enèfiidrâ? Osera-t-il...2(ALBIN. Seigneur, il doit ici se rendre ; A toute heure il y vient : Titus est son appui. Allons. As-tu pu lui parler ? Pui\$-je compter sur lui ? ALBIN. Seigneur, ou je me trompe , ou Messala conspire Pour cliwiger ses destins plus que ceux de l'empire : Il est ferme, intrépide, autant que si rkonneu^ Ou l'amour du pays excitait sa valeur ; Maître de son secret, et maître de lui-même, ImpéuétraUe, et calme eu sa fureur extrême.'

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

i84 BIIUTUS. . AltORS. Tel antrcfois dans Rome il parut à mes yeux, Lorsque Tarqum règnant, me reçut dans ces lieu; Et ses lettres depuis. . . Mais je le vois paraître. SCÈNE IV. ARONS, AIE5SALA, AL<BIN. AI105S. OÉHÉREXTX Messala , l'appui de votre maître , Eh bien ! For de Tarquin , les présents de mon roi f Des sénateurs romains n'ont pu tentet la foi ? Les plaisirs dune cour, l'espérance, la crainte, A ces cosurs endurcis n'o9 pu porter d'atteinte ?• Ces fiers patriciens sont-ils autant de dieux , Jugeant tous les mortels, et ne craignant rien d'eux?. Sont-ils sans passions, Sans intérêt, sans vice l MESSALA. Us osent s'en vanter ; mais leur feinte justice. Leur âpre austérité que rien ne peut gagner', * N'est dans ces cœurs hautains que la soif de r^ner; Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadème ; . Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-même. De notre liberté ces illustres vengeurs , Armés pour la défendre , en sont les oppresseurs. Sous les noms séduisants de patrons et de pères, Ils affectent des rois les démarches altières. Rome a changé de fers ; et, sous le joug des grands, Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans. AROVS. Parmi vos citoyens, en est-il d'assez sage Pour détester tout bas cet indigne esclavage ?.

The text on this page is estimated to be only 23.26% accurate

ACTE I, SCÈNE IV. 185 MESSALA. Pea sentent leur état ; leurs
esprit\$ égarés De ce grand changement sont encore enivres ; Le plus vil
dtojen , dans sa bassesse extrême, Ayant cbaasd les rois pense être roi lui-
même. Mais , \e tous l'ai mandé, seigneur, j'ai des amis y Qni sous ce joug
nouveau sont à regret soumis } Qui , dédaignant l'erreur des peuples
irobécilles , Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles ; Des mortels
éprouvés , dont la tête et les bras Sont âuts pour ébranler ou cliauger les
éuts. AROirs. De ces braves Romains que Êiut-il que j'espère ? Seryiront-ils
leur prince ? messa'la: Ils sont prêts à tout faire ; Tout leur sang est & vous :
mais ne prétendez pas Qu'en aveugles sujets 3s servent des ingrats ; Us ne
se piquent point du devoir fanatique De servir de victime au pouvoir
despotique , Ni du zèle insensé de courir au trépas Pour venger un tyran qui
ne les connaît pas. Tarquin promet beaucoup , mais , devenu leur maître , n
les oubliera tous , ou les craindra peut-être. Je connais trop les grands : dans
le malheur amis , Ingrats dans la fortune , et bientôt ennemis : Ifous fpmmes
de leur gloire un instrument servile , Rejeté par dédain , dès qu'il est inutile ,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux. A des conditions on peut compter
sur eux : Ils demandent un chef digne de leur ctiura^, Dont le nom seul
impose & ce peuple volage | 16.

The text on this page is estimated to be only 17.99% accurate

Se BRUTUS. Un chef assez puissant pour ol)Uger le roï , Même
, après le succès, h. nous tenir sâ foi J Ou, si de nos desseins la trame est
découverte » Un chef assez hardi pour venger notre perte. AROBS. Mais
veus m'aviez ^crit que l'orgueilleux Tîti». • • MESS AL A. Il est l'appui de
Rome , il est fils de Brutus ; Cependant. . . An ON s. De quel œil voit-il les
injiistice» Dont ce sēnat superbe a payé ses services ? . Lui seul a sauvé
Rome , et toute sa valeur En vain du consulat lui mérita l'honneur; Je sais
qu'on le rrfuse. s MESSALA. Et je sais qu'il murinure ; Son cœur altier et
prompt c«t plein de cette injure ; Pour toute récompense il n'obtiipiit.qu'un
vain ha^, Qu'un triomphe frivole , un éclat qui s'enfuit. J'observe d'assez
près son amc ijupérieure , r.t de H nfficr courroux la ii)ngue impétueuse :
Dans le cljamp de la gloiie il ne to que d'entrer; Il y marche en aveugle , on
l'y peut égarer. La bouiiiante jeunesse est facile à st<luire : Rrais que de
préjugés nous aurions ix déa-uire ! Rome, un consul, un pôte, et la haine des
rois, Et rhoireiu" de la honte , et surtout ae» exploit*. Connaissez donc iitiis
; voyez toute son ame, Le courroux qui l'aigrit, le poisçn qui l'enlîamxB^J
Ilbiûlepour Tullie.

The text on this page is estimated to be only 16.70% accurate

ACTE I, SCEltE IT. l»87 ▲ eovs. Uraimerait? ME8SALA.

Seigneur, A peine ai- je arrache ce secret de son cœur : Il en rougit lui-même , et cette ame inflexible Ifose avouer qu'elle aime» et eraint d'être sensiblti Parmi les passions dont il est ^itë Sa plus grande fureur est pour la liberté. A^ONS. C'est donc des senûments et du oœur d'un seul bonune Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Romeï (h Albin.) Ne nous rebutons pas. Préparez- vous , Albin , A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin. (h Mess a la.) Entrons ûtez la princesse. Un peu d'expérience M'a pu du coeur humain donner quelque science : Je lirai dans son ame , et peut-être ses mains Vont §oaa/a l'heureux pilge où j'attends les ElomAioit rm PU PRSMIBft AQW.

The text on this page is estimated to be only 20.16% accurate

ACTE SECOND. SCÈNE I. (Le tbéfitre représente, eu est
snf^Msë reptéaentet «K appartement du palab dea consuls.) TITUS,
MESSALA; MESSALÂ. J^ ON, c'est trop offenser ma sensible amitié ; Qui
peut de son secret me cacher la moitié , En dit trop et Oop peu , m'offense et
me soupçoolie. TITUS. Va , mon cœur à ta ibi tout entier s'abondonoa ; JXe
me reprpdie rien; messAlA, Quoi ! <vons dont la doul^if Thi sénat avec
moi détesta la rigueur, Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
des plaintes d'un liëros, ces larmes d'un grand homme! Comment avez-vous
pu dévorer si long-temps Une douleur plus tendre, et des, maux phis
tou<Jiants?. De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme. Quoi donc !
l^anbition qui domine en votre azoe fteignait-elle en vous de si chers
sentiments?Le sénat a-t-il fait vos plus cruels tounnents ? Le hûsez-vous
plus que vous n'aimez Tulliel TITUS. Ah î j'aime avec transport, je bais
avec furie t

The text on this page is estimated to be only 24.81% accurate

ACTE II, SCÈNE I. 189 tie fob e^^trème en tout, je l'aToue, et mon cceitf poudrait en tont se vaincre y et connaît son^crreiir. MESSALA. Et pourquoi , de vos mains déchirant tos blessures, l>éguiser TOtre amour, et non pas vos injures ? TITUS. ^oe Teuz-tu, Bfessak? J'ai, malgré mon courroux y Prodigua tout mon sang pour ce sénat jaloux : Ta le sais , ton courage eut part à ma victoire. Je sentais du plaisir à parler de ma gloire ; Mon coeur, enorgueilli du succèft de mon bras , Trouvait de la grandeur à venger des ingrats ; On confie aisément des malheurs qu'on surmonte : Biais qu'il est accablant de parler de sa honte ! MESSALA. Quelle est donc cette honte et ce grand repentir?! Et de quels sentiments auriez-vous à rougir ? TITUS. ie rougis de moi-même et d'un feu témâtdre , Inutile , imprudent , à mon devoir contraire. MESSALA. Quoi donc ! Fambition , l'amour et ses fureurs , Sont~ce des passions indignes des grands cœurs ?. TITUS. L'ambition , Famour, le dépit, tout m'accable ; De ce conseil de rois l'orgueil insupportable Méprise ma jeunesse et me refuse un rang Brigue par ma valeur, et payé par mon sang. Au milieu du dépit dont mon ame est saisie , ie perds tout ce que j'aime , on m'enlève TuUie. On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux! Tu n'osais 7 prétendre, et ton cœur est jaloux.

The text on this page is estimated to be only 13.91% accurate

190 BRUTUS. 7e VaYoqffr», ce fⁱ», que j'avais su contraîndrt, S'irrit&en s'«ichappaut , et ne peut plue «'éteiidre. Ami, c'en était fait, elle partait; mon cœur De sa, funeste flamme allait être vaincfueur; Je rentrais dans m^ls droits ,)e sortais. d'eacUyagti[^] Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon oourage? Moi , k fils de Brutus , moi , Venneiai d^s roi&} C'est du sang de Tarquin que j'attendⁱais des loi»! Elle refuse encor de m'en donner, l'inj[^]ate I Et partout dédaigné , partout ma honte éclate. Le dépit , la vengeance , et la bont⁹ » et l'amour, De me\$ sens soulevés disposant totir à toui; MES&AIA. Puis-je ici vous p[^]ler, mais avep coofiaxK[^] ?• 7ITVS. Toujours de tes conseils)'ai chéri la pru[^]eiQ[^]iÇC[^]. Eh bien ! £us-m(9i rougir de mes ég[^]emooft. MBSSStAtrA. V i^ï*appronve[^]el Totw amour el vos re86ellfi[^]«e^{^^} Faudra-t-il 49n€ toujours que Titus a[^]t[^]vise Ce sénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtrise ?. lion ; s'il vous iaute rougir, rougissez en ce jonu; De votre patience et non de votre amour. Quoi ! pour prix de vos feux et de tant de vaillance » Citoyei[^] sans pouvoir, aspiant sans espéi4i|ce , Je vous verrais languir victime de V[^]tàX, Oublié de TtiUie, et bravé du sénat ?v Ah I peut-être , seigneur, un ecœw tel qufi l« vdtto Aurait pu gagner l'une, et se venger de Vaiitre.' XİTHS, De quoi viens-tu flatter ipfm esprit ^lerdu?. Moi , jamais pu fl«chir sa iMiqe ou s?, ^^cirtii t

The text on this page is estimated to be only 19.17% accurate

ACTE II, SCÈNE I. «9% V'en parlons pTus : tu toîs les fataks
barrières Qu'élèvent entre nous nos devoirs et nos pères : Sa haine
désormais égale mon amour. Elle va donc partir ? M s s 9 A L A. £kii ,
seigiienri dès ce jour. TITUS. Je n'en murmure point. Le ciel hii rend justice
; Il la fit poar régner. messalA. Ah ! ce ciel plus propice Loi destinait peut-
être un empire plus dorux i Et sans ce fiar sénat , sans la guerre , sans tous. .
* . Pardonnez : vous savez quel est son héritage ; Son frère ne vit plus,
Rome était son partage. Je m'emporte , seigoetir ; mais si pour vous servhr.
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr ; Si mon sang TITUS. Non ,
ami , mon devoir est le nahre. Non, crois-moi, l'homme est libre au moment
qu'il veut i'èt l e. Je l'avoue , il est vrai , ce dangereux poison A pour
quelques moments ^arë ma raison ; Mais le ccmir d'un soldat sait domter la
mollesse ;[Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse; MESSALA.
Vous vojflK des Toscans venir l'ambassadeur ; Cet honneur qu'il vous rend.
. . . TITUS. Ah, quel fnneste houieiirl Que me veut-il ? C'est lui qui
m'ctilève TuUie ; C'est lui qui-met le comble au malheur de ma vie, .

The text on this page is estimated to be only 22.99% accurate

19t BRUTUS; SCÈNE IL TITUS, ARONS. ARONS. Apaès
avoir.en vain près de votre sénat Tenté ce que j'ai pu pour sauver cet état ,
Souffrez qu'à la vertu rendant an juste horamagfl J'admire en liberté ce
génâ-eux courage, Ce bras qui venge Rome , et soutient son paj« Au bord
du précipice où le sénat l'a mis. Ab ! que vous étiez digne et d'un prix plus
auguste, Et d'un autre adversaire , et d'un parti plus juste ! Et que ce grand
courage , ailleurs mieux employé. D'un plus digne salaire aurait été payé ! Il
est , il est des rois , j'ose ici vous le dire. Qui mettaient eu tos mains le sort
de leur empire. Sans craindre ces vertus qu'ib aduikent en vous. Dont j'ai vu
Borne éprise , et le sénat jaloux. Je vous plains de servir sous ce maître
farouche , Que le mérite aigrit , qu'aucun bienfiit ne touche i H^ui , né pour
obéir, se fait un lâche honneur D'appesantir sa luam sur son libérateur ; Lui
qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne. Devrait prendre de vous les
ordres qu'il vous donne. TITUS. Je rends grâce à vos soins , seigneur, et
mes soupçons De vos bontés pour moi respectent les raisons. Je n'examine
poiut si votre politique Pense armer mes chagrins contre ma république , Et
porter mon dépit, avec un art si doux. Aux indiscretions qui suivent le
courroux. Perdez moins d'artiUce à tromper ma firanchÎM{

The text on this page is estimated to be only 22.92% accurate

ACTE II, SCÈNE II. ij^î Ce cœur est tout ourert , et n'a rien qu'il déguisa. Outragé du sénat , j'ai droit de le haïr ; Je le hais : mais mon bras est prêt à le servir. Quand la cause c(»nmude au combat nous appdle , Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle ; Vainqueurs de nos débats , nous marchons réunis ;" Et nous ne connaissons que vous pour ^memis. Voilà ce que.)e suis , et ce que je veux être. Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être, Ne parmi les Komaius , je périrai pour eux : J'aime encor mieux, seigneur, ce sénat rigoureux, Tout injuste pour moi , tout jaloux qu'il peut être , Que rédat d'uqe cour et le sceptre d'un maître. Je suis fils de Brutus, et je porte eu luou coeur La liberté gravée , et les rois en horreur. ▲ rûrs. Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire ?< Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chère : Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas ; Vous vous perdei pour elle, et n'en jouissez pas. Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique Que l'écrit d'un état qui passe en république ? Vos lois sont vos tyrans ; leur barbare rigueur Devient sourde au mérite , au sang , à la faveur : Le sénat vous opprime , et le peuple vous brave ; Il faut s'en fiûre craindre, ou ramper leur esclave. Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux. Ou hait votre grandeur, on mardie égal à vous. Trop d'éclat l'efiàrouche ; il voit d'un œil sévère, Dans le bien qu'on lui fait , le x^al qu'on lui peut finre ; Et d'un bannissement le décret odieux Devient le prhc du sang qu'on a versé pour eux. -j Voltaire. Théâtre. A. *7 J

The text on this page is estimated to be only 19.57% accurate

ic(BRUTUS. Je sds Inm que k eonr, seigneur, a ses BJMifiraget;
! Mais ses jours soDt pins Idéaux, son ^1 a noïss d'on^ Souvent la Kbeit^,
éànX on se vante aâteors. Étales auprès)3*an roi ses dons les ph» flatteurs ;
Il récompense , il aime, il prévient les services : La gloire auprès de lui ne
fillt point les Aéhcoa. Aimé du tfouverain , de ses rayons couven , Vous ne
servez qu'un maître , et le reste vous sert. Ébloui d'un éclat qu'il respecte et
qu'il aime , Le vulgaire applaudît jusqu'à nos fautes même ; Nous ne
redoutons rien d'un sénat trop jaloux ; Et les sévères lois se taisent devant
nous. Ah î que , né pour la cour, ainsi que pour les armes , Des faveurs de
Tarquin vous goûteriez les cb armes î Je vous l'ai déjà dit, il vous aimait ,
seigneur ; U aurait avec vous partagé sa grandeur : Du sénat à vos pieds la
fierté prosternée Aurait . . . TITUS. J'ai vu sa cour, et je l'ai dédaignée. Je
pourrais , il est vrai , mendier son appui , Kt, sou premier esclave, être tyran
sous lui. Grâce au ciel, je n'ai point cette indigne faiblesse; Je veux de la
grandeur, et la veux sans bassesse : Je sens qiie mon destin n'était point
d'obéir; Je combattrai vos rois ; retournez les servir. AaOHs. Je ne puis
qu'approuver cet excès de constance; Mais sbngez que lui-même éleva votre
enfance. Il s'en souvient toujours : bicrencor, seigneur, En pleurant avec moi
son fils e| son maUieur,

The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate

ACTE II, SCÈNE II. 19\$ ritns , me disait-il, soutiendrait ma
£imiUe , tlt lui seul mentait mon empire et ma fiUe. TITUS, eu se
détournant, En fille ! dieux I Tutti« I O vœux infortuné I AAovs, <'H
regardant Titus. Je la ramène au roi que vous abaudonnez ; Elle va , loÂa de
vous et loin de sa patrie , Accepter pour époux le roi de Ligurie : Vous
cepeudant ici servez votre séuat» Persécutez son père , opprimez son état.
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées , (ie capitole eu cendre , et ces
tours écrasées , Du sénat et du peuple éclairant les tombeaux, A cet hymeù
beureux vont servir de flambeaux. SCÈNE IIL TITUS, MESSALA. TITUS.
Ah ! mon cber Messala , dans quel trouble 0 me laisse I Tarquin me l'eût
donnée I ô douleur qui me presse l Moi , j'aurais pu. . . ! mais non , ministre
dangereux, Tu venais épier le secret de mes feux. ilélas I en me voyant se
peut-il qu'on l'ignore ? Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore. Certain
de ma faiblesse , il retourne à sa cour Insulter aux projets d'un téidéraire
ampur. J'aurais pu l'^Muser, lui consacrer ma viie ! Le ciel à mes désirs eût
destiné TuUie !. Malhct-rcux que je suis ! MESSALA. Vous pourriez être
bcm-cux ;

The text on this page is estimated to be only 24.04% accurate

■90 BRUTUS. Arons pourrait servir tos Intimes feoi^ Groyez-moL TITUS. Bannissons un espoir si frÎToJe : Rome entière in'appelle aux murs du capitolé ; Le peuple , rassemble sous ces arcs triomphaux , Tout chargés de ma gloire et pleins de mes travaux. M'attend pour conunencer les serments redoatablesV De notre liberté garants inviolables. , MESSALÀ. AUez servir ces rois. TITUi. Oui , je les veux servir f Oui I tel est mon devoir, et je le veux remplir. MESSALA. \ Vous gémissiez pourtant ! TITUS." Ma victoire est cmdlew MESSALA. Vous l'achetez trop cher. , TITUS. Elle en sera plus belle« Vé m'abandonne point dans l'état où je suis. MESSALA. Allons , suivons ses pas ; aigrissons ses ennuis f Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchira;

The text on this page is estimated to be only 21.86% accurate

ACTE IV, SCÈNE IV. 1197 SCÈNE IV. BRUTUS, MESSALA.
EaUTVS. Allez, Messala ; j'ai deux mots à vous dire. MESSALA. A moi
seigneur? BRUTUS. A vous. Un funeste poison Se répand en secret sur
toute ma maison. Tibérinus , mon fils, aigri contre son frère, Laisse éclater
déjà sa jalouse colère ; Et Titus, animé d'un autre emportement. Suit contre
le^nat son fier ressentiment. L'ambassadeur toscan, témoin de leur
foiblesse, En profite avec joie autant qu'avec adresse ; Il leur parle, et je
crains les discours séduisants D'un ministre vieilli dans l'art des courtisans.
Il devait dès demain retourner vers son maître ; Mais un jour quelquefois est
beaucoup pour un traître, Messala , je prétends ne rien craindre de lui ; Allez
lui commander de partir aujourd'hui : Je le veux. MESSALA. C'est agir sans
doute avec prudence. Et vous serez content de mon obéissance. Brutus.
Ce n'est pas tout : mon fils avec vous est lié ; Je sais sur son esprit ce que
peut l'amitié. Comme sans artifice, il est sans défiance ; sa jeunesse est
livrée à votre expérience. 17.

The text on this page is estimated to be only 18.92% accurate

198 BRUTUS^ Plus il se fie à vous, plus je dois espérer Qu'habiie
à le conduire, et non à l'^arer, Vous ne voudrez jamais , a]msant de son âge
^ Tirer de ses erreurs un indi^^ne avantage , Le rendre ambitieux , et
corrompre son cœur. MESSALA. C'est de quoi dans l'instant je lui parlais ,
seigneur. Il sait vous imiter, servir Rome et lui plaire ; Il aime aveuglément
sa patrie et sun pire. BRUTUS. Il le doit : mais surtotU il doit aimer les lois
; Il doit en être esclave, en porter iout le poids. Qui veut les violer n'aime
point sa puirie. MESSAL^. Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.
BRUT U 8. ^ Il a fait son devoir. MESSALA. Et Rome eût fait le sien En
rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen. IIROTUS. Non , non : le consulat
n'est point fait pour son âge j J'ai moi-même à mon fils refus<i mon
i»uâragp. Croyez-moi , le succès de son ainbition Serait le premier pas vers
la corruipiion : Le prix de la vertu serait héréditaic. Bientôt l'indi, ne fils dû
plus vertueux père , Trop assuré J un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dwis l'oisiveté : Le dernier des Tartpiins en est lu
preuve inugoe. Qui naquit dans la pcurpre en est rarement digne. Nous
préser\put les cicux d'un si funeste abus,

The text on this page is estimated to be only 20.82% accurate

ACTE II, SCÈNE IV. 1199 Berceau de la inbllesse et tombeau des
veitusl Si VOT3S aimez mon fils , je me plais à le croire 9 Repré8cnte»*lui
mieux sa véritable gloire ; Étoufiez dans son coÈur un orgueil insensé :
C'est en servant l'état (ju'il est récompensé. l^e toutes les vertus mon fils
doit un exemple : C'est l'appui dés Romains que dans lui je contemple ; Plus
il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui. Connaissez à mes vœux l'amour
que j'ai pour lui ; Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme : Le
flatter, c'est le perdre , et c'est outrager Rooie. MESSALA. Je me bornais,
seigneur, à le suivre aux combat" J J'imitais sa valeur, et ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'ajutorité; mais, s'il daigne me croire ^ Rome verra bientôt comme
il chérit la glaiic. BnUTUS. Allez donc, et jamais n'encensez ses erreurs : Si
je hajs les tyrans , je btis plus les flatteurs. SCÈNE V. MESSALA. ÎL n'rst
point de tyran plus dur, plus haïssable, Que la sévérité de ton cœur
intraitable. Ya , je verrai peut-être à mes pieds abattu (Ict orgueil insultant
de ta fausse vertu. Colosse, qu'un vil peuple éleva sur nos têtes. Je pourrai
t'écraser, et les foudres sont prêtes. VIR DIT SECOUD ACttE.

The text on this page is estimated to be only 20.15% accurate

ACTE TROISIÈME. SCÈNE L ARONS, ALBIN, MESSALA. ▲
nous, une lettre a la main, 3 c commence à goûter une jaste espérance ;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence. Tout succède à mes voeux.
Oui , cette lettre , Albin , Contient le sort de Borne, et celui de Tarquin..
Avez-vous dons le camp it^glë ITicure fatale ?. A-t-on b;cn observé la porte
Quirinale ? L'assaut sera-t-il prêt , si par nos conjurés Lei remparts cette
nuit ne nous sont point livr^ ? Tarquin est-il content? crois-tu qu'on
l'introduise Ou dans Rome sanglante , ou dans Borne soumise ? ▲ LBIH.
Tout sera prêt, seigneur, au milieu de la^nuift Tarquin de vos projets goûte
déjà le fruit ; n pense de tos mains tenir son diad&me ; Il vous doit, a-t-il
(iit, plus qu a Porsenna même. A.noKs. Ou le» dieux , ennemb d'un prince
malheureux , Confondront des desseins si grands, si dignes d eux; Ou
demain sous ses lois Bome sera rangée ; Romt en cendres peut'-6trc , et
dans son sang plongée Mais il vaut mieux qu'un roi , sur le udpe remU
Conunande à des sujets malheureux et soumet ,

The text on this page is estimated to be only 23.48% accurate

ACTE m, SCÈNE I. aot ^)ue d*aToîr à domter, aa sein de
l'abondance , D'un peuple trop heureux l'indodle arrogfoice. (h Albin.) Allez
; j'attends ici la princesse en secret (à Messaia,) Hessala, demeurez.

SCÈNE IL ARONS, MESSALA; AnOHS. Eh bien ! qu'avez-votis fait ?

▲ Tez-voSft de Titus fléchi le fier courage ? Dans le parti des rois pensez-
vous qu'il s'engage?! MZSSALA. Je TOUS Valais prédit ; l'inflexible Titns
Aime trop sa patrie , et tient trop de Brutus. Il se plaint du sénat , il brûle
pour Tullie ; L'orgueil , l'ambition , l'amour, la jalousie , Le feu de son jeune
&ge et de ses passions , Semblaient ouvrir son ame à mes séductions.

Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte f Son amour est au comble , et
Rome est la plus forte. J'ai tenté par degrés d'efflacer cette horreur Que pour
le nom de roi Rome imprime en son oœnr. En vain j'ai combattu ce préjugé
sévère ; lie seul nom des Tarquins irritait sa colère ; ^ De son entretien
même il m'a soudain privé j Et je hasardais trop, si j'avais achevé. ARONS.
Ainsi de le flédiir Messida dései^^ère.

The text on this page is estimated to be only 20.01% accurate

202 BUUTUS. MBftSAIra. J'ai tronyé moim d'obstacle à toqç
doaiier son frère, Et i'ai du moins Mîdiiiit un des fiU de Bnitns^ AROBS.
Çuoi ! vous anries déjà gagné Tibérinus ? Par quels ressorts secrets , par
quelle heureuse intrigue Z MESSALA. Son ambition seule a fait toute ma
brigue. Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps. De son frère et de lui
ks honneurs difi^nts ; Ces drapeaux suspendus à ces voûtes étales , Ces
festons de lauriers, ces pompes triomphales, Tous les cœurs des Romains et
celui de Brutus Pans ces solennités volant devant Titus, Sont pour lui des
afironts qui , dtms son aaïc U9W1 Écbaufiént le poison de sa secrète envie.
Et cependant Titus, sans haine et sans courrouS, Trop au-dessus de lui pour
en être jak>ux , Lui tend encor la main de son char de victoire. Et semble en
l'embrassant l'accabler de sa gloire. 3 ai saisi ces moments ; j'ai su peindre à
ses yeux Dans une cour brillante un rang plus glorieux; J'ai pressa , j'ai
promis , au nom de Tarquin ment. Tous les honneurs de RcAue après ie
rang suprême i Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler ; Il esta vous,
seigneur, et cherche à vous parler. AR05«. Pourra-t-il nous livrer la porte
Quirinale?* MESSALA. Titus seul y commande , et sa vertu fatale li'a que
trop arrêté le cours de vos destins; C'est un dieu qui préiide au saint des
RoDMiSDf,

The text on this page is estimated to be only 21.83% accurate

ACTE ru, SCÈNE II. ao3 Oanïez de hmaréer cette attaque
itoadame, Sûre avec son a|^mi , sans lui trop iocertaine. Ano5s. Mais n du
cossulat il a brigué 11i<»meury Pourrait-il dédaigner la suprême grandeur ,
Ct Tnllie , et le trône , offerts à son courage X MESSALA. Lie trône est un
affront à sa vertu sauvage. AnONS. Mais il aime Tullie. JIESSALA. 11
l'adore , seîsçneur ; < Il l'arme d'autant pl'^s qu'il combat son ardeur. Il brûle
iK)ur la fi.fe en détestant le p^e ; Il craint de ttâ parler, il gérait de «e taire;
il la chefche^ il la ftiit, il dévore ses pleurs^ lit de l'amour encore il n'a que
les fureurs. Dans l'agitation d'un si cruel orage , Un moment quelquefois
renverse un grand courage. Je sais quel est Titus : ardent, impt'tucux, S'il se
rend , il ira plus loin que je no. veux. T^a fière ambition qu'il renferme dans
l'ame Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flamme. Avec plaisir sans
doute îl verrait à ses pieds Des sénateurs tremblants les fronts humiliés :
^lais je vous tromperais, si j'osais vous promettre (iu'à cet amour fatal il
veuille se soumettre. Je peux parler encore , et je vais aujourd'hui. . . AR o 5
s. Puisqu'il est amoureux , je compte encor sur lui. Un regard de Tullie , un
.-îeul mot de sa bouche Peut plus pour amollir cette vertu farouche

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

so4 BRUTUS. Que les sobdk détoars et tout Fart sédactenf D'un chef de con)iir& et d'un amLassadear. N'espérons des humains rien que par leur faiblesse. L'ambition de Tun , de Tautre la tendresse. Voilà les conjure! qui serviront mon roi ; C'est d'eux <iue j'attends tout : 2s sont plus forts que moL (Tullle entre, Messala se retire.) ^SCÈNE III. TULLIE, AR.ONS, ALGINE. AROlfS. Madame, en ce moment je reçois cette lettre Qu'en vos augustes mains mon ordre est dif remettre, Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquia. TULtlE. Dieux ! protégez mon père , et changez son destin ! (Elle lit.) « Le trône des Romains peut sortir de sa cendre : « Le vainqueur de son roi peut en être l'appui : <(Titus est un héros ; c'est à lui de défendie « Un sceptre que je veux partager avec lui. « Vous , songez que Tarquin vous a douiic la vie; « Songe-z que mon destin va dépendre de vous. « . Vous pourriez refuser le roi de Ligurie ; C(Si Titus vous est cher, il sera votre époux. » Ai-je bien lu ? . . Titus ? . . seigneiw. . . est-il possible? Tarquin , dans ses malheurs jusqu'alors inflexible , Pourrait,.? mais d'où sait-il..? et comment..? Ali seigneur! lie veut-on gu'arracher les secrets de mon op^xl

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

ACTE m, SCÈNE in. fto5 Épargnez les chagrins d'une tiiste
prince&se ; Ef e tendez point de piège à ma faible jeunessa' AROSS. Non ,
madame , à Tarquin je ne sais qu*obéir, Éconter mon devoir, nie taire, et
vous servir; Il ne m'appartient point de chercher à comprendre Des secrets
qu'en mon sein vous craignez de répandnu Je ne veux point lever un œil
présomptueux Vers le voile sacré que vous jetez sur eux ; Mon devoir
seulement m'ordonne de vous dire ^ue le ciel veut par vous relever cet
empire , Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertof. TULLIE. Je
servirais mon père , et serais à Titus ! Seigneur, il se pourrait . * . Anons.
N'en doutez point, princesse; Ponr le sang de ses rois ce héros s'intéresse.
De ces républicains la triste austérité De son cœur généreux révolte la fierté
j Les reÂis du sénat ont aigri son courage s Il penche vers son prince :
achevez cet ouvrage. Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer ; Mais
puisqu'il vous connaît , il vous doit adorer. Quel œil , sans s'éblouir, peut
voir un diadème Présenté par vos mains , embelli par vous-même X Parlez-
lui seulement , vous pourrez tout sur lui ; De l'ennemi des rois triomphez
aujourd'hui j Arrachez au sénat , rendez à votre père Ce grand appui de
Rome et son dieu tutélaire^ Kt méritez l'honneur d'avoir entre vos mains
JÇt la cause d'un père, et le sort des Romains, Voluirc. Théâtre. I . -^8

The text on this page is estimated to be only 17.33% accurate

%ûê BRUTU«. SCÈNE IV. . TULLIC, ALGIWE. ^ . TULLIE.
Ciel ! que je dois d'encens à ta bonite propice ! Mes pleurs t'ont désanné,
tout diange; et ta justice , Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté , En
les récompensant, les met en liberté. (à Al g i ne.) Va le cherdier , va ,
cours. Diera ! il Bd e vke encore r Faut-il qu'il soit heureux , bébs ! et cju'fl
l'igncre ? Mais.... n'crouté-je point un espoir trop âattear ? Titus jjour le
se'nat a-»-il donc tant ifliorre^ ? Que dis-je ? bêlas I devrais-je au dépit qui
le pneuwe Ce que j'aurais voulu devoir k sa tendresse? ALGIBE. Je sais que
le sénat alluma son comtcfem , Qu'il est ambitieux , et qu'il brûle pour vous.
, TVII.IE. Il fera tout pour moi » tt'en doute point ; il m'aime. Va, dis-je.... (
Algine sort.) Cependant ce cbangement extrême.... Ce billet ! ... : De qircls
soins mon cœur est combattu î Éclatez , mon amour , ainsi que ma vertu !
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne. Quoi ! mon père à mes feux va
devoir sa couronne î De Titus et de lui je serais le lien ! I.e bonheur de l'état
va donc naître du mienî Toi que je peux aimer , quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prtendrci?

The text on this page is estimated to be only 15.74% accurate

ACTE III, SCÈNE IV. 107 oand pettrrai-JË , Titus , dans mes justes .tranèpatts , entendre sans regrete, te parler sans remords ? ous mes maux sont finis : Rome , je te pardonne ^ orne y txL vas servir, si Titus t'abandonne; énat, tu vas tomber, si Titus est à moi : 'on liéros m'aime ; tremble , et reconnais ton roî; SCÈNE V. TITUS, TULLIE. TITUS. Mad AiiifrE, est-ii bien vrai ? daignez-vous vole cnoorq Cet odieux Bomain que votre cœur abbocrCy Si iustettient bal , si coupable envers vo«s^ ' Cet ennemi? TULIÏE. Seigneur, tout est change pour nooflf. lie destin me pennet — Ti^is. ... il fêmi me dire Si j'avais sur votre ame un vëiit&d)le empire. TITUS. Eb ! pouvez- voifs douter de ce fetal pouvoir, De mes feux , de mon crime , et de mon désespoir? Vous ne l'avez que trop cet empire funeste; L'amour vous a soumis mes jours , que je dëtestc : Commandiez , épuisez votre juste courroux ; Mon sort est en vos mains. TUtLIE. Le mien dépend de vous. TITUS. De moi I Titus tremblant ne vous en croît qu'à peine { Moi , je ne serais plus lobjet de votre baine I

The text on this page is estimated to be only 26.53% accurate

Ao8 BRUTUS. Ah 5 princesse , achevez ; quel espoir enchantent
M'élève en un moment au faîte du bonheur ! TULLIE, en donnant la lettre.
Lisez, rendez heureux, vous, Tullie, et nx>n père.' (tandis ffuUi lit,) Je puis
donc me flatter. . . Mats quel regard sévère ! D'où vient ce morne accueil ,
et ce front consterné ? Dieux !. . . TITUS. Je suis des mortels le plus
iiifertuné; Le sort, dont la rigueur* à m'accabler s'attache , M'a montré mon
bonheur et soudain me l'airachel Et , pour combler les maux que mon oœur
» soufièitS} Je puis vous posséder, je vous aime , et vous perds. TULLIE.
Vous, Titus?, TITUS. Ce moment a condamné ma vie Au comble des
horreurs ou de l'ignominie , A trahir Rome ou vous ; et je n'ai désormais
Que le choix des malheurs , ou celui des forfaits; TULLIE. Que dis-tu?
quand ma main te donne un diadème, Quand tu peux m'obtenir, quand tu
vois que je t'aime{ Je ne m'en cache plus ; un trop juste pouvoir. Autorisant
mes vœux , m'en a fait un devoir. Hélas ! j'ai cru ce jour le plus beau de ma
vie i Et le premier montent où mon ame ravie Peut de ses sentiments
s*expliquer sans rougir, Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir! Que
m'oses- tu parler de mialheur et de crime ?. Ah ! servir des iii|p:ats contre
un roi légitime,

The text on this page is estimated to be only 18.88% accurate

ACTE III, SCÈNE V. ^ào II*oppnmer, ne chërîr, détester mes bienfaits;; Ce sont là mes mdheurs, et voilà tes forfiôts. Ourre les jeux » Titos, et mets dans la balance Les reûis da sënâ , et la toute-puissance. Cboisis de recevoir ou de donner la loi , D'un vil peuple ou d'un trône , et de Rom* ou de moi. Inspirez-loi , grands dieux ! le parti qu'il doit prend». Ti-[^]vs, en Itti rendant la lettre. Mon choix est ûit TULiix; Eh bien ! crains-tu de me l'apprendre ? Parle , ose mériter ta grâce ou mou courroux. Quel sera ton destin ? . . . TITUS. D'être digne ée vous , Digne encor de moî-mième , à Rome encor fidèle ; Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour ellef D'adorer vos vertus , mais de les imiter ; De vous perdre, madame, et de vous mâiter. TULLXfi. Ainsi donc pour jamais.' . . TITUS. Ah ! pardonnez , princesse r Oubliez ma fiu[^]ur, épargnez ma faiblesse ; Ayez pitië d'un coeur de soi-même ennemi , Bloins malheureux cent fois quand vous l'avez haï. Pardonnez , je ne puis vous quitter ni vous suivre i Kl pour vous , ni sans vous , Titus ne saurait vivre | £lt je mourrai plutiJt qu'un autre ait votre foi. TULLIE. fe te pardonne Coût , elle est encore à toi. t8.t .

The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

»ié BRUTUS.; TITUS. Eh bien ! si tou\$ m'aimcx, ayex l'ame romaine. Aimez ma r^ubli(pie , et «oyez plus que reine i Apportez-moi pour dot , au liett du rang des rok, L*amour de mon pays , et l'amour de mes lois. Aeeeppte» aujourd'hui Rome pour votre mère, Son ▼ éûgeur pour époux , Brutus pour voire père i Que les Romains , vaincus en générosité , A la fille des rois doivent leur liberté. TUI.LIS. 'Qui? moi, j'irai trakir... ? TITUS. Mon désespoir m'^are i Non , toute trahison est indigne et barbare. Je sais ce qu'est un père , et ses droits absolus ; Je sais. . . que je vous aime. . . et ne ^e connais plus. TUtLIEe Écoute au moins ce sang qui m'a donné la vie. TITUS. Eh ! dois- je écouter moins mon sang et ma patrie ?. TULLII. Ta patrie ! ah ! barbare ! en est-il donc sans Sioi^ TITUS. rCous sornihes ennemis. . . La nature , la loi I^ous impose à tous deux un devoir si farouche. TULIiIE. Nous ennemis ! ce nojg peut sortir de ta bouche !. TITUS. Tout mon cœur la dément. TULLIE. ■ Ose donc me servir J Tu m'aime», v^nge-mol.

The text on this page is estimated to be only 24.05% accurate

ACTE III, SCÈNE VI. .an SCÈNE VI. 1»RUTUS,ÀRONS,
TITUS, TULLIE,MESSALA, ALBIN, PROCULUS, LicxEuas. BRUTUs, à
Tutlie. Madame , il faut partir. Dans les premiers éclats des tempêtes
publiques Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques f Tarjuin
même en ce temps, prompt h vous ou))Ucr, Et di^ soin de nous perdre
occupé tout entier, Dans nos calamités confondant sa famille , N*a pas
même aux Romains redemandé sa fille. Souffrez que je rappelle un triste
souvenir : Je vous privai d'un père , et dus vous en servir. Allez , et que du
trône où le ciel vous appelle , L'inflexible équité soit la garde éternelle. Pour
qu'on vous obéisse , obéissez aux lois; Tremblez en contemplant tout le
devoir des rois j Et si de vos flatteurs la funeste malice Jamais dans votre
c(Eiu- ébranlait la justice ; Prête alors d abuser du pouvoir souverain ,
Souvençz-vous de Rome , et songez à Tarquin : Et que ce grand exemple,
où mon espoir se fonde, Soit la leçon des rois et le bonlieur du monde. ^<i
Arons.^ Le sénat vous la rend , seigneur ; et c'est à vous De la remettre aux
mains d'un ptrc et d'un épcax. Prtculus va vous suivre à la porte sacrée.
TITUS, éloigné, 0 de ma passion fureur désespérée !

The text on this page is estimated to be only 18.49% accurate

ai» BRUTUS. (il va vers Arons.) 7e ne soufiHrai point, ncw. . .
permettez, êàfgaeaati ,9 (Brutus et luliie sortent avec leur suite,) (Arons fit
Messata restent,) Dieux ! ne moiirraî-)e point de honte et de doulrS (h
Arons,) (y Pourrai-je tous parler?^ ARONS. Seigneur, le temps me pMste»
Il me faut suivre ici Brutus et la princesse; Je puis d une Leure encor
retarder son dèpatt; Craignez , seigneur, craignez de me parler trop taid.
Dans son appartement nous pouvons l'un et l'auM Parler de ses destins, et
peut-être du vôtre, (H sort,) SCÈNE VIL TITUS, MESSALA. TITUS. Sort
qui nous as rejoints , et qui nous désunis ! Sort, ne nous as-tu faits que pour
être ennemis 1 Ah ! cuclie, si tu peux, ta fureur et tes larmes. MESSALA. Je
plains tant de vertus, tant d'amour et de charmei | Un cœur tel que le sien
méritait d'être h. vous. TITUS. Non , c*en est fait j Titus n'en sera point
l'ëpoux. MESSALA. Pourquoi? Quel vain scrupule à vos désirs s*oppose?
TITUS. AhominaMei lois que la cruelle im|)ose)

The text on this page is estimated to be only 24.76% accurate

ACTE I^{er}, SCÈNE I^{re} : t³ T⁴fraSis que j'ai vaincu , je pourrais
rôti» servir 1 Peuples que j'ai sauvés , je pourrais tous trahir I^{er} L'amour dont
j'ai six mois vaincu la violence, L'amour aurait sur moi cette affreuse
puissance [J'exposerais non père à ses ^{raos} cruels I Et quel père ? un
héros , l'exemple des mortels, L'appui de son pays, qui m'instruisit & l'être ,
Que j'imitai , qu'un jour j'eusse ^{alë} peut-être ; 4près tant de vertus quel
horrible destin ! MISSALA. Tous eûtes les vertus d'un cit¹jen romain ; 11
ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître i Seigneur, vous serez roi dès
que vous voudrez l'être. Le del met dans vos mains , en ce moment heureux ,
La vengeance , l'empire et l'objet de vos vœux . Que dis- je ? ce consul , ce
héros que l'on nomme Le père , le soutien , le fondateur de Rome , Qui
s'enivre à vos yeux de l'encens des humains* Sur les débris d'un trône écrasé
par vos mains , S'il eût mal soutenu cette grande querelle , S'il n'eût vaincu
par vous , il n'était qu'un rebelle. Seigneur, embellissez ce grand nom de
vainqueur Du nom plus glorieux de pacificateur ; Daignez nous ramener ces
jours où nos ancêtres Heureux , mais gouvernés , libres , mais sous des
maîtres , Pesaient dans la balance, avec un même poids. Les intérêts du
peuple et la grandeur des rois.' Rome n'a point pour eux une haine
immortelle]* Rome va les aimer si vous ripiez sur elle. Ce pouvoir
souverain que j'ai vu. tout à tout Attirer de ce peuple et la haine et l'amour,
Qu'on craint en des états , et qu'ailleurs on désire ,

The text on this page is estimated to be only 12.34% accurate

1 it4 BRUTUS. Est des ^DOftmtmenU le meflkur <mU pitt"}
Afireuz stms ua t^an , divia êtms «D boa roi. TITUS. Messala , songez-vous
que vous parlez à Jîm ? Que dèsormais en vous je mm vois plus qa'uB
trailM, Et qu'en vous ^>argnant je commeiice de l'ètfo?. aiESSAL4. Eh bien
! «j^renez donc que l'on va vous ravir L'inestimable honneur dont vous
a'osoe)omr; Qu'un autre accompliia ce que vous pouviez faire. TITUS. Un
autre ! arrfte }|d^eiix ! parle... qui l MESSALA. iVotie frère; TITÛ& Idooi
frère Z messAla. . A Târqoin même il a donné sa foK TITUS. Mon frère
trahit Rome ? messAla. H sert Rone et son roi. Et Tarquin , malgré vous,
n'acceptera pour gendre Que celui des Ronuôns qui l'aura pu défendre.
TXTUeu Ciel ! . . pciède ! . . écoutez : mon o«ur long^teiBpp i^k À
méconnu l'abSaie où veus-m'avex conduit Vous pemèz me réduire au
naalkenr nécessaire D'être ou le délateur, ou complice d'un frère : Mais
plutôt votiie sao^ . . KESSAt^ vous pouv w n*«Bi fi^l

The text on this page is estimated to be only 19.28% accurate

ACTE II, SCÈNE VII. - ai5 Frappeft^)e Je mérite en voulant
vous senrirt Du sang de votre ami que cette main liunanAe Y joigne eneor
te sang d'un irère et d'une omanle ; Et , leur tête à k main , demandez an
sénat, Pour prix de r^s vertus , fhonncuf du consulat ; Ou moi-même à
l'mstant, dëdarant les com|>lio8^ Je m'en v»s*commencer ces afireux
saerifioes. iiTtr*. Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir. SCÈNE
VIII. TITUS, MESSALA, ALBINj ALBITS, L'i^MBAssADEUR toscan
peut maintenant vous voir;;i Il est chez la princesse. TITUS, . . . Oui, je vais
chez Tullie. . . J'y c3urs. O dieux de Rome I O dieux de ma patrie î Frappez
, percez ce cœur de sa honte alarmé , Qui serait vertueux , t»'il n'avait point
aimé. Ce^t donc à vous, sénat, que tant d'amour s'immole? A vous , ingrats !
. . Allons. . . (à Messala.) Tu vois ce capitold Tout plein des monuments de
ina fidélité. MESSALA. Songez qu'il est rempli d'un sénat détestée TITCS.
Je le sais. Mais. . . du ciel qui tonne sur ma tête J'entenài la voix qui crie :
Arrête, mgrat , arrête 7

The text on this page is estimated to be only 11.15% accurate

 aie BRUTU8. Ta traliis ton pays... I^on , Rome ! non , Brutts lî
I^enx qui me secourez , je stiis encor Titus. La gloire a de mn jours
aocompagnë la oomse ; Je n'ai point de mon sang déshonoré la source ,
Voue victime est pure ; et s'il finit qu'aujourd'hui Titus soit aux forÊiits
entraîne malgré lui , S'il faut que je succombe an destin qui m'oppiime.
Pieux! sauves les Romains, {rappez avant le crime! FIH nu TROISIEME
ACTE.

The text on this page is estimated to be only 16.02% accurate

ACTE QUATRIÈME. SCÈNE L TITUSrARONS, MESSALA;
TITUS. O ui , j'y sois résolu , partez ; c'est trop attendre : Honteux,
désespéré, je ne veux rien entendre ; Laissez-mot ma vertu , laissez^moi
mes malheurs. Port contre vos raisons, faible contre ses pleurs, Je ne la
verrai plus. Ma fermeté trahie Craint moins tous vos tyrans (ju'un regard dé
Tnllie. Je ne la verrai plus l oui , qu'elle parte. . . . Aii dieux ! AltOVS. Pour
vos intérêts seuls arrêté dans' ces lienx , J'ai bientôt passé l'heure avec peine
accordée , Que vous-même ; seigneur, vous m'aviez demandée. TITUS. Moi
, je l'ai demandée ?< AAOVS; Hélas ! que pbtir tous dem J'attendais en
secret un destin plus heureux l J'espérais couronner des ardeurs si parfaites |
11 n'jr fiiut plus penser. TITUS. Ah « cruel que v5us êtes S Vous avez vu
ma hontfS et mon abaissement; Vous avez vu Titus balaiiccr ou moment» .
Toluir*. Théâtre. 1. «9

The text on this page is estimated to be only 15.55% accurate

»ta BRUTUS. Allez , aciroit cémoîn de mes Iftches tetubesaet ,
Allezii vos deux rois annoncer mes faibfessës \$ Contez à ces tyrans
terrasses par mes coups Que le fils de Brutus a pleuré devant vous. Mais
ajoutez au moins que , parmi tant de larmes. Malgré vous et Tullie , et ses
pleurs et ses charmes , Vainqueui? eAcor de moi , libre , et toujoiin RUmain
 , Je ne suis point soumis par le sang de Tanpiin ; Que rien ne me surmonté ,
et que ye jure encore Une guerre éternelle à ce sang que j'adoc*. J'excuse la
douleur où vos tena sont plongié ; Je respecte en partant vos tristes
préjugés.. Loin de vous accabler, avec vous je souliine t Elle en mourra,
c'est tout cis que je peu* tous dve^ Adieu^ seigneur. MESflAiA. Ocielj
SCÈNE IL IIIUS, MESSALA*' Non , je ne puis aouffric Que dès temparts
dé Rome on la laisse sortir : Je veux la iietenir au péril de ma vie,
UCSSALÂd Vous voulez..., TtTtrs. Je sois lofn de trahir ma patrie. Rome
l'emportera , je le sais ; mais enfin H ae puis séparée Tldie et mon destin.

The text on this page is estimated to be only 23.64% accurate

ACTE iV, SGfiJVE IL ng le respire , je vis » je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux y'^ourons , et que ton zèle Soulève nos amis,
rassemble dos soldats : En dépit du sénat je retiendrai ses pas ; Je prétends
que dans Rome elle reste en otage : Je le veux. ^^ MZSSALÀ. Dans quels
soins votre amour tous engage \ Et que prétendez-TOos par ce coup
dangereux , Que d'avouer sans fhiit un amour malheureux ? TITUS. £fa
bien ! c'est au sénat qu'il faut que je m'adresse* Va de ces rois de Rome
adoucir la rudesse ; Dis-leur que l'intérêt de l'état , de Bmtusi . . . Hélas, que
je m'emporte en desseins superflus ! MESSALÂ. Dans la juste douleur où
votre ame est en proie, n £iut , pour vous servir. . . . TITUS. 11 faut que je
la voie; n (àut que je lui parle. Elle passe en ces lieux ; Elle entendra du
moins mes étemels adieux. UESSAlIA. Parlez-lui, crojez-Aioi. I TITUS. Je
sub peidu , c'est elle; I

The text on this page is estimated to be only 21.17% accurate

tino / BRUTUS. SCÈNE III. TITUS. MESSALA,
TULLIErALGIKE. ▲ IGINE. Oh vous attend , madame. TULLIE. Ah ,
sentence cruelle ! L'ingrat me touche encore , et Bnitus à mes yeus Parait un
dieu terrible aimé contre nous deux. }'aime , je crains, je pleure , et tout
mon cœur s'^are. Allons. TITUS. I?on, demeurez. TUILIE. Que me veux-tu
, barbare ?. Me tromper, me braver? TITUS. AL ! dans ce jour affreux le
sais ce que je dois , et non ce que je veux ; Je n'ai plus de raison , vous me
l'avez ravie. Eh bien ! guidez mes pas , gouvernez ma iurie \ Eéguez donc
en tyran sur mes sens éperdus ; Dicztez , si vous l'osez , les ciimes de Titus..
Non , plutôt que je livre aux flammes , au carnage, Ces murs, ces
citoyen&qu'a sauvés mon courage ; Qu'un père, abandonne par un fils
furieux, Sous le. fer de Tarqvin. . . . TULLIE. M'en préservent les dieux I
La nature te parle , et sa voix m'est trop dière ; Tu m'as trop bien appiis à
trembler pour un père|

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

ACTE Iy, SCÈNE III. aai RaMore-toi : Bmtas est désormais le
mkn ; Tout mon sang est à toi , qui te répond du sien ; Notre amowr, mon b
jmen , mes jours en sont le gage i Je serai dans tes mains sa fille ^ son
otage. Peux-tu délibéier ? Penses-tu qu'en secret Bmt«s te vît au trône avec
tant de regret ? il n'a point sur son fnmt place le diadème ; Mais t aous un
autre nom , n'est-îl pas roi lui-même ? Son règne est d'une année , et lûentât.
. . . Mais , hélas ^ Que de Êdbles raisons, ai tu ne m'aimes pas ! Je ne dis
plus qu'un muot Je pars. ... et je t'adore. Tv^ pleures , tu frémis , il en est
temps encore ; Acliève , parle , ingrat ! que te faut-il de plus 7. TITUS.
Votre haine ; eUe manque au malheur de Titus ? TULLIE. Ah ! c*est trop
essuyer tes indignes murmures, Tes vains engagements , tes plaintes , tes
injures ; Je te rends ton amour dont le mien est confus , Et tes trompeurs
serments , pires que tes refîis* Je n'irai point chercher au fond de l'Italie Ces
Êïtales grandeurs que je te sacrifie, Et pleurer loin de Rome , entre les bras
d'un roi , Cet amour malheureux que j'ai senti pour toL J'ai réglé mon destin
; Romain dont la rudesse Il'afiecte de vertu que contre ta maîtresse , Héros
pour m'aecabler, timide à me servir : iHeertain dans tes vceux , apprends à
les remplir. Tu verras qu'une femme , à tes yeux méprisable | Dans ses
projets an moins éuit inébranlable ; Et pai' la fermeté dont ce cœur est armé,
\ Titus, tu connaîtras comme il t'aurtit aiméL ^ »9

The text on this page is estimated to be only 16.03% accurate

"■ 333 BRUTUS. Au pied dé ces BUirs même où n%naient mes
tneêlNit De ces mvra que ta main défend cooira kan mutret, Oik tu m'oses
trahir, et m'o«trager oomme eus, Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes
fenz. Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures, ^ Que mon bras , dans
mon sang effaçant ihes injurei , Plus juste que le tien, mais moins irrédln,
Ingrat , Ta me punit de t'aToir mdi oomm; Et je -vais — Il TU s, Vanétant,
Non , madame , fi faut tous satisÊnre a Je le veux, j'en frémis , et j'y cours
pour vous plûre^ D'autant plus malheureux, que , dans ma passion , Mon
cœtu* n!a pour excuse aucune illusion ; Que je ne goAte point, dans mon
désordre extrême, Le triste et vain plaisir de me tromper moi-même; Que
l'amour aux forfaits me force de voler ; Que vous m'avez vaincu sans
pouvoir m'aveugler, Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'auime, Je chéris
la vertu, mais j'embrasse le crime. Haïssez-moi, fuyez, quittez un
mallieureux Qui meurt d'amour pour vous et déteste ses ieux j Qui va s'unir
à vous sous ces aflreux augures. Parmi les attentats, le meurtre, et les
parjures. TULLIE. Vous insultez, Titus, à ma futieste ardem*; Vous sentez à
quel point vous régnez dans mon oeevr. Qui , jq vis pour toi seul , oui , je te
le oonlèsse ; Mais malgré (on amour, mais maiffire ma faiblesse Sois sûr
que le tr^^as m'inspire moins d'effroi Que la main d'un ^uz qui crtindrait
d'6trc âi moi ;

The text on this page is estimated to be only 17.96% accurate

ACTE IV, SCÈNE III. %^ Qai se repentirait d avoir servi aon maître ; Que je fais souverain , et qui loogit de l'être. Voici l'instant afireux qui va nous âoigner. Souviens-toi que)e t'aime, et que tu peux régner. L'ambassadeur m'attend; consulte , délibère : Dans une beùre avec moi tu reverras mon père6.' Je pars , et je reviens sous ces murs odieux Pour j rentrer eu reine, ou périr à tes yeux. TITUS. Vous ne périrez point. Je vais. . . TDLLIE. Titus , arrête ; £n me suivant plus loin tu hasardes ta tête ; Du peut te soupçonner ; demeure : adieu ; résous D'être mon meurtrier ou d'être mon époux. SCÈNE IV. TITU5. Tu l'emportes , cruelle , ei Rome est asservie ; Reviens régner sur elle ainsi que sur ma vie ; Reviens ; je vais me perdre , ou vais te couronner ; Lé plus grand des forfaits est de t'abandonner. Qu'on cherche Mcssala ; ma fougueuse impnidenc» A de sou amitié' lassé la patience. Maîtresse, amis. Romains, je perds tent oftim pv*^

The text on this page is estimated to be only 22.72% accurate

ai4 BRUTDS. SCÈNE V. TITUS, MESSALA. TiTus; Seus ma
foreur enfin, sers mon ûital amour } Viens, suis-moi. MES8ALA.
Commandez , tout est prêt ; mes aortes Sont au mont Quiiinal et livreront
les portes. Tous nos braves amis vont jurer avec moi De reconnaître eu vous
l'héritier de leur roi. Ne perdez point de temps ; déjà la nuit plus sornlve
Voile nos grands desseins du secret de son ombre. TITUS. L'heure
approche; TuUie en compte les moments.*. Et Tarquin , après tout, eut mes
premiers seiments. Le sort en est jeté. (Le fond du théâtre s'ouvre») Que
vois-je ? c'est mon père<, SCÈNE VI. BRUTUS, TITUS, MESSALA^
iiCTEums. BRUTUS. ViE5s , Rome est en danger ; c'est en toi que j'espère.
Par un avis secret le sēnat est instruit Qu'on doit attaquer Rome au milieu de
la nuit. J'ai brigué pour mon sang , pour le hēros que j'aiifie, L'honneiu- de
commander dans ce péril extrême : Le sénat te l'accorde : arme-toî , mon
cher fils ; Une seconde ibis va sauver ton pays j

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

ACTE IV, SCÈNE VI. aaS Pour iiotre liberté ta prodiguer ta yie;
Va , mort oa tnonqphant , ta feras mott enyie; TITU». Ciel!.. IRUTUS. Mon
fils!.. TITUS. Remettez, seigneur, en d'antres mains Les Êivenrs du sénat et
le sort des Aomain. MESSALA. Ali ! ^uel désordre afireux de son ame
s'empare ! BBVTUS. Vous pourriez refuser l'Honneur qu'on yqus pr^re?
TITUS. Qui ? moi , seigneur ! BRUTVS. Eh quoi I votre cœur ^ai-é Des
refus du sénat est encore ulcéré ! De vos prétentions je vois les injustices.' !
Àli ! mon fils , est-il temps d'écouter vos caprices ?j Vous avez sauvé Rome
et n'êtes pas heureux ? Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vceux?i
Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre Avant l'âge où les lois pennettent
de l'attendre ?, Va , cesse de briguer une indigne faveur ; La place où je
t'envoie est ton poste d'honneur ;< Va , ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta
colère :: De l'état et de toi je sens que je suis père. Donne ton sang à Rome
et n'en exige rien ; Sois toujours un héros ; sois plus, sois citoyen. Je touche
, mon cher fils , au bout de ma carrière ; Tes triomphantes mains vont
fermer ma paupière }

The text on this page is estimated to be only 13.56% accurate

ia« BRUTUS. Mais , soutenu du tien , moB nom ne me«rni pkn \
Je renaîtrai pour Rome , et vivrai dam I^vb. Que dis-je? je te sub. Dass moa
âge débile Les dieux ne m ont donné qu'un courage inutile; . . Mais je te
vciTai vaincre , ou mourrai , comme toi. Vengeur du nom romain , libre
encore , et «aot vot Ab, Blessa! SCÈNE VII. BRUTUS, VALÉRIUS,
TITUS, MESSÀLI, TAIÉRIirs. Seigneur, faites qu'on se retire. htiVTVs, h
son fiU. Cours, vole.., (Titus et "Mes sala sortent,) VALÉBIUS. On trabit
Rome. BRPT17S. Ab î qu'enfends-je t TJLI.£RI^S. Onc6nsprt| Je n en
saurais douter } on nous trabit , seigneur. De cet afireux complot j'i^ore
enoor l'auteur; Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre» Et
d'indignes Romains ont parlé de se rendre. • RUTUS. . Des citoyens
romains ont demandé diW Urn l TALEÁIUS. Les perfide» m'ont fin par det
rthiim éfarew ;

The text on this page is estimated to be only 20.60% accurate

ACTE IV, SCÈNE VIT.' àwj On ks suit. Je soupçonne et Menas et Lélie , Ces paitisant dés ix>is et de la tyranaie, Ces secrets eanemîs du bonheur de l'état , Ardents à désunir le peuple et le sénat. Messala les protège ; et , dans ce trouble extfént , l'oserais soupçonner piau'à Messala même, Sans l'étroite amitié dont l'honore Titua. BRUTUS. Observons tous leurs pas ; Je ne puis rien de plus : La liberté , la loi dont nous Aonunes les pères , Wous défend des rigueurs peut-être nécessaires : Arrêter un Romain sur de simples soupçons , €'est agir en tyrans, nous qui les punissions. Allons parler an peuple, enhardir les timides^ ^courager les bons , étonner les perfides. Que les pères de Rome et de la liberté Viennent rendre aux Romains leur intrépidité; Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ? Dieux ! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage ; Qne le sénat nous suive. SCÈNE VIII. BRUTUS, VALÉRIUS, PROCULUS. phoculu». Un esclave , seigneur, O'un entretien secret implore la faveur. • BRUTUS. Dans la nuit ? à cette heure ? PROCULUS. Oui , d*un avis fidèle n apporte, dit- il, la pressante aouyelle.

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

9a8 BRUTUS. BR17TU8.' Peut-être des Roimaiiis le salut en dépend : Allolis , c'est les trahir que tarder un moment. (a Procuius.) Vous , dlez yers mon fils ; qu'à cette heure &tal« n défende surtout la porte Quirinale , Et que la terre avoue , au bruit de ses exploits , Que le sort de mon sang est de vaincre les rois. riir DU QUATniÈME a.cti.

The text on this page is estimated to be only 21.38% accurate

ACTE CINQUIÈME. SCÈNE I. BRUTUS, uts SfinATEURS,
PROCULUS, ucxEuai, L*ESCLAVE VINDEX. BRUTUS. yJvif Rome
n*était plus; oui, sous la Cyranoie L'augoste liberté tombait anéantie ; Vos
tombeaux se rouvraient ; c'en était fiût : Tarquiu Rentrail dès cette nuit, la
vengeance à la main. C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artificioe Sous les
pas des Romains craissait ce précipice: Enfin, le^croirez^vous? Rome avait
des enÊmta Qui conspiraient contre elle , et servaient les tyrans ; Messala
conduisait leur aveugle furie, A ce perfide Arons il vendait sa patrie : Mais
le ciel a veille sur Rome et sur vos jours \ Cet esclave a d' Arons écouté les
discours; (en montrant l'esclave,) n a prévu le crime , et son avis fidèle A
réveillé ma crainte , a ranimé mon z^e. Messala , par mon ordre arrêté cette
nuit , Devant vous à Tinstant allait être conduit ; J'attendûs que du mois
Vappeceil des suj^licei De sa bouche infidèle arrachât ses complices ; Mes
licteurs l'entouraient, quand Blessala soudain» baissant un poignard qu'il
cachait dans son sein» Tpluire* Tliéâtr*. I. ' 20

The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate

-ft^ BRUTUS. Et qu'à YOns , sēnatenrs , il destinait peut-être :
Mes secrets, a-t-ii oit, que Ton cherche k conoaître. C'est dans ce coeur
sanglant qu'il Êiut les découvrir; Et qui sait conspirer , sait se taire et
mourir. On s'écrie , on s'avance : il se frappe , et le traître Meurt encore en
Romam, quoiqu'indlgne de l'être. Déjà des murs de Rome Arons était para ;
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi ; On arrête à l'instant Arons
avec Tullie. Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie Le ciel va
découvrir toutes les profondeurs ; Piiblicola partout eu cherche les auteurs.
Mais quand nous connaissons le nom deft parricidet, Prenez garde ,
Romains , point de gr&ce aux perlides ; Fussent-ils nos amis , nos frères ,
nos enfimts, Jie voyez que leur crime , et gardes vos seane&ti. Rome , la
liberté , demandant leur siq>plice ; Et qui pardonne au orime, en devient le
compUoe. (à resctas^e.) Et toi , dont la naissance , et l'aveu^ dcttia N'avait
fait qu'un esdave, et dut aire un Romain, Par qui le sénat vit, par qui Rome
est saurée» Reçois la liberté que tu m'as conservée ; Et prenant désormais
des sentiments pin» grands , 6^ois l'égal de mes Gà* , et l'eflroi des tyrans.
Mais qu'est-ce 4ue j'enienda? quelle mauiar soudaine? PttOCVLUS. Arons
est arrdté, seigneur, et je l'a; * BKTTTUli De quel front povanm^Mi. . . l

The text on this page is estimated to be only 23.87% accurate

ACTE V, SCÈNE II. aSi SCÈNE IL BRUTUS, LES
SÉNATEURS, ARONS, ligteuks. A BOUS. JvsQUES k quand , Romains ,
Voulez-Tons profaner tons les droits des humains ?. O'un peuple rérolté
conseils vraiment sinistres , Pense^vons abaisser lès rois dans leurs
ministres ? Vos licteurs insolents viennent de m'arréier : Est-ce mon maître
ou liçi que l'on veut insulter ?i Et chez les nations ce rang inriolable. . .
BRUTUS. Plus ton rang est sacré , plus il te rend coiqpable « ^ Cesse ici
d'attester des titres superflus. A BONS. L'anitMissadeur d'un roi. . . !
BBUTUS. Traître , tu ne l'es plus ; Tu n'es qu'un conjuré , paré d'un nom
sublime , Que l'impunité seule enhardissait au crime. les vrais ambassadeurs
, interprètes des lois , San» les déshonorer savent servir leurs rois ; Te la loi
des humains discrets dépositaires , La paix seule est le fruit de leurs saints
ministères ; Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrée, l'U, partout
bienfaisants , sont partout révéérés. A ces traits , si tu peux , ose te
reconnaître : Mais si tu veux au moins rendre compte à ion maître Des
ressorts , des vertus , des lois de cet état , Comprends Vesprit de Rome , et
connais le sénat Ce peuple auguste et saint sait respecter encore. Les lois
des nations que ta main déshonotc ;

The text on this page is estimated to be only 19.43% accurate

ftSa BRUTUS. Plus ta les mëcoimais , plus nous ies prot^ëcuit:
Et le seul châtimeñt qu'ici nous tlmposons , C'est de Toir expirer les
citoyens perfides Qui liaient ayec toi leurs complots parricides; Tout
couyert de leur sao^ r^andu devant toi , lYa d'un crime inutile entretenir ton
roi ; Et montre en ta personne aux peiq^les d'Italie lia sainteté de Rome et
ton ignominie. Qu'on l'emmenë, licteurs. SGÈNE^IIL Les stsÀXtajÊB,
BRUTUS, VALÉRIUS, PR0CULT3S BRUTUS. Eh bieu ! Vulérius , ' Ils
sont saisis sans doute , ils sont au moins connue? Quel sombre et noir
chagrin , couvrant votre visage, De maux encor plus grands semble être le
présage l Vous frémissiez, VALÉRÏUS. Songez que vous êtes Brutus,
BRUTUS. fixpliqueZ'Vous. . : vAlérius. Je tremble à vous en dire ploS.! (//
lui donne des tablettes,) Voyez, seigneur; lisez, connaissez les coupables.
BRUTUS, ^re/m/it les tablettes. Me tronïpez-vous, mes yeux ? O jours
abominables & O père infortuné ! Tibérinus ? mon fils ! Sénateurs,
pardonnez... Le perfide C8|-il priaZ

The text on this page is estimated to be only 23.81% accurate

ACTE V, SCÈNE III. a33 TALiRins. Avec deux conjurés il s'est osé défendre ; Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre ; Percé de coups , seigneur , il est tom3>é près d'eux : Mais il reste à tous dire un malheur plus affreux , Pour TOUS , pour Rome entière et pour moi plus sensible. BBUTUS. Qa*entends-je? YALÉRIUS. , Reprenez cette liste terrible Que chez Messala même a saisi Proculus. BRUTUS. Lisons doDd.. Je (remis, je tremble. Ciel ! Titus ! (Il se laisse tomber entre les bras de Proculus,) • VAL^RIUS. Assez près de ces lieux je l'ai trouve sans armes , Errant, désespéré, plein d'horreur et d'alarmes. Peut-être il détestait cet horrible attentat. BRUTUS. Allez , pères conscrits , retournez au sénat ; Il ne m'appartient plus d'oser j prendre place : Allez , exterminatez ma criminelle race ; Pimissez-en le père , et jusque dans mon flanc Recherchez sans pitié la source de leur sang. Je ne vous suivrai point , de peur que ma prètence He suspendit de Rome ou fléchît la vengeance. SCÈNE IV. BRUTUS. CttAîns dieux! h. vos de'crets tous mes vœiix sont soumis 1 Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays, ao.

The text on this page is estimated to be only 15.67% accurate

Acte III. Scène IV. BRUTUS. C'est vous qui par mes mains allez sur la Justice
De notre liberté l'éternel édifice : Voulez-vous renverser ses sacrés
fondements ? Et contre votre ouvrage armez-vous contre elle ? Ah ! que
Tibérinus, en sa lâche furie, Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie, Le coup
en est affreux, le traître éternel mon fils ! Mais Titus ! un héros ! l'amour de
son pays ! Qui dans ce même jour, heureux et plein de gloire, A pu par un
triomphe honorer sa victoire ! Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains
L'espoir de ma vieillesse et celui des Romains ! Titus ! dieux ! SCÈNE V.
BRUTUS, VALERIUS, suite, officiers. VALERIUS. Du sénat la volonté
suprême Est que sur votre fils vous prononciez vous-même. BRUTUS.
Moi ? VALERIUS. Vous seul BRUTUS. Et du reste en a-t-il ordonné ?
VALERIUS. Des conjurés, seigneur, le reste est condamné ; Au moment où je
parle ils ont vécu peut-être. BRUTUS. Et du sort de son fils le sénat me
rendra justice ?

The text on this page is estimated to be only 16.98% accurate

ACTE V, SCÈNE V. a35^ VAI^RIUS. n croit 2i vos vertus devoir
ce rare honneur. BRVTVS. O patrie ! VALIÉRIUS. Ao sénat que dirai-je ,
seigneur ? BRtTTUS. Que Brutus voit le prix de cette grâce insigne] Qu'il
ne la cherchait pas... mais qu'U s'en rendra digne... Mais mon fils s'est rendu
sans daigner résister ; Il pourrait... Pardonnez si je cherche à douter ; C'e'tait
l'appui de Rome , et je sens que je l'aime. VALÉRina. Seigneur, Tullie...
BRUTUS. Eh bien... VAX^RIUS. Tullie au xnbment même' • li'a que trop
coofirmé ces soupçons odieux. ^ BRUTUS. Comment, seigneur?
VALÉniUS. A peine elle a* revu ces lieux, A peine elle aperçoit l'appareil
des supplices , Que , aia main consommant ces tristes sacrifices , Elle
tombe , elle expire , elle immole à nos lois Ce reste infortuné de nos
indignes rois. 8i l'on nous trahissait, seigneur, c'était pour elle. f e re^»ecte
en Brutus la douleur paternelle ; Mais , totvntfit vers ces lieux ses jeux
appesantis » Tollie en expirant a nommé voire fils.

The text on this page is estimated to be only 16.91% accurate

ti36 BRUTUS^ BRvut. Justes dietLX ! TALÉRIUS. C'est à vous à juger de son crime: Condamnez , épargnez , ou frappez la victime 9 Rome doit approuver ce qu'au« ait Bmtus. BRUTUS. Licteurs , que devant moi l'on amène Htus. yALÉiiiius. Plein de votre vertu, seigneur, je me retire : Mon esprit étonné vous plaint et vous admire; Fit je vais au sénat apprendre avec terreur lia gi audeur de votre ame et de votre douleur. SCÈNE VL BRUTUS, PROCULUS. BRtJTtJS. If oK , plus j'y pense encore , et moins je m'imagine ijue mon fils des Romains ait tramé la ruine : Pour san père et pour Rome il avait trop d'amour; Ou ne peut à ce point s'oublier en un jour. Je nr le puis penser, mon fils n'est point coupable. PROCULUS. Messala , qui forma ce complot détestable , Sous ce ^rand nom peut-^être a voulu se couvrir; Peut- eue on Lait sa gloire ^ ont cherche à la flëtrif. BRUTUS. Plûtaucien ' PROCVLUA De VOS fils c'est le seul qui tous rcate. Qu'il soit coupable ou non de ce complot ffineste.

The text on this page is estimated to be only 19.94% accurate

ACTE V, SCÈNE VI- aBy Le BéjMt indulgent tous remet ses destins : Ses jours sont assurés puisqu'ils sont dans vos xsains ; Vous saurez à Tëtat conserver ce grand homme , Vous êtes père enfin. BmuTirs. Je suis consul de Rome. SCÈNE VIL BRUTUS, PROCULUS, TITUS, dans /c }b/irf du théâtre, avec des licteurs» PROCULUS.' Le vioicL TITUS. C'est Brutns ! O douloureux momeotel 0 terre , entr'onvre-toi sous mes pas chancelante I Seigneur, souffrez qu'un fils. . . BEUTUS. Arrête , téméraire. De deu^ fils que, j'aimai les dieux m'avaient fait père ; J'ai perdu l'un ; que dis-je ? ah, malheureux Titus A Parle j ai- je encore un fils ? TITUS. rifon , vous n'eoï avez plus, BRUTUS. Réponds donc à ton juge , opprobre de ii|a vie. (Il s*assied.) Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie ? D'î^ndonner ton père au pouvoir absolu ?« De trahir tes serments ? TITUS. Je n'ai rien résola.

The text on this page is estimated to be only 23.11% accurate

i3S BRUTUS. Plein d'un mortel poison dont l'ortie me d[^]Tort,
Je m'ignorais moi[^]DOi[^]e , et je me dierche encore | Mon cœur, encor
surpris de son égarnement , l'import[^]loin de soi , fat coupable on moment : Ce
moment m'a couvert d'une honte éternelle ; A mon pays que j'aime il m'a
fait infidèle : Mais, ce moment passé, mes remords infinis Ont égalé mon
crime et vengé mon pays. ProiR[>]ncez mon arrêi Bome, qui vous contemple
> A besoin de ma perte et veut \m grand exemple j Par mon juste supplice il
faut épouvanter Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.» Ma mort
servira Rome autant qu'eût &it ma vie : Et ce sang , en tout temps utile & sa
patrie , Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté, N'aura coûté jamais que
pour la liberté. BRUTUS. Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ? De
crimes , de vertus , quel horrible assemblage ! Quoi ! sous ces lauriers
même, et parmi ces drapettOXt Que ton sang à mes yeux rendait encor plus
beaux ! Quel démon t'inspira cette horriUemconfitaxice?. TITUS. Toutes les
passions , la soif de la vengeance , L'ambition , la haine , un instant de
fureur. . . .BRUTUS. Achète, malheureux. TITUS. Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le Maître ^ Qui fit tout mon forfait ,
qui l'augmente peut-être. C'est toi qui vous offenser par cet aveu honteux ,

The text on this page is estimated to be only 15.06% accurate

ACTE V, SCÈNE VII. ^^ Innlâe pour Rome , indigne de nous
deux. Mon xnalLeur «st «u comble ainsi q«e ma furie 9 Terminez mes forf^
, mon dés«\$po}r » m» .vie , Votre opprobre et le mien. Mais si dans les
conUsatf J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas, Si je vous imitM , si
j'aimai ma pairie ^ D'un remords asads fpmà si ma faute est sorrit, (il se
jette a genoux,) A cet infortuné 4iaignez ouvrir le» bras ; Dites du moins ,
Mon fils , Brutus ne te hait pa»; Ce mot seul , im rendant mes vertus et ma
gloirç , De la honte où je suis défendra ma mémoire : On dira que-Titns ,
deacendant chez les morts , Eut un regard de vous pour prix de ses remords
, Que vous l'aiBiitz encore , et que , malgré soa erime , Votre fils dans la
tombe emporta votre estime. BRUTUS. Son remords me l'a^acbe. O Rome î
6 mon p^yt ! Proculus. ... à la mort que l'on mène mon fils. Lève~toi , triste
objet d'horreur et de t^ndicsse ; Lève-toi , cher appui qu'espérait ma
vieillisse ; Viens embrasser ton père ; il t'a dft condamner; ' Mais, s'il n'était
Brutus, il t'allait pardoèner. Mes pleurs , en te parlant, inondeai ton visage :
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage ; Va , ne t'attendris point , sois
plus Romain que moi , Et que Rome t'admire en se vengeant de toi. TITUS.
Adieu : je vais périr digne enoor de mon père. (Oii /'emmène.)

The text on this page is estimated to be only 19.42% accurate

%ié ' BRUTUS. SCÈNE VIIL BRUTUS, PROCULUSL
PHOCULUS; Seigneur, tout le sénat, dans sa donlenr sincèK, En frémissant
du coup qui doit vous accabler. . . . B&UTUS. iVous connaissez Brutus et
l'osez consoler ! Songez qu'on nous prépare une attaque nouvDc r Rome
seule a mes soins ; mon cœur ne connaît qa'elle. Allons ; que les Romains ,
dans ces moments afireuXi Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux^
Que je finisse au moins ma déplorable vie Comme il eût dû mourir, en
vengeant la patrie. SCÈJNE IX. BKUTUS, PROCULUS, UN SÉNATEUR
LE séNATEVB. SSXGHEUJ^;.. brutus: Mon fils n'est plus ? LE
SÉNATEUB. C'en est àùu.: et mes yeux.* BRUTUS. fi.<me est libre : il
suffit . . . Rendons gr&ces &uz ^feu. Fia DE BRUTUS.

The text on this page is estimated to be only 13.47% accurate

ZAÏRE, TRAGÉDIE, Représentée , pour la première ^is , le 1 3
auguste Voltaire. Thî«tr«. ^I.

LETTRE A M. DE LA ROQUE, StrK LA TKAGÉDIE DE
ZAÏRE. (t^Ss.^ Quoique pour Tordinaire vous vouliez bien prendre la peine
, monsieur , de faire les extraits des pièces nouvelles , cependant vous me
privez de cet avantage, et vous voulez que ce soit moi qui parle de Zaïre. Il
me semble que je voi& M. le Normand ou M. Gochin réduire un de leurs
clients à plaidef sa cause. L entreprise est dangereuse ; mais je vais mériter
au moins la confiance que vous avez en moi par la sincérité avec laquelle je
m'expliquerai. Zaïre est la première pièce de théâtre dans laquelle j'aie osé
m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur ; c est la seule tragédie
tendre que j'aie faite. Je croyais, dans l'âge même des passions les plus
vives , que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique ; je ne regardais
cette fûblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des
Sophocle. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de
Racine qu'à la force de Corneille, me paraissent ressembler aux curieux qui
préfèrent les nudités du Gorrège au chaste et- noble pinceau de Raphaël. lie
public 'qui fréquente les spectacles* est au* |ourd'hui plus que jamais dans
le goût du Gorrège.

The text on this page is estimated to be only 28.76% accurate

a44 LETTRE SUR ZAÏRE, Il faut de la tendresse et du sentiment ; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'Andronic et d'Hippolyte , et à peine un seul qui réussisse dans ceux de Cinna et d'Horace. Il a dû me plier aux mœurs du temps, et commencer tard à parler d'amour. J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; et , pour l'ennoblir j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau , d'un côté , l'honneur, la naissance , la patrie , la religion; et de l'autre , l'amour le plus tendre et le plus mal- heureux ; les mœurs des maffométans et celles de» chrétiens ; la cour d'un Soudan et celle d'un roi de France ; et de faire paraître pour la première fois des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de saint Louis; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette pièce , étant si neuve et si fertile , s'arrangea d'elle-même ; et au lieu que le plan d'Éryphile m'avait beaucoup coûté , celui de Zaïre fut fait en un seul jour ; et l'imagination , échauffée par Tin* tère qui régnait dans ce plan y acheva la pièce en vingt-deux jours. Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu (car où est l'artiste sans amour propre?) mais je devais cette excuse au public des fautes et des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il

The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate

A M. PE LA ROQUE. ^45 aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le style; mais des raisons, dont il est inutile de fatiguer le public » n'ont pas permis qu'on différât. Voici, monsieur, le sujet de cette pièce. La Palestine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maître. Orosmane, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertu, et de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise et l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du sérail, et n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers et à ses sujets pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens, dont son sérail et ses états étaient remplis. Parmi ses esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le règne de Noradin. Cet enfant, ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi saint Louis, qui avait daigné prendre soin de son éducation et de sa fortune. Il avait pris en France le nom de Nérestan; et, étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encore une fois, et avait été enfermé parmi les esclaves d'Orosmane. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom d'Al.

The text on this page is estimated to be only 27.30% accurate

a46 LETTRJE SÛK ZAÏRE; de Zaïre , ignorait sa naissance , aussi-bien qw Nérestan et que tous ces enfants de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parents, et qui ne connaissent de famille et de patrie que k sérail. Zaïre savait seulement quelle' était née .chrétienne; Nérestan et quelques autres esclaves, un peu plus âgés qu'elle, l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix, seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave nommée Fatime, nce chrétienne , et mise au séi-ail à l'âge de dix ans, tâchait d'instruire Zaïre du peu qu'elle savait de la religion de ses pères. Le jeune Nérestan , qui avait la liberté de voir Zaïre et Fatime , animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français , touché d'ailleurs pour Zaïre 'de la plus tendre amitié , la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter Zaïre ^ Fatime , et dix chevaliers chrétiens du bien qu'il avait acquis en France , et de les ramener à la cour de saint Louis. Il eut la hardiesse de demander au sondan Orosmane la permission de retourner en France "Sur sa seule parole , et le Soudan eut la générosité de le permettre. Nérestan partit, et fdt deux ans hors de Jérusalem. Cependant la beauté de Zaïre croissait avec son âgfi , et la naïveté touchante de son caractère la rendait encore plus aimable que sa beauté. Oros^thane la vit , et lui parla. Un cœur comme le sie" ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il résolut d" baanir la mollesse qui avait efféminé tant de roii

A M. DE LA ROQUE. ^47 'i3e TAsie , et d avoir dans Zaïre une amie , une maîtresse, une 'femme, qui lui tiendrait lieu de -tous les plaisirs , et qui partagerait son cœur avec les devoirs ^'un prince et d'un guerrier. Les faibles idées du christianisme , tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s'évanouirent bientôt à la vue du Soudan ; <»lie l'aima autant qu'elle en était aimée , sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse. ■** Nérestan ne revenait point de France. Zaïre ne Voyait qu'Orosmane et son amour; elle était prête d'épouser le sultan , lorsque le jeune Français arriva. Orosmane le fait entrer en présence même de Zaïre. If érestan apportait avec la rançon de Zaïre et de Fatime , celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. J'ai satisfait à mes serments , dit-il au soudan ; c'est à toi de tenir ta promesse , de me remettre Zaïre , Fatime , et les dix chevaliers : mais apprends que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon î « Une pauvreté noble est tout ce qui me reste » ; je viens me remettre dans tes fers. Le Soudan , satisfait ' du grand courage de ce chrétien , et né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix, et le combla de présents; mais il lui fit entendre que Zaïre n'était pas faite pour être rachetée, et qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il refusa aussi de lui rendre , parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de Lusignaii, fait esclave depuis long-temps dans Césarée,

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

248 LETTRE SUR ZÏIRE, Ce L'usîgnan , le dernier âe la branche
Ses roSt ^de Jérusalem , était un vieillard respecte dans l'orient, l'amour de
tous les chrétiens , et dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins.
C'était lui principalement que Nérestan avait voulu racheter; il parut
devant Orosmane accablé du refus qu'on lui faisait de Lusignan et de Zaïre.
Le Soudan remarqua ce trouble ; il sentit dès ce moment un commencement
de jalousie , que la générosité d« son caractère lui fit étouffer : cependant il
ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir l» lendemain avec
Mérestan. Zaïre , sur le point d'être sultane, voulut donner au moins à
Nérestan une preuve de sa reconnaissance; elle se jette aux pieds
d'Orosmane pour ob» tenir la liberté du vieux Lusignan. Orosmane ne
pouvait rien refuser à Zaïre, on alla tirer Lusignan des fers. Les chrétiens
délivrés étaient avec Nérestan dans les appartements extérieurs du sérail ;
il» pleuraient la destinée de Lusignan : surtout le chevalier de Chatillon ,
ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait se résoudre à accepter une
liberté qu'on refusait à son ami et à son maître^ lorsque Zaïre arrive, et leur
amène celui qu'ils n'espéraient plus. Lusignan, ébloui de la lumière qu'il
revoyait après vingt années de prison , pouvant se soutenir à peine, ne
sachant où il est et où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des
Français , et x^ connaissant Chatillon , s'abandonne à cette joie

A M. DE LA ROQUE. a^^ n     d'amertume quelles malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à cp   il doit sa d  liyrance; Zaïre prend laparole en lui pr  s  tant N  restan : C'est à ce jeune Français , dit-elle , que TOUS et tous les chrétiens devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que N  restan a été élevé dans ^ le sérail avec Zaïre; et se tournant vers eux: Hélas! dit -il , puisq  ^ie vous avez pitié de mes malheurs , achevez votre ouvrage; instruisez -moi du sort de mes enfants. Deux me furent enlevés au berceau , lorsque je fus pris dans Césarée ; deux autres furent massacrés devant moi avec leur mère. O mes fils l    martjrs ! veillez du haut du ciel sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore. Hélas! j'ai su que mon dernier fils et ma fille furent conduits dans ce sérail. Vous qui m'  coutez , N  restan , Zaïre, Chatillon, n'avez- vous nulle connaissance de ces tristes restes du sang de Godefroi et de Lusignan ? Au milieu de ces questions , qui déjà remuaient le cœur de N  restan et de Zaïre, Lusignan aper    t      bras de Zaïre un ornement qui renfermait une croix : il se ressouvint que l'on avait mis cette pa  ^ ru^e à sa fille , lorsqu'on la portait au baptême ; Chatillon l'en avait ornée lui-même, et Zaïre avait -, été arrachée de ses bras avant que d'être baptisée. La ressemblance des traits, T  ge, toutes les cir* constances , une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue, tout confirme à Lusignan qu'il est père encore ; et la nature parlant à la fois aa cœur de tous les trois , et s'expliquant par des ^

The text on this page is estimated to be only 27.77% accurate

a5é LETTRE SUFF HKiKÉ^, . . ce , larmes : Embrasse2-inoI ,
mes cliers enfants, s*«èril Lusignan , et revoyez votre père. Zaïre et
Wercstaa ne pouvaient s'arracher de ses bras. Mais héhs! dit ce vieillard
infortuné, goûterai -je tinc joie pure? Grand Dieu^ qui me rends ma fille,
me h rends-tu chrétienne? Zaïre rougit -et frémit à ces paroles. Lusignan vit
sa honte et son malheur, et Zaïre avoua qu'elle était musulmane. La douleur,
la religion , et hi nature , donnèrent en ce moment des forces à Lusignan ; il
embrassa s^ fille , et lai montrant d'une main le tombeau de Jésus-Christ, et
le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zèle , aidé de tant de
chrétiens , de son fils, et du Dieu qui l'inspire , il touche sa fille , il l'ébranlé;
elle se jette à ses pieds et lui promet d'être chrétienne.: [À'u moment arrive
un officier du sérail , qui sé< jpare Zaïre de son père et de son frère , et qui
arrête tous les chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un
conseil qu'on venaii de tenir en présence d'Orosmane. La flotte de saint
Louis était partie de Chypre , et on craignait pour les côtes àt Sjrie ; mais un
second courrier ayant apporté la nouvelle du départ de saint Louis pour
FEgypte, Orosmane ftit rassuré; il était lui-même ennemi du isoudan
d'Egvpte. Ainsi, n'ayant rien à craindre ni du roi ni des Français qui étaient à
Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi , et De| songea plus
qu'à réparer, par la pompe et la magnificence de son mariage , là rigueur
dont iravai' "usé envers Zaïre.

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

A M. DE LA ROQUE., aSx Fondant que le mariage se préparait ,
Zaïre dé\$olée demanda au soadan la permission de revoir ^érestan encore
une £019. Orosmane^ trop heureux de trouver une occasion de plaire à
Zaïre , eut l'indulgence de permettre cette entrevue. Nérestai^ revit
donc^Zaïre; mais ce fut pour lui apprçndre^ ^ue son père était près
d'expirer; qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfant», et l'amer^
tume d'ignorer si Zaïre serait chrétienne ; et qu'il lui ordonnait en mourant
d*être baptisée ce jourlà même de la main du pontife de Jérusalem. Zaïre
iittendrie et vaincue promet tout, et jura à son frère qu'elle ne trahirait point
le sang dont elle était née, qu'eUe serait chrétienne, qu'elle n'épou« serait
point Orosmane, qu'elle ne prendrai^aucun parti ayant que d'avoir été
baptisée. A peine avait-elle prononcé ce serment, qu'Orosraaoe, plus
amoureux et plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la
mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que Zaïre; elle était partagée
entre son Dieu, sa famille, et son nom , qui. la retenaient , et le plus aimable
de tous les hommes , qui l'adorait. Elle ne se connut plus; elle céda à la
douleur, i^t s'échappa des mains de son amant, le quittant avec désespoir, et
le laissant dans l'accablement de la surprise , de la dou. leur et de la colère.
Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le cœur d'Orosmane :
l'orgueil les empccba de paraître, et l's^our les adoucit. 11 prit la fuite dis
Zaïre pour up caprice , pour ua ^vxHxGa mnocent/

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

s5a UETTRE SUR ZAÏRE», pour la crainte naturelle k une jeune fille ^ poai tout autre chose enfin ^e pour une trahison. Il vît encore Zaïre , lui pardonna , et Taima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentait par la ten* dresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux , le supplie de dinerer le ma< riage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti , qu'elle aurait reçu le baptême , que Dieu lui donnerait la force de résister : elle se flattait même quelquefois que la religion thrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre , si généreux , si vertueux , k qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à Orosmane avec une tendresse si naïve et une douleur si vraie , qu'Orosmane céda encore , et lui accorda le sacrifice de vivre sans cllt ce jour-là. Il était sûr d'être aimé ; il était heureux idans cette idée , et fermait les jeux sur le reste. Cependant , dans les premiers mouvements de Jalousie, il avait ordonné que le sérail fût fermé k tous les chrétiens. Nérestan , trouvant le sérail fermé , et n'en soupçonnant pas la cause , écrivit une lettre pressante à Zaïre ; il lui mandait d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la mosquée , et lui recommandait d'être fidèle. La lettre tomba entre les mains d'unf garde, qui la porta à Orosmane. Le Soudan en crut à peine •esj yeux. Il se vit trahi ; il ne douta pas de son malheur et du crime de Zaïre. Avoir comblé ua étranger, un captif, de bienfaits; avoir donné soo cœur, sa couronne , à une fille esclave ; lui avoir

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

A M. DE LA ROQUE. a53 tout sacrifié[^] ne vi[^]re que pour elle, et en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que Tamour a de plus violent , ce que ringratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître : c'était sans doute un état hor[^]rtble; mais Orosmane aimait, et il souhaitait detroUTtr Zaïre innocente. Il lui fait rendi'e ce billet par un esclave inconnu ; il se flatte que Zaïre pouvait ne point écouter Nérestan : Nérestan seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on Tarrête et qu'on i'enchaîne , et il va à l'heure et à la place du rendez-vous attendre l'effet de la lettre* La lettre est rendue à Zaïre : elle la lit en tremblant, et, après avoir long -temps hésité, elle dit enfin à l'esclave qu'elle attendra Nérestan , et donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout k Orosmane. Le malheureux Soudan tombe dans l'excès d'une clonleur mêlée de fureur et de larmes. Il tire son l'oignard , et il pleure. Zaïre vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit : Orosmane entend sa voix , et son poignard lui échappe ; elle approche, elle appuie Nérestan, et à ce nom Oposmane la poignarde. Dans l'instant on lui amètie Nérestan enchaîné , avec Fatime complice de Zaïre. Orosmane hors de lui s'adresse à Nérestan, en Innommant son rival : C'est toi qui m'arraches Zaïre, dit r il, regarde -la «l[^]ant que de mourir ; que ton supplice comn[^]ence Voltaire. Tb«»»tr«, ti 3[^]

The text on this page is estimated to be only 20.15% accurate

a54 LETTRE SUR ZAÏRE, etc. avec le Aîen[^] regaide-la , te dis-
je. Nérestan ; proc&e de ce co[^]-ps expirant : Ah! que vois-je! J nia SQsnv I
bavbare , qu'as-tu iait ? . . • A ce mot i sœur, Orosmane est comme un
|ipmmc qui rev d'un soBge funeste ; il connaît sou erreur ; il Toid ce qu'il a
perdu ; il est trop abîmé dans l'horreo de son état pour se plaindre. Tiérestan
et Fatimeï lui parlent y mais de tout ce qu'ils disent il neo-l tend autre chose
sinon qu'il était aimé. 11 prononc* le nom de Zaïre , il court à elle ; on
TarréiQ, il retombe dans Tengourdissement de son désespoir. Qu'ordonnes-
tu de moi ? lui dit Nérestan. Le soodan , après un long silence , fait 6ter les
iers h. Rérestan, le comble de largesses, l,ui et totts les chrétiens , et se tue
auprès de Zaïre. Voilà, monsieur, le plan exact de la condoitt de cette trag/
édie que j 'expose ayee toutes ses fautes. Je suis bien loin de m enorgueillir
du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du
théâtre ? qui ne sait qu'une situation intéressante , mais triviale , une
nouveauté brillante et hasardée , la senle voix d'une, a[^]i[^]ice , suffisent peur
tromper quelque temps le public ? Quelle distance immense entre nu ou[^]rît[^]
«ouvert au théâtre et un bon oun-age! j'en sens malheureusement toute la
différence. Je vois combien il est di[^]çile de réussir' au gré des connaisseurs.
Je ne suis pas plus i|i4ttlgent qu'eux pour moi-même; et si l'ose travailler,
c'est que mon goût eiR[^]ème pour eet art l'emi[^]rte encore sh): l[^]
eoniMUis[^]nct, *i j'ai de mon peu de talent.

The text on this page is estimated to be only 26.89% accurate

ÉPITRE DÉDICATOIRE A M. FALKETIER, NÉOOCIAKĪ
ANGLAIS, DEPUIS AMBASSADEUR A CONSTAIRMOPLÉ. Vous êtes
Anglais , mon cher amĭ , et je suis né en fVance ; mais ceux qui aiment les
arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent ont à peu près les
mêmes principes, et ne composent qu'une république : ainsi il Il est pas plus
étrange de voir aujourd'hui une tragédie française dédiée à un Anglais ou à
un Kalién , que si un citoyen d'Ephèse ou d'Athènes avait autrefois adressé
son ouvrage à un Grec d'une autre ville. J^ous ofire donc cette tragédie
comme à mon compatriote daBS la littérature, et comme à mon ami intime.
Je jouis en même temps du plaisir de pouToir dire à ma nation de quel œil
les négociants sont regardés chez vous, quelle estime on sait avoir en
Angleterre pour uneprofession qui fait la grandeur de l'état, et avec quelle
supériorité quelques-uns d^entre vous

The text on this page is estimated to be only 22.45% accurate

BIJ a56 EPITRE DÊDICATOIR!!: représentent leur patrie dans le
pariement et sont au rang des législateurs. Je sais bien que cette profession
est méprisée de nos petits-mattres; mais vous savez aussi que nos petits-
maîtres et les vôtres sont Fespèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur
la surface de la terre. Une raison encore qui m^engage â m'entretenir de
belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre , c'est votre heureuse
liberté de penser : elle en communique à mon esprit, mes idées se trouvent
plus hardies avec vous. Quiconque avec moi s'entretient Semble disposer de
mon ame : S'il sent vivement , il m*enflamme ^ ^t s'il est fort, il me
soutient. Un courtisan , pétri de feinte. Fait dans moi tristement passer Sa
défiance et sa contrainte; Mais un esprit lilue et sans crainte M'enhardit , et
me fait penser : Mon feu s'échaulTe à sa lumière , Ainsi qu'un jeune peintre,
instruit Sous le Moine et sous Largillière, De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière i

The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

A M. FALKEN
Eir. ^7 n prend , malgré lui , leur manière , Et
compose avec leur esprit, 'C'est pourquoi Virgile se fit Un devoir d'admirer
Homère : Il le suivit dans sa carrière , Et son émule il se rendit , Sans se
rendre son plagiaire. Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce je vous
en fasse une longue apologie. Je pourrais vous dire pourquoi je n'ai pas
donné à Zaïre une vocation plus déterminée au christianisme avant qu'elle
reconnût son père , et pourquoi elle cache son secret à son amant, etc. ;mais
les esprits sages, qui aiment à rendre justice, verront bien mes raisons sans
que je les indique : pour les critiques déterminés, qui sont disposés à ne me
pas croire, ce serait peine perdue que de les leur dire. Je me vanterai avec
Vous d'avoir fait seulement une pièce assez simple, qualité dont on doit
faire cas de toutes façons. Cette heureuse simplicité Fut un des plus dignes
partages De la savante antiquité. Anglais , que cette nouveauté
•fiTintroduise dans vos usages».. 29.

The text on this page is estimated to be only 29.17% accurate

a58 ÉPITRE DÉDICATOIRE ^ Sur votre théâtre infecté
D'horreurs , de gibets , de ctfrnaget , Mettez donc plus de vérité , Ayec de
plus nobles images. Addisson la déjà tenté : C'était le poète des sages ; Mais
il était trop concerté : Et , dans son Gaton si vanté , Ses deux filles , en
vérité, Sont d'insipides personnages. Imitez du grand Addisson Seulement
ce qu'il a de bon ; Polissez la rude action De vos Melpomènes sauvages ;
Travaillez pour les connaisseurs De tous les temps , de tous les âges ; Et
répandez dans vos ouvrages La simplicité de vos mœurs. ,Que messieurs les
poètes anglais ne simaginent pas que je veuille leur donner Zaïre pour
modèle : je leur prêche la simplicité naturelle et la douceur des vers, mais je
ne me fais point du tout le saint de mon sermon. Si Zaïre a eu quelques
succès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage qu'à la
prudence que j'ai eue de parler d'amoï^ le plus tendrement qu'il m'a été
I>9ssible. J ai flatté en cela le goût de mon

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

A M. FALKENER. ' i5^ auditoire : on est assez sûr de rénsîr
quand on parle aux passions des geîs plus qu'à leur raison. On veut de
Famour, quelque bon chrétien que Ton soit; et je suis très persuadé que bien
en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné, dans son Polyeucte, à faire
casser les statues de JupittT par lrs néophytes. Car telle est la corruption du
genre humain, que peut-être De Polyencte la belle ame Aurait faiblement
attendri , Et les vers chiélius (pi'il déclame Seraient ton^bés dans le décri ,
N'eût éU Tamour de sa femme Pour ce païen son favori , Qui méritait bien
mieux sa dam me Que son boii dévot de mari. Même aventure à peu près
est arrivée à Zaïre. Tous ceux qiy vont aux spectacles m'ont assuré que, si
elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéressé; mais elle e\$t
amoureuse de la meilleure f(Â du monde, et voilà ce qui a fait sa fortuné.
Cependant il s'en fiut bien que j'aie échappé à' la censure. Plus d'un
éplucheur intraitable, M'a rétiUé, m'a cràti^é;

The text on this page is estimated to be only 23.55% accurate

«6o ' ÉPITRE D'ADIGATOIRB Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué , 'Et peu clairement expliqué , Un roman très
peu vraisemblable , Dans ma cervelle fabriqué; Que le sujet en est tronqué ,
' Que la fin n'est pas raisonnable ; Même on m'avait pronostiqué . Ge
ftiiElet tant épouvantable , ^Avec quoi le public choqué Régale un auteur
misérable. Cher ami , je me suis moqué De leur censure insupportable : J'ai
mon drame en public risqué j Et le parterre favorable , 'Au lieu de siffler ,
m'a claquée Des larmes même ont offusqué Plus d'un œil , que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable. Mais je ne. suis point requinqué Par un
succès si désirable : Car j'ai , comme tin autre , n^rqué tTous les déficit de
m^ fable. 'Je sais qu'il est indubitable)le .Que, pour former oeuvre parfait , Il
faudrait se donner au diable ; Ht c'est ce que je n'ai pas fait. Je n'ose me
flatter que les Anglais fassent àZaire le mêmehonneurqu'ils oiM.iait à Bru

A M. FALKENER\ a6i las , dont on a joué la traduction sur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux Lusignan , ni assez tendres pour être touchés de Zaïre. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de conjurés qu'une intrigue d'amants. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de patrie , et chez nous à celui d'amour ; Cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos héros de théâtre ne soient amoureux , mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une manière naturelle. Nos amants parlent en amants, et les vôtres ne parlent encore qu'en poètes. Si vous espérez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en récompense que nous pourrions prendre de vous. C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici,

262 ÉPITRE DÉDICATOIRE dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont je n'ai qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assez d'écrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent : il ne s'agit que de les encourager et de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, et par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux arts pourraient bien dépérir au milieu des abris élevés pour eux, et ces arbres plantés par Louis XIV dégénéreraient faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur, dans son académie, verrait des hommes médiocres à côté de lui, et n'élèverait pas sa pensée jusqu'à Girardon et au Puget; un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère, et ne songerait pas à égaler le Poussin. Puissent les successeurs de Louis XIV suivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup-d'œil une noble émulation à tous les artistes! Il encourageait à la fois un

The text on this page is estimated to be only 22.58% accurate

A M. FALKENER. a63 Lacine et un van-Robais.., Il portait notre
onwnerce et notre gloire par-delà les Indes; l étendait ses grâces sur des
étranges, étonnés d'être connus et récompensés pai: notre our. Partout où
était le mérite, il avait un protecteur dans Louis XIV. Car, dô son astre
bienfaisant Les influences libérales , Du Caire au bord de l'Occident, • ' Et
sous les glaces boréales , Cberchaient le mérite indigent. Atcc plaisir ses
mains royales Répandaient la gloire et l'argent , Le tout sans brigue et sans
cabales. Guillelmini ^ yiviani , ft le céleste Cassini , "Auprès des lis
venaient se rendre; fit quelque forte pension Vous aurait pris le grand
Newton , Si Nttwtoo avait pu se prendre. Cç sont là les heureux suocèi Qui
faisaient la gloire immortelle De Louis et du nom français. Ce Louis était le
modèle De l'Europe et de vos Anglais. On craignait que , par ses progrès ,
11 n'envahit à tout jamais ^ La monarchie universelle ; Mais ilTùbtintpac
lies l^i^afriu.

The text on this page is estimated to be only 22.73% accurate

i64 ÉPITRE DÈDICATORRE Vous ij avez pas chez vous des
fondatbns pareilles aux monuments de la munificence de nos rois , mais
votre nation y supplée. . Vous n'avez pas besoin des regards du maN tre
pour honorer et récompenser les grands talents en tout genre. Le chevalier
Steele et le chevalier Wambruck étaient en même temps auteurs comiques et
membres du parlement. La primatie du docteur Tillotson, Fambassade de
M. Pr ior, la charge de M. Newton, le ministère de M. Âddisson, ne sont
jjue les suites ordinaires de la considération qu ont chez vous les grands
hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des
mausolées et des statues après leur mort : il n'y a point jusqu'aux actrices
célèbres qui n'a ieri t chez vous leur place dans les temples à côté des grands
poètes. Votre Oidfields ' , et sa devancièrè Bracegirdle la minaudière , Pour
aroiï- su , dans leurs beaux jours , Réussir au graùd art de plaire , A jant
achevé leur carrière , S'en furent avec le concours De votre république
entière, > Fameose actrio«> minée à un seigneur d'An^etent'

The text on this page is estimated to be only 20.38% accurate

A M. FALKEWEH. 265 Sous un grand poêle de velours , Dans
votre église , pour toujours , Loger de superbe manière. ^ Leur ombre en
paraît encor fière , 'Et s'en vante avec les Amours : 1* andis que le divin
Molière ^ Bien plus digne d'un tel honneur , A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière ; Et que l'aimable le Couvreur, A qui j'ai fermé
la paupière, I'^a pas eu même la faveur De deux cierges et d'une bière ; Et
qu6 monsieur de Laubinière Porta la nuit, par charité, Ce corps autrefois si
vanté , Dans un vieux fiacre empaqueté , Vers le bord de notre rivière.
Vojez-vous pas , à ce récit , L'amour irrité qui gémit, Qui s'envole en brisant
ses armes , Et Melpomène , toute en larmes , Qui m'abandonne, et se bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit Si long-temps de ses nobles charmes ?
Tout semble ramener les Français à la barbarie dont Louis XIV et le
cardinal de kicfaeUeu les ont tirés. Mallieur aux politiquesqui ne
connaissent pas le prix des beaux Yoluire« Théâue, i. 23

The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate

a66 ÊPITRE DEDĬCATOIRE arts! La terre est couverte de nations aosà puissantes que nous : d'où vient cependant que nous les regardons presque toutes avec peu d'estime? c'est par la raisqn qu'on méprise dans la société un homme riche dont ' l'esprit est sans goût et sans culture. Surtout ne croyez pas que cet empire de Tesprit, et cet honneur d'être le modèle des autres peuples, soit une gloire frivole ; ce sont les marques infaillibles de la grandeur d'un peuple. C'est toujouĩ3 sous les plus grands princes que les arts ont fleuri^ et leur décadence est quelquefois l'époque de celle d'un état : l'histoire est pleine de ces exemples. Mais ce sujet me mènerait trop loin ; il faut que je finisse cette lettre , déjà trop longue , en vous envoyant un petit ouvrage qui trouve naturellement sa place à la tête de cette tragédie. C'est une épître en vers » à celle (pii a joué le rôle de Zaïre : je lui devais au moins un compUment pour la façon dont elle s'en est acquittée : Car le prophète de la Mecque Dans son sérail n'a jamais eu » VoywpagēaSi.

The text on this page is estimated to be only 24.38% accurate

A M. FALKENER. aôj Si gentille Arabesque ou Grecque ; Son œil noir , tendre , et bien fendu , Sa yoix , et 9a grâce intrinsèque , Ont mon ouvrage défendu Contre l'audheur qui rebèque : Hais quand le lecteur morfondu L*aura dans sa bibliothèque , 'Tout mon honneur sera perdu. Adieu, mon ami : cultivez toujours les Jttres et la philosophie , sans oublier d'enoyer des vaisseaux dans les Echelles du Leant. JI' vous embrasse dcf tout mon cœur. Voltaire. SECONDE LETTRE A M. FALKENER, Lions ambassadeua a constartimople ; Tiréft d'une seconde édition de Zaïre. Mon cher ami, (car votre nouvelle dignité Tambassadeur rend seulement notre amitié plus respectable eïne m'empêche pas de me servir ici d'un titre plus sacré gue le titre de

The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate

s68 SECONDE LETTRE ministre : le nom d ami oit bien au-dessous de celui d'excellence :) Je dédie à l'ambassadeur d'un grand roi et d'une nation libre le même ouvrage que j'ai dédié au simple citoyen, au négociant anglais. Ceux qui savent combien le commerce est honoré dans votre patrie ne ignorent pas aussi qu'un négociant y est quelquefois un philosophe, un bon officier, un ministre public Quelques personnes, corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont essayé de jeter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé, sur un théâtre consacré au mauvais goût et à la médisance, insulter à l'auteur de cette dédicace et à celui qui l'avait reçue; on a osé lui reprocher d'être un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une grossièreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les magistrats qui veillent parmi nous sur les mœurs, et qui sont continuellement occupés à réprimer le scandale, furent surpris alors ; mais le mépris et l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité

The text on this page is estimated to be only 28.43% accurate

A M. FALKENEBT: 36g sont une nouvelle preuve de la politesse des Français. Les vertus qui forment le caractère d'un peuple sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers et bds en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis et grossiers , et on en trouve dans Paris. Oublions -les cotoime ik sont oubliés, du public, et recevez ce second hommage : je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres; elle y a été traduite et jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse et de bonté, que j'en dois ici un remerciement public à votre nation. Je nepeux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les singularités de la traduction et de la représentation de Zaïre sur le théâtre de Londres. M. HiH, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'^aucun auteur an^is, me fit rhonneur de traduire ma pièce, dans le dessein d'introduire sur votre scène à

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

37<^ BBGONDE LETTRE iq[ae]qiM3 nouveautés et pour la
manière d'icrire les tragédies et pour celle de le^ réciter. Je parierai d'abord
de la représentation. . Vain de déclamer était chez vous- un peu hors de la
nature; la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient souvent plus en
poètes saisis d'esthousiasme qu'en hommes que la passion inspire.
Beaucoup de comédiens avaient encore outré ce défaut ; ils déclamaient des
vers ampoulés avec une fureur et une impétuosité qui est au beau naturel ce
que les convulsions sont à l'égard d'une démarche noble et aisée. Cet air d'
WjH'esement semblait étranger à votre nation ; car elle est
naturellement sage et cette s^{se} est quelquefois prise pour de la froideur
par les étrangers. Vos prédicateurs ne se permettent jamais un ton de
déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans son
plaidoyer. Les seuls comédiens étaient au^s. Nos acteurs et nos
actrices de Paris avaient ce défaut il y a quelques années ; ce fut
mademoiselle le Gou^vreur qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur
italien de beaucoup d'esprit et de sens.

The text on this page is estimated to be only 16.84% accurate

A M. TALKENER. " « "L'a Icgiaadra Couvreur sola non trotta (c
Per quella strada dove i suoi compàgii - ttVanidigaloppo tutti quanti-in
frotta, u Se avrien ch' ella pian|g;a, o che si lagai u Seuza quegli urli
spaventosi loro , «c Ti innove si che in pianger l acconipagni.) Ce même
changement que mademois< le Couvi^ear avait fait sur notre scène, ma
iQoiselle Cibbqr vient de lintroduire sui théâtre anglais daBs le rôle de
Zaïre. Ch â^pge y que dans tous les arW ce ne soit qi près bien du temps
qu'on yieniie enfin^au tfireljet au simple I Une nouveautéqui va parattre
plus sin lâAi^ aux Français^ c'est qu'un gentilfaom de votre pays qui a de la
fortune et de la ci sidération n'a pas dédaigné de jouer sur vc théâtre le rôle
d^Orosmane. C^était un s^ tacle assez intéressant de voir les deux pi
cipauspersonnages-remplis^l'un par un h(ose de condition, et Tautre par
une jeune trice de dix-huit ans qui n'avait pas eue récité un vers en sa vie. «
. Gel exem^e d'un citoyen qui a fait us de son talent* pour la déclamation
n'est *3 premier parmi vous : tout ce qu^il y a

The text on this page is estimated to be only 26.42% accurate

a^a SECONDE EETTRB surprenant en celfi, c'est que nous nous en étonnions. Nous devrions faire réflexion que toutes les choses de ce monde d^ndent de Fusage et de Fopinion. La cour de France a dansé sur le théâtre avec les acteurs de repéra, et on n'a rien trouvé en cela d'étrange^ sinon que la mode de ces divertissements ait fini. Pourquoi sera-t-il plus étonnant de réciter que de danser en pulblic? Y a-t-il d'autre différence entre cœ deux arts, sinon que Fun est autant au-dessus de Tautre que les talents où l'esprit a quelque part sont au-dessus de ceux du corps? Je le répète encore et je le dirai toujours, aucun des beaux arts n'est méprisable; et il n'est véritablement honteuxquc d'attacher de la honte aux talents. Venons à présent à la traduction de Zaïre, et au changement qui vient de se faire chez vous dans l'art dramatique. Vous aviez une coutume à laquelle M. Ad»* disson , le plus sage de vos écrivains, s^est asservi lui-même : tant Tusago tient lieu de raison et de loi! Cette coutume peu raisonnable était de finir chaque acte par des vers d'an goût différent du reste de la pièce, et ces vers

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

A M FALKENËR. 278 '(Aevaieiit nécessairement renfermer
nnecomparaison. Phèdre, en sortant du théâtre, se comparait poétiquement à
une biche, Caton à un rocher, Cléopâtre à des enfants qui pleurent jusqu'à
ce qu'ils se soient endormis. Le traducteur de Zaïre est le premier qui ait osé
maintenir les droits de la nature Contre un goût si éloigné d'elle.
Il a pros crit cet usage; il a senti que la passion doit parler un langage vrai, et
que le poète doit se cacher toujours pour ne laisser paraître que le héros.
C'est sur ce principe qu'il a traduit avec naïveté et sans aucune enflure tous
les vers simples de la pièce, que l'on gâterait si on voulait les rendre beaux.
On ne peut désirer ce (l'on ne connaît pas. ♦ ♦ ♦ 7^e ensse été, près du
Gange, esclave des faux dieux, Chrétienne dans Paris, musulmane en ces
lieux* * * * Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié* / * * * Non, la
reconnaissance est un faible retour, Un tribut offensant, trop peu fait pour
l'amour; ♦ * * 7^e me croirais-je d'être aimé faiblement.

The text on this page is estimated to be only 26.04% accurate

3^4 SECONDE LETTRE Je veux avec excès vous aimer et vous
pi * ♦ • L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin. L'art le plus
innocent tient de la perfidie. Tous les vers qui sont d'Uijis ce goût simple et
vrai sont rendus mot à mot dans l'anglais. Il eût été aisé de les orner : mais
le traducteur a jugé autrement (jeu quelques-uns de mes compatriotes; il a
aimé et il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet le style doit être
conforme au sujet, Alzire, Brutus, et Zaïre, demandaient, par exemple ^
trois sortes de versifications différentes. Si Bérénice se plaignait de Titus
, et Ariane de Thésée, dans le style de Cinna, Bérénice et Ariane ne
toucheraient point. Jamais on ne parlera bien d'amour, si Ton cherche
d'autres ornements que la simplicité et la vérité. Il n'est pas question ici
d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je
veux que ce soit une faute, elle est et sera universelle : et je ne sais quel
nom donner aux fautes qui font le caractère d'un humain.

A M. FALKENER*. 2⁵ Ce qui est certain , c'est que , dans ce défaut 5 les Français 6nt réussi plus que toutes les autres nations anciennes et modernes mises ensemble. L'amour paraît sur nos théâtres avec des bienséances, une délicatesse , une vérité qu'on ne trouve point ailleurs. C'est que de toutes les nations^ la française est celle qui a le plus connu la société. Le commerce continuel, si vif et si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs. La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfern^r sont insociables. Et des mœurs encore austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendus farouches, vous ôtèrent, jusqu'au temps de Charles II, la douceur de la société au milieu même de la liberté. Les poètes ne devaient donc savoir, ili dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour. La bonne comédie fut ignorée jusqtf à Molière, comme Fart d'exprimer sur le théâtre des sentiments vrais et délicats ftit ignoré jusqu'à Racine; parce que la société ne fut pour

The text on this page is estimated to be only 21.99% accurate

6 SECONDE LETTRE isi dire danssaperfecûonquede leur temps. d poëte, du fond de son cabinet, ne peat iindre des mœurs qu'il n'a point vues; il anplus tôt £Litcentodesetcentépitres[u'une ène où il faut &ire parler la nature. Votre Dryden, qui d'ailleurs était un très and génie, mettait dans la bouche de ses jros amouj-eux, ou des hyperboles de rhërique , ou des indécences, deux choses égament opposées à la tendresse. Si M. Racine fait dire à Titus : Depuis cinq ans entiers chaque jour je la yoît, Et crois toujours la voir pour la première foisi»)tre Dryden Êiitdire à Antoine: ce Ciel! comme j aimai! Témoin les jours et les nuits qui suivaient en dansant sous vos pieds. Ma seule affaire était de vous parler de ma passion; un jour venait et ne voyait rien qu amour; un autre venait, et c'était de l'amour encore. Les soleils étaient las de nous regarder, et moi je n'étais point las d aimer. » Il est bien difficile d'imaginer qu^Ântoine t en ei&t te^u de pareils discours à Géo* Ure. •

The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

A M. FALKENER I » J7 Dans la même pièce Cléopâtre parle ainsi à Antoine : Venez à moi. Venez dans mes bras, mon « cher soldat : j'ai été trop long-temps privée de vos caresses; mais quand je vous embrasserai, quand vous serez tout à moi, je vous (c) punirai de vos cruautés en laissant sur vos lèvres l'impression de mes ardents baisers. » n'est très vraisemblable que Cléopâtre parlait souvent dans ce goût; mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable. Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire, C'est U la pure nature; on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin. Ce n'est pas même connaître le cœur humain de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licencieuses ; au contraire c'est fermer l'entrée de l'âme aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié; il ne reste plus rien à chercher, rien à désirer, et on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

a^S SECONDE LETTRE a des plâbirs que les gens grossiers ne connaissent pas. Les spectatetirs, en ce cas y sont comme les amants qu'une jouissance trop prompte rlégoûte : ce n est qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées qui feraient rougir, présentées de trop près j c'«5t ce voile qui fait le charme des hoenètes gens; il n^ a point pour eux: de plaisir sans bienséance. LesFrançaisont connucette règle plus tAt que les autres peujûes , non parce qu'ils sont sans génie et sans hardiesse, coname le dit ridiculement l'inégal et impétueux Dryden, mais parce que, depuis la régence (TAnne d'Autriche, ils ont été Je peuple le plus sociable et le plus poli de la terre : et cette politesse n'est point unç chose arbitraire comme ce qu'on appelle civilité; c'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée plus que les autres peuples. Le traducteur de Zaïre a respecté presqtie partout ces bienséances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encore à d'anciens usages. Par exemple, lorisque, dans la pièce an

A M. FALKENEV 379 ^^iâse,^ Orosmane yient annouer à
Zaïre q[U'il croit Jie la plus aimer , Zaïre lui répond en se roulant par terre.
Le sultan n est point ému de la voir en cette posture ridicule et de désespoir
, et le moment d'après il est tout étonné que Zaïre pleure. U lui dit cet
Jiémistich : Zaire , voua pleurez Jî II atrnâi! dd^hli dire auparavant : Zaïre
, vous vous roulez par terre f Aussi ces trois mots^ Zaïre , vous pleurer, qui
font un grand effet, sur notre théâtre, n'en ont fait jaucun sur le vôtre, parce
cju ils étaient déplacés. Ces expressions familières et naïves tirent toute leur
force de la seule manière dont elles sont amenées. Seigneur, vous changez
de visage, n'est rien par soi-même; mais le moment où ces paroles si
simples sont prononcées dans Mithridate fait frémir. Ne dire que ce qu'il
faut et de la manière dont il le faut est, ce me semble, un mérite dont
lesFrançais,sivous m^en exceptez , ont plus approché que les écrivains des
autres pays. C'est, je crois, sur cet art que notre

The text on this page is estimated to be only 26.59% accurate

«80 SECONDE LETTRE X M. FALKENESL nation doit être
cme. Vous noas apprenez des choses plus grandes et pins atiles : il serait
honteux à nous de ne le pas ayoœr. Les français qui ont écrit contre les
décoayertes du chevalier Newton sur la lumière en ronV gissent; ceux qui
combattent la gravitation en rougiront bientôt. Vous devez vous soumettre
aux rē^es de notre théâtre, comme nous devons embrasser votre
philosophie. Nous avons fait d aussi bonnes expériences sur le cœur humain
qae vous sur la physique. L'art de plaire semble fart des Français , et Vart de
penser parait le v6trevHeureux, monsieur, qui comme vous les réunit! etc.

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

ÉPITRE A MADEMOISELLE GAUSSIN, . feune actrice , ^î a
représenté le rôle de HCadri avec beaucoup de fiiccéf. 3 CUVE Gaussîr ,
reçois loon tendre lioinma|{e , Reçois mes vers , au théâtre applaudis ;
Protège-les : Zaire est ton ouvrage ; 11 est à toi, puisque tu Teinbellis.' *Ce
sont tes yeux , ces yeux si pleins de charmes , • Ta voix touchante , et tes
sons enchanteurs , Qui du critique ont Ait tomber les annes. l*a seule vue
adoucit les censeurs. Ij 'illusion , cette reine des cœurs , Marche à ta suite ,
inspire les alarmes , Le sentiment , les regrets , les douleurs , Et le plaisir de
répandre des larmes. Le dieu des vers , qu'on allait dédaigner, "Eêt , par ta
voix , aujourdliuî sûr de plaire ; Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère ,
Est , par tes yeux , bien pins sûr de régner. \ Entre ces dieux désormais tu
vas vivre : Hélas ! long-temps je les servis tous deux S Il en est un que je
n'ose plus suivre. Heureux cent fois le mortel amoureux , Qui tous les jours
peut te voir et t'entendre» Que tu reçois avec un souris tendi-e , Qui voit son
sort î^rit dans tes beaux yeux) Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore, A tes
genoux oubliant l'univers , parle d'amour, et t'en reparle encore î Et
malLeurrux qui n'en parle qu'en vers! 24.

The text on this page is estimated to be only 5.23% accurate

PERgONNAGEa EiUSIGNAIf y pnaœ da sang des rois de
JérvsaleoL FATIME. } *^^** ^^ *'^*^Zaire, ff > cheTaliers łrtiiçMS«^ >
officiers du Soudan. HIÊRESTAN, GHAtILLON MÊLÊDOR UN
ESCLAVE. SviTS. ' Hft «eène est ftii sérail de Jémsalein.

The text on this page is estimated to be only 28.93% accurate

ZAÏRE, TRAGÉDIE. ACTE PREMIER. SCÈNE 1. ZAÏRE,
FATIME. FATIME. It ne m'attendais pas , jeune et belle Zaïre, Aux
nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire* Quel espoir si flatteur, ou
quels heureux destins De' vos jours ténébreux ont fait des jours sereins ? La
paix de votre cœur augmente avec vos charmes. Cet édat de vos yeux n'est
plus terni de larmes : Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats Où
ce brave Français devait guider nos pas ! Vous ne me parlez plus de ces
belles contrées Où d'un peuple poli les femmes adorées Reçoivent cet
encens que l'on doit 11 vos yeux^ Compagnes d'un époux et reines en tous
lieux , libres sans déshonneur, et sages sans Contrainte , Et ne devant jamais
leurs vertus à la crainte ! Ne soupirez-vous plus pour cette liberté? Le sérail
d'un soudan, sa triste austérité. Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui
vous gêneît Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine?

The text on this page is estimated to be only 18.29% accurate

384 . ZAÏRE; ZAÏRE. On ne {feat désirer ee qa'oa ne coull pès.*
Sur les bords du Jourdain le del fixa nos pas.' An serai des soodans dès
l'cnÊuioe eo&miée, Chaque jour ma raison s'y voit acoontiunée. Le reste de
la terre anéanti pour moi M'abandonne an Soudan qui nous tient sous sa loi
; Je ne connais que lui, sa gloire , sa puissance ; Vivre sous Orosmane est
ma seule espérance } Le reste est un vain songe. FAT I ME. Avez-Tou5
oublie Ce généreux Français dont la tendre amitié Ifous promet si sou-vent
de rompre notre cbaine ? Combien nous admirions son audace bautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats Perdus par les cbrétiens sous
les murs de Damas 1^ Orosmane vainqueur, admirant son courage , Le
laissa sur sa loi partir de ce rivage. Nous l'attendons encor ^ §& générosité
Devait payer le prix de notre liberté. Ken aurions-nous conçu qu'une vaine
espérance ^ ZAÏRE. Peut-être sa promesse a passé sa puissance ; Depuis
plus de deux ans il n'est point revenu. Un étranger, Fatime, un captif
inconnu. Promet beaucoup , tient peu , permet à son courage Des serments
indiscrets pour sortir d'esclavage. Il devait délivrer dĭK chevaliei-s
cbrétiens, Venir ronjpre leurs fers , ou reprendre les siens : J'admirai trop en
lui cet inutile zèlej Il n'y faut plus penser.

The text on this page is estimated to be only 24.15% accurate

ACTE rrscÈNE r; aSS FATIME. Mais s'il était ûdhUt S'il reTtaak
enfin d^ager ses serments , Ne voadries^vous pas. ., . ? ZAÏRE. Fatime, il n
est plus temps ; Tout est changé.' .7; PATIME. Comment? que prétendez-
vous dircl iAinE. Va , c'est trop te celer le destin de Zaïre ; Le secret du
Soudan doit encor se cacher ; Mais mon cœur dans le tien se plaît k
s'épanclier-' Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives On te fit du
Jourdain abandonner les rives , Le ciel , pour terminer les malheurs de nos
jours , D'une main plus puissante a choisi le secours. Ce superbe Orosmane.
... FATIME. Eh bien?, ZAÏRE. Ce Soudan même , Ce vainqueur des
chrétiens. . . chère Fatime. . . il m'aimé. Tu rougis. . . je t'entends. . . garde-
toi de penser Quk briguer ses soupirs je puisse m'abaisser^ Que d'un maître
absolu la superbe tendresse M'oflre l'honneur honteux du rang de sa
maîtresse , Et que j'essuie enfin l'outrage et le danger Du malheureux éclat
d'un amouV passager ; Cette fierté qu'en nous soutient la modestie, Dans
mon cœur à ce point ne s'est pas démentM^; plutôt que jusque-là j'abaisse
mon orgueil , â

The text on this page is estimated to be only 21.41% accurate

a86 ' ZAIEJB. Je verrais sans pâlir les dên et I9 cercoeîL Je m'en vais t'étonnex*; son sap«rbe courage A mes fiibles appas présente un pur homni^i^ Parmi tous ces objets à lui plaire empressai j J'ai fixe ses regards à moi seule adresses ; Et rhymen, oonfoodant leurs intriguesi^taliafy Me soumettra bieutôt son cœur et m^ rivalf^ FÀTIME. Vos appas , vos vertus sont dignes de ce prix ; Mon cœur en est flatte plus qu'il n'en est surpi^ 'Que vos félicités., s'il se peut, soient parlâtes l Je me vois avec, joie au rang de vos sujettes. ZAÏRE. Sois toujours mon ^;ale , et gpûte mon bouLeur | Avec toi partagé , je sens mieux sa douceur. VATIME. Hélas ! puisse le ciel souffrir cet byménée ! Puisse cette grandeur qui vous est destinée , Qu'on nomme û souvent du faux nom de bonheur, Ke point laisser de trouble au fond de >otre coeur! N'est-il point en secret de frein qui vous retienne? JX: yo|i8 souvient-il plus que vous fûtes cbrétiens? zaihe. Ab ! que dis-tu ? pourquoi rappeler mes ennuis ? Chère Fatime , bélià ! sais-je ce que je suis ? Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ? ^fi m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait paître? FATIME. Hérestan, qui naquit non loin die ce séjour, .Vous dit que d'un chrétien vous reçAtes le jour ; Que di^je? ^tte croix qui sur vous fut trouvée , Ptoure de l'en&nice, avec sqin conservée^

The text on this page is estimated to be only 23.63% accurate

ACTE I, SCÈNE I. 287 Ce signe des chrétiens , que Van dérobe
aux yeux Sans le brisant éclat d'un travail précieux, Cette croix , dont cent
fois mes soins vous ont parée f Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
Comme un gage secret de la fidélité Que vous deviez au dieu que vous avez
appris, Je n'ai point d'autre preuve ; et mon cœur, qui s'ignore, Peut-il
admettre un dieu que mon amant abhorre? La coutume , la loi plia mes
premiers ans A la religion des beureux musulmans : Je le vois trop ; les
soins qu'on prend de notre enfance Forment nos sentiments , nos moeurs ,
notre croyance. J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux. L'instruction fait tout ; et la
main de nos pères Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères Que
l'exemple et le temps nous viennent retracer. Et que peut-être en nous Dieu
seul peut effacer. Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée Que lorsque
ta raison , par l'âge confirmée , Pour éclairer ta foi te prêtait son fiancé :
Pour moi , des Sarrasins esclave en mon berceau , La loi de nos chrétiens
me fut trop tard connue. Contre elle cependant , loin d'être prévenue , Cette
croix , je l'avoue , a souvent malgré moi Saisi mon cœur surpris de respect
et d'effroi ;' Posais même avant qu'en ma pensée O'Orosmane en
secret l'image fût tracée. l'honneur, je chéris ces charitables lois Dont ici
Nérestan me parla un jour de toi, ta loi qui , de la tene écartant les misères.
à

The text on this page is estimated to be only 19.73% accurate

«88 • zaijie: Des bttnnains attendris font un peiq»le de frères;
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heurenx. FAT^ME. Pourquoi donc
aujourd'hui vous dédarer conue eux? A la loi musulmane à jamais asservie.
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ; Vous allez épouser leur superbe
vainqueuiL ZAÏRE. Qui lui refoserait le présent de son coeur? De toute ma
fûblesse il faut que je convienne | Peut-être sans lamour j'aiirais ë^
chrétienne i Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacnné : Mais Orosmane m'aimye,
et j'ai tout oublié; Je ne vois qu'Orosmane, et mon ame enivrée Se ronplit du
bonheur de s'en voir adorée. Blets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits/
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de roiap A cet aimable front que
la gloire environne : Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne 2 lion , la
reconnaissance est un &ible retour. Un tribut offensant , trop peu &it pour
l'amour; Mon cœu(aime Orosmaoe, et non son diadème j^ Chère Fatime ,
en lui je n'aime que lui-même. Peut-être j'en crois trop un penchant si
ilatteat ; Mais si le ciel , sur lui déployant sa rigueur, JCax fers que j'ai porta
eût condamne sa vie, Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie , Ou mon
amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui Pour l'élever & soi descendrait
jusqu'à lui» FATIME. On tnaaiche vers cei lieux ; sans doute c'est lui-
même.

The text on this page is estimated to be only 11.04% accurate

Acte i, scène i. 2⁹ HoB œuxy qui le p'évieiit * m'animioe ce que f «bMi Depuis deaz jours , Fatime , absent de oe paleis» Ea6n seu teodore amour le rend à mes sonbaiti, SCÈNE IL OROSMÂNE, ZAIRE, FATIME, OROSMAITE. Vertueuse Ziôre, avant que l'hyméiiëe Jii^l^» à^i — toiiJt 1 Hiiirs et notre destina» J'ai cru , sor mespwjfelimiii'miii, sur jnoii «moWt Devoir en musulman vous parlet. sans déuiar. ^ , Les soudaof qu'à genoux cet uniWre contemplé» Leurs usages /leurs droits, ne sont^pokit mottfwwqple: Je sais que notre loi , favoralj^le aux jAaisîn « ^ ' Ouvre un champ sans limité à nott rasteft ^éww ;, Que je puis, à mon gré prodiguant mes tendresse», Recevoir à mes pieds l'encens de mes nHdiresaes^ Et tranquille au sérail , dictant mes 'volontés , Gouverner mon pays du sein des voluptés. Mais la mollesse est douce , et sa suite est enfile { < ' Je vois autour de moi cent rois vaipcus par elle^ Je vois de Mahomet ces li^es successeurs , : / • Ces cnliln tremblants dans leurs tristes grandeurs , < Couchés sur les.débris de i'àntel et au trône , Sous un nom sahs pouvoir la«giiir> dans fiobylone , Eux qoiaeraicM «Bcore , ainsi que leurs aïeux ^ Maîtres du n}Onde>«iitier, s'ik i avaient été d'eux J , . Bouillon leur armeha Solyne et la Jlyiie ; Mais bientâty.pquKipiuiir une «eeteenAenii!»! ^à<< i . Dieu susciu le jXB>sjsl«.>|miipn» flljidin k ■ * .«^j i* b • Voluirc. Thiitrt. I. «S .

The text on this page is estimated to be only 13.51% accurate

%oo ZAlREv Moo père, après m mort, aêservh le JoordMa; Et
ta^f MM hénûet de sa grandeur néiureUe, Maître encole incerlain d'un état
qui chiwicrBc, Je vois cet fiers dirétiens , de rapine «Icérés, Des bords de
l'Oecident vers nos bords attirés j Et lorsque la Pompette , et la toîx
deUguenc, Du Nil au Pont-Çuxin font retentir la terrt , Je n'irai point , en
proie à de lâches amours , Aux langueurs d'un sérail abandonner mes îouis.
J'atteste ici la ^oire, et Zaïre, et ma flamme. De ne choisir que vota pour
midtresit ftf/tBÊ^ÊUtH De vi3»re YOtte ami, vo|>0MÉMiii»4Qtm ëpow^»
De partager mon coeur^entre la gnenre et tous. Ne croy^ pas non pMUs que
mon honneur coêSê La!^:«rcM»vui« éptum à ees monstres d'Asi«» Du
sérail des êoudfesgnrdesii^iuiDX, > £t des {dwûràd'Un miette esdaves
adieux : Je sais tous estimer autant que je trovs aime. Et SUT votre vertu me
fier à vous-même Après un tel aveu, vous connaissez mon ooeor? Vous
sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur | Vous comprenez assez quelle
amertume affreuse Corromprait dç mes)Ours la durée ediense. Si vous ne
leceviez les dons que je vous fias Qu'avec ees sentiments que Ton doit aux
bienfiiilt. Je vous aime, Zaïre ^ et j'attends de votre ame Un amour qui
réponde à- ma brûlante flunme. Je ravoueraï . mon coeur ne vent rien qu'e
Je me evoirAis bai , d'étie aimé faiblement; De tous tMs senrîmtfnts tel est
le caratitèie. le veux avec excès votis aim^^ji||roas pkÔQl. Si d'4Uk !i%«l
IUBsour «iieilrt «iilaveit^pi* »

The text on this page is estimated to be only 10.01% accurate

ACTE I, SCÈNE II. %Qi 7e tkM ^«•" ^oaMr, mais o'«it à ce
aiolfibi Et du noqpd de l'^yman l'ettéa^ daogeraim Me rend inlsnuDé ^s'il
m vooi rtind heosti^e. ».4iBE. > . V<ms , 8e%pè|ir, mdlieiiiievi 1 Ah ! si
¥otM {^mnd «M A SUT met téDÛtauta pu fonder son hoahms^, ■ S'il
dépend en effet de ttes flaiïunes secrète», Quel mortel fat jamais plus
heureux que vous l'êtes ! Ces noms chers et.sacrés , et d'amant ,.et d'époux ,
Ces noms nous sont communs ; et fai par-dessus vous Ce plaisir, si flatteur
k ma tendresse extrême , De tenir tout, seigneur, du bienlâiteur que j'aime |
De Voir que ses bontés ftmt ae«Ues mes destins; D*être rQn?ji«geheuiettx
de ses augustes mains f De ri^vérer, d'aÎBGiar un héros que fachnire. Oui ,
si parmi les ocaors aoumis à fotie.empive Vos yeux ont disccrflë les
hommages du mien. Si votre auguste choôc^ SCÈNE IIL OROSMAÏÏE,
ZAÏRE, FATIME, CORASMTN. GOAAtMill^ Cet escâaye dbrétien Qui
sur sa foi , seigneur, a paasé dana la Franoe, Revient au moment même , et
demande andie0Ci. VATIHX. Ociel! OEOSMAai. Il peut entres. Fourcpioi
Qe Tieni41 pat ? ceaAsMm. Dans la premiètt enerima il arrête set pas;

The text on this page is estimated to be only 15.89% accurate

a^a ' Zaïre: Seignent, Je n'ai pM ont qn*mx regards 4* mb mtitn
Dans ces auguttes lieux tm dnëtieik pût paraStro^ amosMAVE. Qu'il
paraisse. En touâ lieux , sans manquer de re^eçiî (àiacmi peut M(»iiuiis
jouir de non afl|je<S3 Je vois avec m^ns cea maximes tevribleit Qui font de
titttde rois des tytans iim^iUet* • SCÈNE IV. QROSMANÊ, ZAÏRE,
FATIME , CORASMII^, NÉRESTAN. villeSTAir. Respectable «anemi
qu'estiment les ehrëtnof , Je reriens dégager mes serments et les ôens : J'ai
satisfait à tout ; c'est à tbî d'y soUMariFe : Je te fais apporter la rançon de
2SMre, Et celle de Fatime , et de dix chevdkrtf Dans les mur^ de Solyme
illustres prisonniers : Leur liberté , par moi trop long-temps retardée. Quand
je replâtrais leur dut être accordée.; ' ■ Sultan f tiens ta parole ; ils ne sont
plus à toi, "'Et dès ce moment même ils sont libres par moLMais , grâce à
mes soins quand leur diaîne est fariséeg A t'en payer le prix ma fortune
épuisée. Je ne le cèle paa, m'dte l'espoir hcareus De faire ici pour moi ce
que je fids pour eux;: Une pauvreté noble est tout ce qui me reste i J'arrache
des chrétiens à leur prisoninneste ; Je remplis mes seiments , mon honneur,
mon devoir. Il me suffit : je' viens me mettre en ton pouvoirs Je me rends
priMuaiier, et desMor» en otage». ^«

The text on this page is estimated to be only 16.11% accurate

ACTE I, SCÈNE IV. ^ %g^ OROSMAirS. ' . •• ' Clirétieii , je suis
cdtnént de ton noble courige ; BSàis ton orgueil ici se eerait-il fli^ O'efiàcer
OMÔnâne en gënëroeité? Reprends ta liberté , rettipoitte tes ^iefaesees , ^A
Vor de ces rançons joins mes juites largesses t 'Au Uea de dix chrébeiis qoe
je dos t'accordera (le t'en Teux donner cent; tu les'pebx demander : Qu'ils
aillent sur tes pas apprendre à ta patrie)Qu'il est quelques vertus au fond de
la Syrie ;' Qu'ils jugent en partant qui mentait le mieux I>e8 Français ou âe
moi l'empire de ces lieux. Mais , parmi ces ehrétieiu que ma bonté délÎTre ,
Xusignan ne fut point réservé pour te suivre ; ^ ceux qu'on peut te rendre il
est seul excepté; Son nom serait suspect à mon autorité ; il est du sang
français qui régnait à Soljme ; On sait son droit au trône, et ce droit est un
crime : Du destin qui fait tout tel est i l'arrêt cruel t Si j'eusse été vaincu , je
serais criminel. Lusignan dans les fer» finira sa carrière, Et jamais du soleil
ne verra la lumière. Je le plains, mais pardonne à la nécessité Ce reste de
vengeance et de sévérité. Pour Zaire, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ; Tes chevaliers français et
tons leurs souverains S'uniraient vainement pour Tôter de mes mainsj aru
peux partir. î -HiRESTAir. Qn'entsnds-je ? Elle naqnk cbi^tiêσαι ; J'ai pour
la dâifter ta parole et la sienne ; a5.

The text on this page is estimated to be only 9.87% accurate

»94 ZAÏRE; Et ^luiit à UiÊnfpmf w ▼ JeJUtId I Poiirraît-îL..2 ^
OftOSHAiri. Je t*ti dit , difétieii , q[Q0 y» k TWVi Jlioiiore tft ««Mi; Biab
isettt linBiBr aUîèfe» S« faisant fi\$ûm0r, tammeo» à me di^ibire : Son, et
que le soleil levé sur iset étMi Demain près da Jonidain^e te retrouvé pae.
(Kéreslan sert.) FATIME* O Dieu, secouezrnous! v, OROSlTABE. Et vous;
«lies, Zaïre, Prenez dans le sÀ«il un souverain empire ; Commandez en
sultane ; et ye va^ ordonner La pompe d'un bymen qui vovs doit couronner.
SCÈNE V. OROSMANE, CORASMIir. OEOSMAVI. CoRASMOF , que
veut donc cet esdave infidiUe? Il soupirait. . . ses yeux se lont toum^Tem
elVe , Les as-tu remarqués ?. COEAsMIir. Que dites-vous , seigneurvî De ce
soupçon {aloux éoouteK-vous Terreur ? OROSMAlIB. Moi , falouz ! qu'à
ce point ma fierté s'aviliie ! Que j'éprouve l'horreur de ce lionlMiz supfdice
l Moi ! que je puisse aimer comme Ton sait hair l Quiconque m
souvçoi^ieuz ianie à k-tnli^w

The text on this page is estimated to be only 6.33% accurate

Cl&tr Corafnîn , je Vaîme «Tee idolâtrie : • Man amour est {dus
fiut ^ j^ 89^ ^P' ""^ bienfàitt. Je ne sois point jaloux»,. n)• l'étais)«maif. . .
Si mon ccrar. . . JJi ! chattoot oe^te inpqvtane idée : D'an plaifir par et dooz
mon âne est poiséiUe. Va , fais togi jwépyer pour ces memmis Iwoiea» Qai
Tont joindre ma vie à l'objet de mes vmuK. Je vais donner une heure aux
soins de mon emjnre. Et le reste du jour sera tout i^Zayre. ri9 DV PASftlKB
ÂCVS,

The text on this page is estimated to be only 18.36% accurate

ACTE SECOND. aCÈNE ï. ' " MÉII^S'PAII, GHATIÊLOJCI.
CHATILLOA O lirave Nërestan , cheraliâ' gënéreitt , Vous qui brisez les
fers de tant de maUieareta^ Vous , saueor des chrédétas qn'un Dieu
sauTenir enn Paraissez , montrea-Tous , goûtez la dowcc joie , De voir dos
compagnons , pleurant & vos genour , Baiser l'heureuse main qui nous
délivre tous. Aux portes du sérail en foule ils vous demandent;} Ne privez
point ietirs jeoA du këro» quHs «ttendepti Et qu'unis à jafioais sous notre
bienûitear. . . . VÉRESTAV. Illustre Cfaatillon , modérez cet honneur ; J'ai
rempli d'un Français le devoir ordinaire , /J'ai fait ce qu'à ma place on vous
aurait vu fiire. CHATILLOn. Sans doute, et tout chrétien , tout digne
chevalier Pour sa religion se doit sacrifier ; Et la félicité des coeurs tels que
les nôtres Consiste à tout quitter pour le bonheur des autret. Heureux à qui
le ciel a donné le pouvoir De remplir comme vous un si noble devoir ! Pour
nous, tristes jouets du sort qui nous4>ppTi||ie, Nous« malheureux Français,
esclaves dans ôdijHief

The text on this page is estimated to be only 24.26% accurate

ZAÏRE. ACTE II, SCÈNE I. ^97 OoliISà dans les fers , où , long-temps sans secours , Le père d'Orosmane abandonna nos joun ; Jamais nos yeux sans vous ne rererraient la France. n^&ÉSTAV. Dieu s'est servi de moi , seigneur ; sa proVidince. De ce feune Orosmane a fléchi la rigueur. Mais quel triste mélange altère ce bopheur ! Que de ce fier sondan la démente odieuse Répand sur ses bieafûts ime amertume affreuse ! Dieu me Toit et m'entend ; il sait si dans mon cœur J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur. Je frisiais tout pour lui ; j'espérais de lui rendre Une jeune beauté qu'A l'âge le plus te||dre Le cruel Noradin fit esckve avec moi , Lorsque les ennemis de notre auguste foi » Baignant de notre sang la Syrie enivrées Surprirent Lustgnan vaincu df)na Géêarée.. Du séraiTdes sultans sauvé par des cbrétiens, Remis depuis trois ans dans mes^premiers liens , Renvoyé dans Paris sur ma seule parole , Seigneur, je me flattais , espérance frivole ! De ramener Zaïre à cette heuiteuse cour Où Louis des vertus a fixé le séjour : Déjà même la reine, à mon zèle propice. Lui tehdaït de son trône une main protectrice. Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité , Qui la tirait du sein d« la captivité , • On la retient. . . . Que dis-je ? Ah ! Zaïre elle-même Oubliant les chrétiens pour ce Soudan qui l'aime. *. . I9'y pensons plus. . . . Seigneur, un refus plus cruel Vient m'accaUer encor d'un déplaisir moitel : I>es cbrériens maOïeux l'espérance est trahie.

The text on this page is estimated to be only 14.06% accurate

t9i ZiCIRX ïe TOUS offre poareoxnalibertë, ma vit; D:8poera"« ,
tagiiew, dfo TOQ» «i^Mrtieit. Seigneur, et lAsignan qu'à Solyme on
rettent^ Ce dernier d'une race en hëros n UcanAsy Ce guerrier dont la gloire
avait rempli le monde , Ce béros maHienreux, de fiooilWn dasoendu. Aux
soupleurs de» cfarëciens ne sera point rendu. CHAVIItLdS. * Seigneur, s'il est
ainsi , votre Êi«ear est vaine : Quel indigne soldat voudrait briser ta chatne
Alors que dans les4ferB son chef est reinm'? Lusigoan comme à moi ne
vous tit pas conno. Seigneur, remercié le cid dont la dJMtnO A pour votre
bonheur piaoë votre Qtiisane Long-temps après ces joim h jamais détestés
» Après ces jours de smg et de cidamitës Où je vis sons le joug
de'notbaiiiares mdtnt ^ Tomber ces murs sacrés conquis pat nos anoètiM»'
Ciel ! si vous aviez vu ce temple -abandonné. Du Dieu que nous servons te
tondl)eau proiânéy l'os pères', nos enûuiu, nos fiHes et nos femmes. Au pied
de nos antdl expirant daiis les flammet. Et notre dernier roi , cfmM éa.
Ëiixjdet ans. Massacré sans phië sur ses fils ex^ants ! Lusignaiï , le 4eniier
de cette auguste race , Dans cet moments afiïenz ranimant notre audaee , Au
nulia des débris des temples renversés, Des vainqueurs , det vaincus , et
des morts i Terrible , et d'une main reprenant cette ^pdt Dans le sang
infidèle à tout BiomeBt traBpét»

The text on this page is estimated to be only 13.94% accurate

ACTE II, SCÈNE I. ngg £t fte Tautre à no» yewK montrant arec
fierté Oe notre sainte £» le signe redoute. Criant à hauts vais : Français »
soyez fidèles. ... Sans doute , en ce moment, le eouTrant de ses ailes , L^'
vertu du 'lYès-Haist , qui nous sair^e aujourd'hui , ApplanUlrait sa route et
marchait devant lui ; Kt des trisHiii cbrétieDs 4a foule délivrée Vint porter
avec nevJI ses pas dans Gésarée : Ul , par nos chevaliers^ d'une cnmmune
voix, Lusignan fnt cfaobi poiqr bous donner des lois. O mon cher Nértstan ,
EtiWu , <|ai nous humiUe , ri'a pas voulu sans doute , »n cette courte vie,
Nous accorder le prix <|u'ii àoit à la vertu ; Vainement pour son nom tious
avons combattu. Ressouvenir afteux , dont l(J>orreur me dévore !
.lërusalem en cendre, h^as 1 lîwnait eecoi» , Lorsque dans notre asile
attaqua et trahis^ Kt livrés par un Grée & nos fiers <annemis» La flanune
dont brûla Sion déses{»érée S'étendit en foreur aux murs de G^arée : Ce fut
là le dernier de trente ans de revers; Là je vis Lusignan chargé d'indignes
fors : Insensible à sa cèute, et gn^d dans ses misères, 11 n'était attendri que
dea maux «le ses frères. Seigneur, depuis ce temps , ce père des chfétieB»f
Resserré loin de BOUS, bhmchi^ians ses liens. Gémit dans un cachot ,
privé è» la lumière , Oublié de l'Asie et de l'Europe entière; Tel est son sort
afïreuz : qui pourrait;^ aujourd'hui, Quan4 il «oufee pocv nous /sa voBT
heureux sans Itti 2 B^KËSTAir. Ce boDhât»^â4aMTr«i<rimicL'i^
fannhwfciwi

The text on this page is estimated to be only 20.07% accurate

300 ZAÏRE. Que je liais le descSn qui de lui nous tépare l Que
vers lui vos discours m'ont sans peàie entraS^! !:e connais ses malheoTS,»
avec eux je suis né; Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre i \otre
prison , la sienne , et Gësarét en cendre , Sont les premiers ol^ets , sont les
premiers rev«N Çui frappèrent mes jeux à peine encore ouverts. Je sortais
du berceau ; ces images sentantes £aD« vos tristes récits me sont erioor
présentes. Au milieu des dirétiens dans-un^t mple immolés, Quelques
enfants , seigneu|r, wftc moi rassemblés , Arrachés par des mains, de
carnage fumantes Aux bras ensanglantés de nos mères tremHantes , Nous
fûmes transportés dans ce pdais des rois , Dans ce même sérail , seignQtfr,
où je vous vois. ■ Noradiu m'éléva près de octte Zcdre , Qui depuis. . . .
pai^donciéz si mon coeur en soupire'i Qui depuis , égarée en ce foneste Heu
, Pour un maître barbare abandonna son Dieu.' CRATILtOV. Telle est des
musulmans la funeste prudence ; De leurs chrétiens captifi ils séduisent
Ten^noe : Et je bénis le ciel , propice à nos desseins , Qui dans vos premiers
ans voua sauva de leurs mains. Mais , seigneur, après tout , cette Zaïre
ménie Qui renonce aux dirétiens pov le aondan qui l'ai^. De son crédit au
moina nous pourrût secourir : Qu'importe de quel bras Dieu daigne ae
servir? M'en croirex'-vous ? le juste , au8ti4>ien que l sa^. Du crime et du
malheur sait tirer avantage. Vous pourriez de ZuM esaçHajet la iiiTeur

The text on this page is estimated to be only 21.12% accurate

ACTE II, ^CÈNE I. 3oi tL nous rendre on héroa que lui-même a dû plaïodie , Que sans do«te il admire, et qui n'est plus à craindre.
HÉRESTAN. Mais ce ro6ine béros , pour briser ses liens , Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens? Et quand il k Tendrait, est-il en ma puissapce D'obtenir de Zaïre un moment d'audience ? Croyez-Tous qu'Orosmane j daigne conseutu*?, Le sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir ? Quand je pourrais enfn paraître devant elle , Que ftut-il espérer d'une femme infidèle , , A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront, Et qui lira sa bonté écrite sur mon front ? Seigneur, il est bien dur pour^in coeur magnanime D'attendre des aecours de ceux qu'on mésestime ' , Leurs refiu sont affreux, leurs bienfaits fi>nt rougir. CHÂTIL^ON. Songez à Lusignan , songez à le servir. ^ KÉ&ESTASr. Eh bien. . . . Mais quels chemins jusqu'^ cette infidèle ' Pourront... On vient à nous. Que vois-je? d ciel! c'est ell^*
SCÈNE IL ZAÏRE, CHATILLON, NÉRESTAN, ZAÎRB, h Nérestan, C'est vous , digne Français , à qui je viens parler : Le Soudan le permet, cessez de vous troubler ; ht rassurant mon coeur, qui tremble à votre approche , Chassez de vos regards ia plainte et le lepcoche. Seigneur, nous nous craignons^ nous rougissons tous deux t Je souhaite f4 je craina^de twosmtm, fos yeux. Voluire. Th«Âii«..I. aÛ

The text on this page is estimated to be only 15.95% accurate

30a ZAIR£. L* iui II iWtre attaches depuis boCR nwasauo». Une
affreuse piisoD reufenna aotre aifioiea ^ Le sort nous accabla du pokis des
méjoies kn, Qoe la tendre amitié nous reodak plut lëgen. n me fallut depuis
gémir de Totrt abacmce ; Le ciel porta vos pas aux rives de la Fnmce s
Prisonnier dans Solyme , enfin je vous revis ; Un entretien plus libre alors
m'était ptimiia; Esclave dans la foule , où j'étais confondue. Aux regards du
soudm je vivais inoumiie. Vous daignâtes bientôt , soit grandeur, loit pitié,
Soit plutôt digne effiet d'une pure amitiif^ Revoyant des Français le
glorieux eaapte, Y cherdier la rançon de k titete Zaïre . * Vous l'apportez ; le
del a trempé vos biilnlaits; Loin de vous , dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune a^t d'édât et de chaimef , Je ne puis vous quitter
sans répandre des lafnesj Toujours de vos bontés je vais ro'entretenÂr,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir, Ckmune vous des kumains soulager
la misère y Prot^er les chrétiens , leur tenir lieu de mère :. Tons me les
rendez chers , et ces Infortunés. . . BÉRESTAV. Vous , les protéger ! vous ,
qui \ti abandonnez ! Vous I qui des Lusignans ibolaot aux pieds
la,^aMlre..*t ZAiax. Je la viem honorer, seigneur; je viens vous rendre Le
dernier de«e sang , votre amour, votreebpoir : Oui , Lusignan est libre , et
vous l'alieK revoir. GHATILLOV. 1 O ciell nous rentvMt^Bvtraaj^, outre
{»liiil .|

The text on this page is estimated to be only 11.25% accurate

ACTE H, SCÈNE ^11. 3o3 Lm ehrédenâ tous divraiept une %ét^
n chère ! ZAÎKE. TaYwk auM^gfëwM» oaé la demander : Le {çénérenx
soudaii vcHt hies nous l'accorder ; Oq ramène en oea Aieox. Que mon ame
est émuft! z^Ue. Mes larmes malgré moi me dérobe^ sa vue ; Aû^si qne ce
vieiilard j'ai languì d^s les fers : Qui ne sait comp>atir ans maux (pi'on a
soufferts ! vimxsTAH Grand dieu! quet de Tertu dans une ame in^dèle!
SCÈNE m. ZAIR^, LUSfONAN, CHATILLON, NÉRESTAN, PLUSII^nns
ESCLAVES CBnÉTIERS. lusiavAN. D V a^onr du tiëpas quelle Yoix me
rappelle ? Suis-je avec des cbrëtiens ?^. Guidez mes p^ tremblants. Mes
maux m'ont afiàìUi plus enc<>r que i:ies ans. (en s'^tsseyant.) Suia«je libre
en e^t ? ZÀÎRX. Oui , seigneur, oui , tous Têtes; GBATILI.OV. y eus
yiTCZ, TOUS calmez nos douleurs inquiètes. To«s nos ^listea cjUrétieu}..
•• liVSlGSAS. 0)ov!4douceyoixl

The text on this page is estimated to be only 20.99% accurate

3oî ZAÏRE." Cbattllon , c'est donc vous ? c'est yooé qêt je lërobl
Martyr, ainsi qoe moi , de la foi de nos pères. Le dieu que noos servons
finît-il nos misères? En qads lieux sommea-nous? Aidez oaes ùBÀes ycoK
CHATILLOS. C'est ÎQ le palais qn'ont bâti vos aïeux ; Do fils de Noradin
c'est le séjour profiuM. ZAÏRE. Le maître de ces lieux, le paissant
Orosmane, Sait connaître , seigneur ? et diérir la Tertn. Ce gâièreox
Français, qui Totas est inconmi, (en montrant Nêrestan,) Par la f^ire amené
des rives de la France , (Venait de dix dirétiens payer la dâivranGa : Le
Soudan, cornue lui, gouverné par l'honneur, Croit,, en vous délivrant ,
égaler son; grand ooeor. LUSIGHAV. Des chevaliers français tel est le
caractère ; Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère. Trop digne
chevalier, quoi ! vous passez les mers, Pour soulager nos maux fît pour
briser nos fers ? Ah ! parlez , à qui dois-je un service si tare ? \ ninESTAH.
Mon nom est Nêrestan ; le sort , long-temps baibare , Qui dans les fqps ici
me mit. presque en naissant , Me fit quitter bientôt Tempire du croissant : A
la cour 4e Louis,' guidé par mon courage. De la guerre sous lui j'ai fait
l'a^^fMrentissage ; Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi , Si grand
par sa valeur, et plut grand par sa fi>i« Je le suivis , seigneur, au bord de la
(àiarente. Lorsque du fier Anglais la yakui; menante p

The text on this page is estimated to be only 24.96% accurate

ACTE II)/ÇCÊîfE Iir; 3o\$ Cédant h nos efibrts tn^Ion^tenqpf
capthrÀ i Satisfit en toni}»i)};^ .avz, l^ qu'ils ont brav^ Venez, prince, et
montrez au plus grand des monarques, De Tos fers glorieux les vénérables
marques : Paris va révéler le martyr cle la crobr ; Et la cour de Louis est
Tasile des rois. LUSIGNAN. Hélas l de cettA cour ^fii yu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovioe eochaînait la victoire , Je combattais j seigneur,
avec Montmorenc, Melun , d'Estaing , de I^çsle , et ce &menx Couci. Mais
à revoir Paris je ue dois plus prétendre : Vous voyez qu'au tombeau je suis
prêt à desceadie; Je vais au roi des rois demander aujourd'hui Le prix de
tous les maux que j'ai soufierts pour lui. Vous , généreux témoin de mon
heure dernière , Tandis qu'il en est temp , écoutez ma prière : Hérestan ,
Chatillon , et vous. ... de qui les pleurs Dans ces moments si chers honorent
mes malheurs , Madame , ayez pitié du plus malheureux père Qui jamais ait
du ciel éprouvé la colère , Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ve peut encor tarir dans mes yeux expirants. Une fille , trois fils , ma
superbe espérance , ' Me fiu-ent arrachés dès leur plus tendre enfance : O
mon cher Chatillon , tu dois t'en souvenir. CHATILL05. I De vos malheurs
encor vous me voyez frémir. LUSIGVAir. g Prisonnier avec moi dans
Césarée en flamme, l'es yeux virent p«b-ir ir.es deux fils et ma femme. 26. I

The text on this page is estimated to be only 18.93% accurate

306 ZA'IICK citATnLOV; Mon bras chaîné de fers ne les put
Éfi&iixir: LUSIGKAH. Hélas ! et j'étais père , et je ne pus ixiourir f Veillez
du haut des cieux , chen enfants que }'iilSpIoier Sur rocs autres enBints,
s'ils sont TÎTants encore. Mon demies fils, ma fille, aux diaineS réseoréSy ^
Par de barbares mains pour servir oonserréi, Loin d'un père accablé furent
portés ensemble Dans ce même sérul où le del nous raisemUe.

CHATILLOV. 11 est vrai ; dans l'horreur de ce péril nouyearu, Je tenais
votre fille à peine en ton berceau; 5e pouvant la sauver, seigneur, j'allais
moi-même * Répandre sur son front l'eau sainte du baptême ^ Lorsque les
Sarrasins , de carnage fumants , Revinrent l'arracher à mes bras tout
sanglants^ Votre plus jeune fils , à qui les destinées Avaient à peine encore
accordé quatre années » Trop capable déjà de sentir son malhenr, Fut dans
Jérusalem conduit avec sa sœur. N^&ESTAir. De quel ressouvenir mon ame
est dé<^ré« î A cet âge fatal j étais dans C^arée , Et tout couvert de sang, et
chargé de liensii Je suivis en ces lieux la foule ^s chrétiens. LVSIGNAN.'
Vous... seigneur!... ce sérail éleva votre enfance ?... (en les tega rdan t.)
Hélas! de mes enfants auriez- vous connaissaUce?* Ils seraient de votre âge
, et peut-être me» yeai, . ••

The text on this page is estimated to be only 12.24% accurate

ACT'Ell, BCtUKîll. 3^7 Qfuê. ornement, ifiadamie^ Ranger en
ces Ueaz?. Depû fpm4 r«?e2-Tpiis ?. ^ Pf^Miii qof je letpÎM. Seigneur... gh
qpioi ! d'où fient qae voira ame soupire ? i.vsiQirAir. Ah ! daignez confier k
mes tremblantes mûnsj. . , ZAÏRE. ' De quel tronble nouveau tons mes sens
sont atteints ! Seigneur, que faitean-vous ? LUSIGHAH. ' O cid ! 4
providence I ' Mes yeux, ne trompez po^lt ma tftnide espérance; Serait-il
bien possible ? opi , c'est aile. . . je voi Ce présent i^u'une épouse avait i«ç«
de moi y Et quide mes in&nts ornait toQJomv la tête^ Lorsque de leur
nabsaaoe o&cé)itf>|ait la fite t Je revois.... je succoml^^ «Don Misissemenu
sAias. Qa*entends-)e? et quel soupçon jA'agite en^ iiiioment?i ^Ab,
seigneur! zVêtavJLV. Dans r^spo^ ^ont î'entrev<^ lea cSiam^a 9e
m'abandonnez pas, Dieu q^ voyez mes larmes l Dieu mort sur cette croix, es
qui revis pour nous , Parle , acbèvç , 6 mon ZHfu ! ce font là de tes culpa.
Q«oi ! madame, en vos içains elle ^tait demeurée? Quoi ! tous les deux
captife, et pris daffs G^rée? {tAlAB. Oui, smgiiear. VÊRSSTAV. Sepe«t-il?.

The text on this page is estimated to be only 18.05% accurate

LV91GVA.V. Leur paroû, feon tnkf Pc leur mère en effef sont les vivants portraits. Oui , çrand Dieu ; tO lé veux , tu permets que j« voie L. Dieu , ranime mes sens trop feibles pour ma joie ! INTada^e. . . Nërestan.u . Soutiens-moi , Chatillon. . . ?s'ërestan , si je dois vous nommer de ce nom , Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse Du fer dont à. mes yeux une main furieuse VÉHESTAIf. Oui , seigneur, il est vrai. ' ivhtavKv: Dieu juste f heureux moments w^rIstAw, se jetant à genoux. Ah , seigneur î ah ; 2aître ! iVSIGNÀKJ Approchez , mes en&nts. ■ * ' triRESTAir. Moi , votre fils ! zAîbe; Seigneur ! LUSIGHASr. Kteureux jour qui m'édairc ! i>la liile ! mon cher fils î embrassez votre père. CHATILLON. <>ue d'im bonheur si grand mon cœur se sent toudier! I.VSI01SAN. De vos bras , mes énfaiits , je ne puis m'arracher. Je vous revob enfin j chère et tHste famille , Mon-fils, digne héritier.... vous.... hélas! vous? ma fiUe! Dissipez mes soupçons, Ôtez-nioi cette horreur, Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.

The text on this page is estimated to be only 21.20% accurate

ACTE II, SCÈNE III. 3o[^] Toi qvâ seul «l'icoôdait sa ^rtime et la nûenne, Mon Dieu quime la rends , me la rends-tu chrétiemie ? Ta jdenres, ma&em-eiise, et ta baisses les yeuxl OTu te tais ! je t'entends ! ô crime l ù justes deux ! ZAÏRE. le ne puis vous trolD|>er, sous les lois d'Orosmane... Punissez votre filk.... die «tait musulnààse. I.USIG5AS. ' Que la foudre en ëdats ne tombe que sur moi ! Ah , mon fils ! à oeimots j'eusse expiré sans toi. Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ! 9'ai TU toiid)er ton temple et pëirumémme^{^^} ■ Dans un cacbot aflreux abmdonné vin[^] ans , Mes larmes t'impWaient pour mes tristes enfants a £t lorsque ma Êimille est par toi réunie , Quand je trouve une fille ,. die est ton ennemie !

- Je suis bien malheureux... c'est ton père , c'est mol , C'est ta seule prison qui t'a ravi ta foi. Ma fille , tendre objet de mes dernières peines , Songe au moins , songe au sang qui coule dans tes veines;; C'est le sang de vingt rois , tous chrétiens comme moi ; C'est le sang des héros , défenseurs de ma loi ; C'est le sang des martyrs. . . . O fille eftcor trop chère i Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?■ Sai»-tu lûen qu'à l'instant que son flanc mit au joui] Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour, Je la vb massacrer par la main forcenée , ' Par la main dies brigands à qui ta t'es donnée ? Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux, T'ouvrent leurs bras sangknta, tendus du haut de» cieux : Ton Dieu que tu trahis , ton Dieu que tu blasphèmes , Pour toi , pour l'univers , est mort en cet lieux mêmes ,

The text on this page is estimated to be only 11.60% accurate

3tQ ZAÏRE: En ces lieux du mon bras le servit tast Se Ëfa; En ces Beia un son sang te parle |Mr ma voix. Vois ces mors, wns oe temple enval» par tes msiuti; Tout annonnn le Dieu qpi'ont vengé tes anoêtres : Tourne, les yeux , sa tombe est près de ce palais ; C'est ici la montagne où , lavant nos Ibiiaits , Il voulut expirer sens les coups de Timpie ; C'est là que de ta tombe il rappéb sa vie ; Tu ne saurais mardier dans est auguste lien f Tu a*y peux fiure un pas sans j trouver mn Dêea; Et tu n'y peux rester sans renier ton père, Ton bonoeur ^ te parle , et ton Dieii qcâ t'^dtttt/ Je te vois dans mes bras et fdettvret frëmir; Sur ton front pâissant Dien met le repentir ; Je vois la vérité dans ton fxtar descendue : Je retrouve ma BUe après Vavmr penbie | ft je reprends ma gloire et ma lëUcité, En déroband mon sang à l'infidéUté. Kl^RltSTAV. Je revdb donc Ma sceurl... Et son aiBi.i. ZAÎX& Abt^monpènl Cber aalenr de mes)ours , parlez , que dois-je hàn l LUSIOHAir. M'ôterpar un seul mot ma honte et mes ennuis, Dire : Je. sois chrétienne. ZAiXE. Oui... seigneur... je le soit. IUSIOVAH. nieu, reçois son aveu du sein de ton empiiv l

The text on this page is estimated to be only 8.21% accurate

ÀiCTE II, SCÈNE IV, ïïï SCÈNE IV.

Z4IRE,LtrSI0HAK,CHATILL0If,NÊRESTAN, CORASMIN. MUdAme, le
Soudan m'or^one de vous idirt Qu à l'icstant de ces lieux il ftut tous retirer.
Et de ces vils chrétiens surtout tous s^tarer. Vous , Fraaçais » suiTe*r'iiiioi ;
de tous je dois répond»* CHATI&LOir. Oûsommes-nousygruid Dieu! Quel
coqp Tkt oo» gtilfondrc'? ftusiavAfl. ICotre courage, amis, doit ici s'animtr;
SAÏRI. Hélas, seîjpieur! KVSII«VAS. O tous que je u'ose nommÊt, , lorex-
moi de garder un sedret si luiMSttf. SAIrB. le Toua le Jtire. &VtI(»VAV.
ARoB ; le aillera k raaift Flir SV SBCOID ACTE. â

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

ACTE TROISIÈME. SCÈNE L OROSMANE, GORASMIN.

ORO5VAVE. Vous étiez, CorasiQin,tninipéper VOS aUrxnes; | Let Français sont lassés de cberdier désormais Des dimau que pour enx le destin n'a |M>int faits; Ils n'abandonnent point lenr ftrtfle jMitrie Ponr languir aux déserts de l'aride Arabie, Et venir arroser de leur sang odieux Ces palmes, que po«r nous Dieu fût croître en ces iieai< Ils couvrent àdyfôm^àfa la mer de la Sjrne; Louis , des bords de Chjpre , épouvante l'Asie : Mais j'appreqds que ce roi s'éloigne de nos ports; De la féconde Egypte il menacé les bords : J'en reçois à l'iMtant la prenU^ nouvcdle ; Contre les Mamelus son, courage l'appelle : Il cherche Mélédin , mon secret ennemi ; Sur leurs divisions mon trône est affermi. Je ne crains plus enfin l'^gypte ni la France ; I9os communs ennemis cimentent ma puissance ^ Et , prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager. Prennent en s'immolant le soin deime veii|çr. Relâche ces chrétiens , ami , je lei^ délivre ; Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vitTtjl

The text on this page is estimated to be only 21.29% accurate

ZAÏRE. ACTE III, SCÈNE I. 3i3 le veux que snr la mer on les mène à leur roi , Que Lonis me connaisse /et respecte ma foi. Mène-lm Lusignàn ;■ dis-loi que je lui donne Celui que la naissance allie à sa couronne, Celui que par deux fois mon père ayaitvaincu , Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a véeu. CORASMIN. Son nom cher aux chrétiens... OROSMABI. Son nom n'est point à craindre. CORASMIN/ Mais , seigneur, si Louis... ORÔSMANE. n n'est plus temps de fêirdre ; Zaïre l'a youlu , c'est assez ;^t mon cœui , En donnant Lusignan , le donne à mon vo'nquear. Louis est peu pour moi ; je fais tout poui Zaïre . Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet eropir.*. Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir / Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir, Quand , sur les faux avis des desseins de h France , J'ai fait à cep chrétiens un peu de violence. Que dis-je ? ces moments perdus dans mon conseil , Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil : ■ D'une heure encore, ami , mon boiilieiki se (li(»Trc: Mais j'emploierai du moins c& temps à lui ccmplaie' Zaïre ici demande un secret entretien Avec ce Nércsûm , ce généreux chrétien. . . conAsMia.< Et vous avez, seigneur, encor cette indulgence? OROSMAHE. Ils ont été tous deux esclaves dans i^n&noe. Toi taire. Théâtre. I. 2J

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

3i4 Zaïre. Us ont porté mes ièrs, Os ne se Terront ptua; * ZtâTe
enfin de ilioi n'aura point un refus. Je ne m'en défends point ,)e foule aux
fûeds pour cBi Des r^|U6nrs du sërail la contrainte cnteUe|^ J'ai mëprisë ces
lois dont l'âpre austérité Fait d'une vertu triste tine nécessité Je ne suis point
formé du sang asiatique ; Né panni les rochers , au sein de la Tanrique^ Des
Scythes mes aïeux je garde la fierté, Leurs moeurs , leurs passions , leur
générosité a Je consens qu'en partant Nérestan la revoie i Je Veux que tous
les cœurs soient ketmeux de ma joib Après ce peu d'instant ToIiés à moi^
amour. Tous ses moments , ami , sont à moi sans retour. Va ; ce chrétien
attend , et m. peux Tintrodiûre} Presse soi^ entretien ; obéis à Zaïre.
SCÈNE IL GokASMIN, NÊRESTAR. COaASMIV. Eh ees lieux un'
moment tu peux encor rester : Zaïre à tes regards viendra se présenter.
SCÈNE IIL NÊRESTAN. Es quel état^ ^ del! en quels lieux je la laûstî O
ma religion ! 6 son pèn ! ^ tendmt l Mais je la rois. •

The text on this page is estimated to be only 17.97% accurate

ACTE III, SCÈNE IV, 3i5 SCÈNE ly. ZAÏRE, NÉRE^TAN. »
UÉKZBTAV, Ma scBur, je puis dooe tous parler? Àh ! dans quel temps le
cuA nous voulut rassembler ! Vous ne reverrez plus un trop malheureux
père. ;bAÎBE. Dieu! I^vsigpan?, lliRESTAF, Il touche k son beuie dernière :
>a joie , en nous voyant , par de tix>|> grands efibrts , De ses sens affaiblis
a rompu les ressorts; fît cette émotion , dont son ame est remplie , K bientôt
épuisé les sources de sa vie. ^ais , pour comble d'horreurs , à ces derniers
moments , . I doute de sa fille et de ses sentiroents ; Il meurt dans
l'amertume, et son ame incertaine L>emande en soupirant si tous êtes
chrétienne. ZAÏaE. ^uoi ! je suis votre sœur, et vous pouvez penser ^a*à
moii sang, à ma loi j'aille ici renoncer ? MiBESTA«. Lh 9 ma sœur ! cette
loi n'est pas la -vôtre encore ; <e jour qui vous éclaire est pour vous à
l'aurore ; rous n'avez point reçu ce gage précieux >nî nous lave du crime et
nous ouvre les deux : urez par nos malheurs . ^t par vôtre famille , 'ar ces
martyrs sacrés de qui vous êtes fille , lue vous voulez ici recevoir
aujourdliui ,e sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui. â

The text on this page is estimated to be only 23.31% accurate

3i6 ZAIiLE. Oni , Je jare en vos mains y par ce Dieu que j'adcHey
Par sa loi que je cherche , et qae mon cœur ignore, De vivre désormais sous
cette sainte loL . . . «* Mais , mon cher frère. . . h^Ias ! que veat-eUe de
m») Que faut-il? VÉRESTAH. Détester l'empire de vos maîtres ; Servir,
aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres , Qui , né près de ces murs , est mort
ici pour noitf , Qui nous a rassemblés , qui m'a conduit vers vous; Est-ce à
moi d'en parler ? moins instruit que fidèle | Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai
que du zèle ; TJn pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux Vous apporter la
vie, et dessiller vos yeux. Fongez à vos serments ; et que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort et l'anathème. Obtenez qu'avec lui je puisse
revenir. Mais à quel titre , ô ciel , fiaut-il donc l'obtenir ?i A qui le demander
dans ce sérail profane ?. . . Xous , le .sang de vingt rois , esclave
d'Orosmaoe ! Parente de Louis , fiUe de Lusignan ! Vous chrétienne, et ma
sœur, esclavç d'un Soudan! Vous m'entendez — je n'ose en dire davantage.
Dieu I nous rësezviez<^vous à ce dernier outrage? zaïue. Ah , cruel !
poursuivez ; vous ne connaissez pas Mon secret, mes tourments, mes
vœux,. mes attentats: Mon frère, ayez pitié d'une steur égarée, Qui brûle ,
qui gémit , qui meurt désespérée. Je suis chrétienne^ hélas I j'attends avec
a^ent Cette eau sainte , cette eau qui peut guérir mon c

The text on this page is estimated to be only 15.53% accurate

ACTE III, SCÈNE IV. 317 bn y je ne serai {KN&tiu^lîgDe de
m«a.frèr9>, le in^ tâeax, de iQoi^diB moa malheureux père, bb pariez ^
Zaïre, et ne kû cachez rien, Ihes. . . . quelle est la loi de l'empire chrétieo ?. .
. |ne} fiBt le c^itimant pour une infortunée , ^ui , loin de sea parents , au|i
fers abandonnée , 'rouvant chez un barbare un généreux appui , aurait
touché sOn ame et s-'unirait ^ lui ? BÊRSSTAir. > ciel ! que dites-vous? ah
I la mort la plus prompte)evrait.... ZAÎBE^ C*en est assez , frappe , et
préviens ta bonté. jr^BESTAV.)ui ? vous? ma sœur ! ZAÏEE. C'est moi que
je viens d'accu^o*.)roaDaiane m'adore. ^ : et j'allais l'épouser. \
H^BESTAH. i'épouser ! e^t-il vrai , ma sœur ? est-ce vous-même ?• ^ous, la
fille des rois?. 1(A!rc. Frappe , di»-je ; je l'aima ■ éassTAS.)pprobe
malheureux du sang dont vous sortez 1. > ^ous demandez la mort , et vous
la méritez : U si je n'écoutais que u honte et ma gloire , /honneur de ma
maison , mon père , sa mémoire ; >t la loi de ton Dieu , que tu ne connais
paa^ ^i ma religion ne retenait mon bras , irais dans ce palais, j'irais au
moment même 9 nirnoler de ce fer un barbare qui t'aime , ^. *7

The text on this page is estimated to be only 13.31% accurate

3i8 SÀTRB. De toa indigne Une le plonger dflM le tiÉi, Et ne l'en
tefiref qoepoor percer le mieB. Ciel ! tandis qae Louis, Teseraple de U
«efi»; Ao Hil épeuTanté ne ▼» porter h goerre Que pour Tenir bientôt,
frappant des coi^ pk» iJÉf , Dâiyrrer ton Dieu mteK et hû remfae œi Bnif >
Zaïre cependant, ma sœor, son alliëe. An tyran d'un sérafl par l'hymen est
liée? Et ye rais donc apprendre à Lnsignan trahi Qu'on Tartare est le Dieu
que sa fille a cboisi? Dans ce moment affreux, hélas ! ton père ejqpiie En
demandant à Dieu le salut de Zaïre. zAîae. Arrête, mon cher frère...» an été,
connais-^noi) Peut-être que Zaïre est digne jencor de loi. Mon frère,
épargne-moi citt horrible langage ; Ton eouTToux, ton reprcche est un plus
grand oningti Plus sensible pour moi, plus dur que oer trépas Que je te
demandais et que îe n'obtiens pas. L'état oà tu me "Vois accable ton courage
; Tu souffi-es , je le rois ; je souffre davantage : Je voudrais que du ciel le
barbare secours De mon sattg dans mon oœur eût arrêté le court, Le jour
qu'empoisonnié d'une flamme proûuie. Ce pur sang des chrétiens brûla pour
Orosmane, T^ jour que de ta soeur Oposmane diarraé... Pardonne:&-moi ,
chrétiens; qui ne l'auiait aimé? Il faisait tout pour moi; son cœur m'avait
choisie; Je voyais sa fioté pour moi seule adoucie : C est lui qui des
chrétiens a ranimé r«potr ; C'est h lui que je dois le bonbenr de te voir : l'ai
donne; ton courroux. lûon pcre, ma tendresse,

The text on this page is estimated to be only 19.76% accurate

ACTE in, SCÈNE IV. ti^ ito semieiitii^ mon devoir, mes n^iAnb,
ma faiblen, Me servent^ npplicer, e\$ ta sceor «d ot jour Meurt de«on
repentir pk» que de son amour. RÊjtESTAV. !Je te blâme , et te plains ;
crois-moi , la providence Ne te laissera point périr sans innocence : Je te
pardonné , hélas ! ces comkats odieux ; Dieu né ta point prêté son hras
victorieux : Ce hras, qui rend la force aux plus faibles courages, Soutiendra
ce roseau plié par les orages ; H ne souffrira pas qu'à son culte engagé ,
Entce un barbare et lui ton cœur soit partagé. Le baptême éteindra ces feux
dont il soupiie , Et tu vivras fidèle , ou périras martyr. Achève donc ici ton
serment commencé ; Achève, et, dans l'horreur dont ton cœuT est pressé.
Promets au roi Louis , à l'Kuropc , h ton père, Au Dieu qui déjà parle & ce
cœur si sincère , De ne point accomplir cet hymen odieux Avant que le
pontife ait éclairé tes yeux , Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne ,
Bt que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne. Le promets-tu , Zaire ?...
ZAIUE. Oui , je te le promets ; Rends-moi chrétienne et libre, à tout je'me
soumets. Va , d'un père expirant va fermer la paupière , ya , je voudrais te
suivre et mourir la première. IféSESTAV. Je pars. Adieu s ma sœur, adieu :
puisse mes vœux Ke peuvent t'arracher à ce pidais honteux,

The text on this page is estimated to be only 24.66% accurate

Je, rerieibdr&i bie^kât pat un beàNm lUpt?— Tarrachec aux
toŕen , et ta nn^hie à toi-iBteieb SCÈNE V. ZAÏRE. Mb voilà seule , 6 Dieu
! que vais^ie devenir ? . Dieu , commande à mou cœur de ne te point trahir !
Hélas ! suis-je en effet Française , ou musulmane ? , Fille de Lusignan , ou
femme d'Orosmane ? Suis-)e amante ou dirëtienne? O serments que j'ai
faits! Mon père, mon pays, vous serez satisfaits! Fatime ne vient point
Quoi, dans ce trouble extrêroe L'univers m'al>andonne ! on me laisse à
moi-mcine ! Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui , Le fardeau des
devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ? A ta loi , Dieu puissant ! oui, mon
ame est reuduc ; Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue. Cher amant
! ce matin laurais^je pu prévoir Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir
? Moi , qui , de tant de feux justement possédée , N*avais d'autre bonheur,
d'autre soin, d'autre idée Que de t'entretenir, d'écouter ton amour, Te voir, te
souhaiter, attendre ton retour ! Hélas I et)e t'adore , et t'aimer est un crime !
'■SCÈNE yi. ZAÏRE, OROSMANE. OROSMANE. Paraissez , tout est
prêt, et l'ardeur qui m'anime Ne souffre plus , madame , aucun retaiidemeot
:

The text on this page is estimated to be only 14.86% accurate

ACTE IU, SCÈNE VL 3ar tfit flambeata de llijintfi Jirillent pour
Yotre amant;' Les parfums dd l'eneeiia remplissent la mosquée ; Du dieu de
Mahomet la puissance invoquée Confirme mes serments , et préside à mes
feux t Mon peupie.ptostemé pour ?ous offi« ses vœux -, Tout tombe à vos
genoux ; vos superbes rivales , Qui disputaient mon cœur et marchaient vos
égales, Heureuses de vous suivre et de vous obéir, Devant vos volonté^ vont
apprendre à flétribir : le trône, les festins, et la cérémonie , Tout est prêt ;
oomjxiencez le bonheur de ma vie. ZAÏRE. Où 8lût-)e? malheureuse ! 6
tendresse ! 6 dovleuci • omos.MA^s. Venez. ^ zaIre. OùWcadier?'
OROSMAITE.* Que dites-vous ?< ZAÏRE. Seigneur! OKOSMAHE.
Donnez-moi votre main ; daignez , belle Zaïre. . . ; ZAÏRE. Dieu de mou
père! bêtas! que ponrrai-je ^ui dire B 0R0SMA9E. Que)*aiBM à
triomphe^ de ce tendre embarras ! Qu il redouble «a flamme et mon
bonheur I .. 1 ZAÏRE. HtOaai pROSMAKE. ' J Ce trouble k mes déairs
vous read etacof plus chère : ^M

The text on this page is estimated to be only 15.58% accurate

D*iiii« Torta modeste 3 etrle earaetèréL Digne et chanDant objet
de ma coDfltanQB fiîy . Venez , ne tardez pltiA. ZAÏRE. Fatime , soatiéD»-
aioL« »# Seigneur ! 0B081CÀBIE, O ciel ! eh quoi ? ZÀÏAE. Seigneur, cet
hymAjéià ìltaît un bien suprême à mon ame étonnée. Je n'ai point recherché
le trône et la grandeur : ^ Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon
ctmsti Hélas ! j .«urais toulu qu'à tos vertus unie, Et méprisant pour vous les
trônes de l'Asie, Seule et dans un désert , auprès de mon époux, J'eusse pu
sous mes pieds les Ibuler a?eQ foaf4 Mais... seigoeur... ces chrétiens...
.OROSMAITE. Ces chrétiens..". Quoi, madamel Qu'auraient donc de
commtm cette secte et ma ùuaml StAÏRE; Lusignan, ce Yieillard«ceablé de
doulmirt. Termine en ces moments sa vie et ses malheun. OROSMAirS; Eh
bien fquel intérêt si pressant et si taidre.^ A ce vieillard chrétien votre ocenr
peut-il prendre ?f Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces liens, vous
suivez dès long-temps la foi de mes aïeux ; Un vieillard qui succombe au
poidrde set anuëit I^ut-il troubler ici vos belles destinées l tîette aimable
pHié qu'il s'attire de vous ,

The text on this page is estimated to be only 16.10% accurate

ACTE III, SCÈNE VI. 3ftS Doit se perdre avec nSoi dans des moments sî douz« Seigneur, si votis m'aimex , si je vous étais cbère. . . . OROSMANHZ. Si vous l'êtes , ah dieu ! ZAÏRE. 3ouffrez que l'on diffère. ... Permettez ^e ces nœuds par vos mains ai^semblù:» — OROSMANjEw Qiie dites-Tous ? 6 ciel ! est-ce vous qui pat le^ ? Zaïre ! ^ ZAÏRE. Je ne puis soutenir sa colère. OROSMANE. Zaïre! ZAï&C. U m'est affreux, seigneur, de vous d<fp!airc ; Excusez ma douleur. . . . Non , j oublie h la fois £t tout ce que je suis et tout ce que je dois. Je ne puis soutenir cet aspect qui nie tue. Je ne puis. ... Ah ! souffrez que loin de votre vue , Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis. Mes vcBiiz, mon désespoir, et l'horreur où je suis. (elie soti.) SCÈNE VIL • OROSMANE, CORASMIN. OROSMANE. Ji demeure immobile , et ma langue gjlacée Se refiise aux transports de mon àme offensée. Est-ce à moi que Ton parle? «i-je bieii entendu 2

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

324 ZAIRES Est-ce moi qu'elle fait ? 6 c'est ! et qu'ai-je vu ?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême ? Je la laisse échapper ! je
m'ignore moi-même. CORASMIN. Vous seul causez son trouble, et vous vous
en plaignez : Vous accusez , seigneur, un cœur où vous réglez.
OTTOSMAN. Mais pourquoi donc ces pleurs , ces regrets , cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite ? Si c'était ce Français. . . I
quel soupçon ! quelle horreur ! Quelle lumière affreuse a passé dans mon
cœur ! Hélas ! je repoussais ma juste défiance ; Un barbare Un esclave,
aurait cette insolence ! ^er ami , je verrais un cœur comme le mien Réduit à
redouter un esclave chrétien ? . Mais t parle ; tu pouvais observer son visage
, Tu pouvais de ses yeux entendre le langage : Ne me déguisai-rien : mes
yeux sont-ils trahis ? Apprends-moi mon malheur*... tu trembles... tu frémis..
C'en est assez. CORASMIN. Je crains d'irriter vos alarmes. Il est vrai que
ses yeux ont versé quelques larmes ; Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien
observé Quidoi-^e.... OTTOSMAN. A cet affront je ferais réservé ! Non ; si
Zaïre, ami m'avait fait cette offense. Elle eût avec plus d'art trahi ma
confiance & Le déplaisir secret de son cœur agité, .Si ce cœur est peiné ,
n'aurait-il éclaté ? Êtoute : garde-toi de soupçonner Zidre;

The text on this page is estimated to be only 25.99% accurate

ACTE III, SCÈNE VII- 3i5 Mais , dis-tu, ce Français gëmit , pleure , soupire : Que m'importe après tout le sujet de ses pleuis ? Qui S9it si l'amour même entre dans ses douleurs ? Et qu'ai- je à redouter d'un esclave infidèle Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?.

CORASMIN. N'avez-vous pas, seigneur, permis, malgré nos lois. Qu'il jouît de sa vue une seconde fois ?. Qu'il revint en ces lieux ? onosMÂtiE. Qu'il revînt ? lui ! ce traître ! Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ? Oui , je le lui rendi'ais, mais mourant , mais pui\i ^ Mais versant à ses yeux le sang^qui m'a liaki , Déchire devant elle ; et ma main dégouttante (Confondrait dans son sang le sang de sou amante. . . . Excuse les transports de ce cœur offensé j Il est né violent, il aime, il est blessé; Je connais mes fureurs, et je crains ma fiiiblesse ; A des troubles honteux je sens que je m'abaisse. Non , c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon j Non, son cœur n'est point fait pour une trahison. Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice , A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi : Les éclaircissements sont indignes de moi ; * Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ; U Tant mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre, ^ons , que le sérail soit fermé pour jamais ; Que la terreur habite aux portes du palais ; Que tout ressente ici le frein de l'esclavage. Des rois de l'Orient suivons l'antique usage. Voltaire. Tli«itre. I.

The text on this page is estimated to be only 6.77% accurate

Ba6 ZAIRB. On peof y ffovtr toa esdavl oubUuit ta fierté. Laisser tomber sur elle un regard et bonté ; Mais il etf trop honteux de craindre iine anaitrease; Aux moeurs de l'Ocrident lais.<ioas cette bassesse. Ce sexe dangereux , qui Temt tout asservir, IS'il règne dans l'Europe , ià doit obéir. Fin DU TROISIEME ACTE.

The text on this page is estimated to be only 19.07% accurate

P>^r^^*0St'^>^>^^ ACTE QUATRIÈME. SCÈNE I. ZAÏRE,
FATIMJS; FATIME. ^ TE je VOUS plains , madame , et que je vous admire
! Test le Dieu des chrétiens , c'est Dieu qui tous inspire ' I donnera la force k
vos bras languissants ^e briser des liens si cbers et » puissants, «AÎRE. Sh !
powfft-je adiever ce fatal saeriâee ?. FATIME. Vous demandez sa grâcct, il
vous êck m juetice l De vou^ ccenr docile il doit prendre le soin. ZAÏRE.
lamais de son appui je n*eus tant de besoin. \ FATIME. K vous ne voyez
plus votre auguste fami^lle , Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille
; Vous êtes dans ses bras ; il parle k votre cœur : Et quand ce saint pontife»
organe du Seigneur, Hé pourrait aborder dans ce palais profane. ... ZAÏRE.
Ab ! j'ai porté la mort danf le sein d'Orosmane ! l'ai pu désespérer le cœur
de mon amant! Quel oiftn^, Fatisoe , et quel afl^enx moment f Mon Dieu,
vo«s l'ordimiiez .'... i'eusse été ttop be^umcS

The text on this page is estimated to be only 23.94% accurate

3a« ZAÏRE.: FÂTIME. Quoi! regretter encor cette chaîne
Lonteïue! Hasarder la victoire ayant tant combattu! ZAÏRE. Victoire
infortunée! inhumaine veriu! Non , tu ne connais pas ce que je sacrifie. Cet
amour si puissant , ce charme de ma vie , Dont j'espérais , hélas ! tant de
félicité , Dans toute son ardeur n'avait point éclaté. Fatime , j'offre à Dieu
mes blessures ci-uelles ; Je mouille devant lui de larmes criminelles Ces
lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour j le lui crie en pleurant : Ote-moi
mon amour. Arrache-moi mes vœux , remplis-moi de toi mémep Mais ,
Fatime , à l'instant les traits de ce que j'aime,' Ces traits chers et charmants,
que toujours je revoi, Se montrent dans mon ame entre le ciel et moi. Eh
bien ! race des rois , dont le ciel me fit naître , Père, mère, chrétiens, vous
tnon Dieu, vous mon maïn^ Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui ,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour loi! Que j'expire innocente,
et qu'une main si chère De ces yeux qu'il aWaît ferme au moins la paupière
S Ah î que fait Orosmane ? il ne s'informe pas Si j'attends loin de lui la Vie
ou le trépas ; Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre. •' FATIME.
Quoi ! vous , fille des rois , que vous prétendez suivre, Vous, dans les bras
d'im Dieu, votre étemel appui... , ZAÏRE. Eh ! pourquoi mon amant n'est-il
pat né potir Iniî Orosmane est-il fait pour être sa victime ?,

The text on this page is estimated to be only 24.72% accurate

ACTE IV, SCÈNE T. iag Dieu poôrrait-il haïr un cœur si
magDanune ?i Généreux, bienfaisant, juste, plein de Tertoty S'il était né
chrétien , que serait-il de plus ? Et plutôt à Dieu <iu moins que ce saint
interprète , Ce ministre sacré que mon ame souhaite, Du trouble où tu me
vois vînt bientôt me tirer ! Je ne sais ; mais enfin j'ose encore espérer Que
ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la démence, Ve réprouverait point une
telle alliance :. Peut-être , de Zaïre en secret adoré, n paidonne aux combats
de ce cœeur déchiré ; Peut-être , en me laissant au trône de Syrie , n
soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie. Fatime, tu le sais, ce puissant
Saladin Qui ravit à mon sdng l'empire du Jourdain , Qui fit comme
Orosmane admirer sa clémence, Au sein d'une chrétienne il avait pris
naissance. FATIME. Ah î ne voyez-vous pas que pour vous consoler. . . .
ZAÏRE. Laisse-moi ; je vois tout , je meurs sans m'aveu^er : Je vois que
mon pays , mon sang, tout me condamne ; Que je suis Lu^gnan, que j'adore
Orosmane ; Que mes vœux , que mes jours à ses jours sont Mè^* Je
voudrais quelquefois me jeter à ses pieds. De tout ce que je suis faire un
aveu sincère. FATIKE. Songez que cet aveu peut perdre votre frère. Expose
les chrétiens , qui n'ont que vous d'appui , Et va trahir le Dieu qui vous
rappelle à lui. ZA-ïnf. Ah ! si tu connaissais le |praud cœur d'Orosmane l
«8.

The text on this page is estimated to be only 17.70% accurate

330 ZAIREJ FATIHB. n est le pitttecMfnr de la loi masuimatitf ,
Et plus il vous «dore , et moins il peiit âoufirv Qu'on TOUS ose annoncer
un Dieu cpi il dok kaîr. Le pontife à vos ycox en secret va se rendre» Et
vous avec promis. . . . zAînE. Eli bien ! il faut l'atteadre, J'ai promis , j'ai
jure de garder ce secret. Uélas ! qu'à mon amant]t le tus à regret ! Et , pour
comUe d'horreur, \e ne siâs plus «liée. SCÈNE IL OROSMANE, ZAIËRE.
onosMA^E. Madame , â ffit un temps où mon ame channéc , JCcoutant sans
rougir des sentiments trop cbers , Se fit une vertu de languir dans roB &rs.
Je croyais être aimé, madame, et votre maître, Soupirant à vos pieds , devait
s'attendre à l'être. Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux, En
reproches honteux éclater contre vous. CrueUement blessé, mais trop fier
pour me plândre, Trop généreux , trop grand pour m'abaisser à feindre. . Je
viens vous dédarer qae le plus froid m^ris De vos caprices vains sera le
digne prix. Ne vous préparez point à tromper me tendresse , A chercher des
raisons dont la flatteuse adresse, A mes yeux éblouis colorant vos refus.
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus, Et qui, ert^oant surtout t[u\
wugir m i^expMC,

The text on this page is estimated to be only 19.28% accurate

ACTE IV, SCÈNE II. ni D*an refus outrageant vtvv igaorer la
cause. Madame , c'en est fait , une autre yn monter Au rang que mon amour
tous daignait présenter ; Une autre aura des yeux , et va du moins connaître
De quel prix bob aaoor «t ma main deraient être. U pourra m'en codter ;
mais mon eeur s*y rëtoul. Apprenez qu'Oroemanc est capable de tout ;
Que j'aime mieux vous perdre , et loin de vpttt yxui Mourir désespéré de
tous avoir perdue , Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre ibi Il en coûte
un soupir qui ne spit pas pour moi. Allez ! mes yeux jamais ne revèrront
voe channetir ZAÏRE. Tu m*as donc tout ravi , Dieu^ tàaoïn de mes iaïmes;
Tu veux commander seul à mes sens éperdus. .• Eh bien ! puisqu'il est vrai
que tous ne m'aimez ghxi > Seigneur.^ Orosm ARE. H est trop vrai que
l'honneur me l'ordonne £ Que je vota adorai , que je vous abandonne , Que
je renonce à vous, que vous le désirez, Que sous une^iuCre loi. . . . Zaïre,
vous pleurez? ZAÏRE. Ah! seigneur ! ah ! du moins gardez de jamais ctbit^
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire ; Je sais qu'il faut vous perdre
, et mon sort l'a voulu r Mais , seigneur, mais mon oœur ne vous est pas
cODllit» Me punisse à jamais ce ciel qui me oondanmo Si je regreue rien
que le cœur d'OrosmaiM \ OROSXAHE, ^ r.aître, vous m'aimez 1

The text on this page is estimated to be only 21.13% accurate

S32 ZAÏRE. ZAÏBE. Dieu ! si je Vabne ', hélas î OAOSMAVE.
Quel caprice étonnant , que je ne conçois pas ! Vous m'aimez ? Eh !
pourquoi vous forcez-vous , cnuBe, A décliirer le cœur d'un amant si fidèle?
Je me connaissais mal ; oui , dans mon désespoir. J'avais cru sur moi-même
avoir plus de pouvoir. Va , mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste i
Zaïre , que 'jamais la vengeance céleste Ne donne à ton amant, enchaîné
sous ta loi , La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi ! Qui , moi ? que sur
mon trône une autre fût placée ! Non , je n'en eus janiais la fatale pensés.
Pardonne à mon courroux , à mes sens Interdits , Ces dédains affectés , et si
bien démentis ; . C'est le seul déplaisir que jamais j dans ta vie. Le ciel aura
voulu que ta tendresse essaie. Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton
cœur En partageant mes feux difiërait mon bonheur ? Parle , était-ce un
caprice ? est-ce crainte d'un maître , D'un Soudan , qui pour toi veut
renoncer à l'être ? . Serait-ce un artifice ? épargne-toi ce soin ; L'art n'est pas
fait pour toi , tu n'en as pas besoin ; Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui
nous lie ! L'art le plus innocent tient de la perfidie : Je n'en connus jamais ,
et mes sçns déchirés « ^ Pleins d'un amour si vraû. ZAÏRE. Vous me
désespérea. Vous m'êtes cher sans doute, et ma tendresse extrtmB ^t le
comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

The text on this page is estimated to be only 22.09% accurate

ACTE IV, SCÈNE II. 333 OnOSMARE. O ciel ! expliquez-vous.
Quoi ! toujours me troubler ?i Se peut-il . . ?< ZAiSE. Dieu puissant , que
ne puis-je parler I OROSMARE.. Quel étrange secret me cachez-vous ,,
Zaire ? Esfr-il quelque chrétien qui contre moi consfûre ?> Me trahit-on ?
parlez. ZAÏRE. Eh ! peutr-on vous trahir ? Seigneur, entre eux et vous vous
me verriez coUrir : On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindras
Mon malheur est pour moi , je suis la seule à plaindre. OROSMARE. Vous ,
à plaindre ! grand Dieu ! ZAÏRE. Souffrez qu'à vos genous Jfe (demande en
tremblant imé grâce de vous. ORO\$MAN£. Une grâce) oidopnez et
demandez ma vie. ZAÏRE. Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Orosmane..., seigneur... permettez qu'aujourd'hui, Seule , loin de vous-
même , et toute à mon ennui , D'im œil pli is recueilli contemplant ma
fortune , Je cache à votre oreille une plainte importune. . . . Demain tons
mes secrets vous seront révélés. OnOSMAVE. De que&e inquiétude, 6 ciel,
voua m'aocablezS pcuvcz-vous,..?,

The text on this page is estimated to be only 15.98% accurate

434 ZAÏRE. zâIhe. Si pour moi ramov tous pflrit eooMtr He me refusez pas la grâce que j'implore. OnOSMARE. Eh l'^ieft î 'û ûnt yonloir tout ee que to«s voulez ; J'y consens ; il en coAce à mes sens désolés. Allez : souvenex-Tous que)e tous sacrifie Les momtoti les plus beaux, ke» pins ebera de inajîit ZAÏRE. En me parlant ainsi y tous me percez le cœur* 01109MANE. ElilneE! ?«iitiie^[aittez,Zaître? ^* ;iAî]iE. HnasS scuffuntm • SCÈNE IIL OROSMANE, CORASMI19; 0A08MAir& Ah ! c'est trop tôt chercher ce solitaire asile ; C'est trop tôt almser de ma bonté facile ; Et plus j'y pense, ami , moins je puis concevoir Le sujet si caché de tant de désespoir. Quoi donc ! par ma tendresse élevée à l'empire, Dans le sein du bonheur que son ame désire, Près d'un amant qu'elle aime, et qui brftk à ses pîedf > Ses yeux , remplis d'amour, de larmes sont noires t Je suis bien indigné de voir tant de caprices : Mais moi-même, après tout, etis-je moins dlufusticetl Ai-je été moins coupdile k ses yettx offensés ?. Est-ce à moi de me plâkidre ? au m'aime, c eit i U me faut expier par un peu d'indulgedce

The text on this page is estimated to be only 17.72% accurate

ACTE IT, SCÈNE Ili; »« De med transports jaloux riojiirieuse
ofiense. Je me rends. Je le vois , son ccenr est sans détgurt^ La nature naïve
anime ses discours : Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence; A sa
sincérité je dois ma oonBance. Elle m'^^e , sans doute ; oui , j'ai lu devant
toi , Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ; Et son ame,
éprouvant cette ardeur qui me louche , Vingt fois pour me k dire a volé sur
sa boa(^. Qui peut avoir un cceur assez traître , assez ixM , Four montrer
tant d'amour et ne le sentir pas ? SCÈNE IV. OROSMANE, CORASMICf,
MÊLEDOn. MÉLIÉDOB. Cette lettre, seigneur, à Zaïre adressée, Par Vos
gardes saisie , et dans mes mains laissée. . . . OROSM AHE. Donne.... qui la
portait ?... Donne. M é I. é n o n. Un de CCS cli réliens Dont vos bont^ ,
soigneur, ont brisé les liens : Au sérail en secret il allait s'inlrodaire; On l'a
mis dans les fers. OnOSMÂNE. Hélas î que vais-je lire ? Xaisse-nous. ... je
frémis.

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

336 Zaïre; SCÈNE V. OROSMANE, CORASMIN. C on As MIN.
Cette lettre , seigneur, Pourra vous éclaircir, et, calmer votre cœur.
OROSMANE. Ah ! lisons : ma main tremble , et mon ame étonnée Prévoit
que ce billet contien], ma destinée. Lisons : « Chère Zaïre , il est temps de
nous voir. « Il est vers la mosquée une secrète issue « Où vous pouvez sans
bruit et saisis être aperçue « Tromper vos surveillants , et remplir notre
espoir : V n faut tout hasarder; vous connaissez mon zèle : c< Je vous
attends ; je meurs si vous n'êtes fidèle. » Eh bien I cher Corasmin , que dis-
tu ? CONASMIN. Moi, seigneur?. Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.
OROSMANE. Tu vois comme on me traite. Corasmin. O trahison horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ? Vous dont le cœur tantôt , sur
un simple soupçon. D'une douleur si vive a reçu le poison ? Ah ! sans doute
, l'horreur d'une action si noire vous guérit d'un amour qui blessait votre
gloire. OROSMANE. Court chez elle à l'instant, va, vole , Corasmin :
Montre-lui cet écrit Qu'elle tremble et soudain

The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate

ACTE IV, SCÈNE V. • SSy Dé cent coups de poignard que
l'infidèle meure ! Mais ayant de frapper. . . . Ah ! dtet ami , demeure ;
Demeure , il n'est pas temps. Je veux que re chrétien Devant elle amené. . . .
non. ... Je ne veux plus rien. . . . Je me meurs. ... je succombe à l'excès de
ma rage. COnASMIV. On ne reçut jamiiiis un si sanglant outrage.
OROSMAKE. Le voilà donc connu ce secrf t plein d'horreur l Ce secret qui
pesait h son intime cœur ! Sous le voile emprtinté d'une crainte ingcnue Elle
veut quelque temps se «ousiraire à ma vue y Je me fais cet efibrt , je la
laisse sortir ; Elle part en pleurant et c'est pour me trahir. Quoi, Zaïre!
C0IIA8MI5.' Tout sert à redoubler son crime. Seigneur, n'en soyez pas
l'innocente victime ; Et de vos sentiments rappelant la grandeur. . .
OROSMANE. C'est là ce Nérestan , ce héros plein d'honneur, Ce chrétien si
vanté, qui remplissait Solyme De ce faste imposant de sa vertu sublime ! Je
l'admiiais moi-ymême , et mon cœur combattu S'indjgnait qu'un chrétien
m'égalât en vertu. Ah I qu'il va me payer sa fourbe abominable ! Mais Zaïre
, Zaïre est cent fois plus coupable : Une esclave chrétienne, et que j'ai pu
laisser Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser ! Une esclave! elle
sait ce que j'ai fait pour elleAb , malheureux ! yolt.iiiie. Thcairc. I. 29

The text on this page is estimated to be only 17.03% accurate

3^ * ZJ^IRE. Sei^eur, \$i vous son0r6^ noq ?iie, Si , {Mnm les horreurs qpl 4oiv<uU yo^s troubler^ Vous vouliez.... Oui , je veux U voir et lui parler. Allez, Tolezi escUTe» et m'aiueuez Zaïre. CORASMIir. Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ? OROSMÀfIE. Je ne sais j cher ami , mais je prétends la roir. CORASMIlf. Ah ! seigneur, tous allez, dans votre désespoir. Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes; Vos bontés contre vous lui donneront des armes; Et votre cœur séduit , malgré tous vos soupçons, Pour la justifier chercher^es raicons. M'en croirez- vous ? cachiez cette lettre à sa vue j Prenez pour la lui rendre une main inconnue; Par là , malgré la fraude et les déguisements , Vos yeux démêleront ses secrets sentiments , Et des plis de son cœur vetront tout Vartiike. ■ OROSMÀHE. Penses-iu <ju*o?i effet Zaïre me trahisse ?. . . . Allons , quoi qu'il en soit , je vais tenter mon sort , Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort. Je veux voir h quel poiut une femme hardie Saura de son côté pousser la perfidie. CORASMIIT. Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien ; Un coeiu: tel que le vôtre. . . .*

The text on this page is estimated to be only 21.75% accurate

ACTE IV, SCÈNE V, 330 oafIMANc. Ah ! n'en redoute rien ; A son exemple , hélas ! ce cûsur ne ^anirait femdte : Mais f ai la fetnteté de savoir me contraindre : Oui , puisqu'elle m'^iaisse à coMaître un rival» ,. Tiens , reçois ce billet à tous trois si fatal ; Va , choisis pour le rendre un esclave fidèle ; Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ; Va 9 cours. ... Je ferai plus , j'éviterai ses yeux ; Qa.*elle n'approche pas. . . . C'est elle , justes eieuxî SCÈNE VL OROSMANE, 2AIRE« Seigneur, vous n'êtes pas surpris ; quel d ttaéàS. ftOUdailitt^ Quel ordre si^ressant prèA de tous me taakène ?i ORO*SMAIE. Èii bien! madame, il faut que vous m'éclaircissiez jf Cet ordre eSt important plus que vous ne croyez. Je liie suis consulté. . . . Malheureux l'un par l'autre, il faut régler d'un mot et mon sort et le vôtre. Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous , Mon orgueil oublié , mon sceptre à vos genoux , Mes bienfaits, mon respect , mes soins , ma confiance. Ont arraché de vous quelque reconnaissance. Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour, Vaincu par mes bienfaits , crut l'être par l'amour. ' Dans votre ame avec vous il est temps que je liie^; Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise ; Jugez-vous ; répondez avec la vérité Que vous devez au moins à ma sincérité.

The text on this page is estimated to be only 23.66% accurate

3 {o ZAlRi:. Si de (pirlque aatre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, on même les balance y Il faut me l'avouer, et dans
ce même instant. Ta grâce est dans mon cœur ; prononce , die t'attend
Sacrifie à ma foi TinsolcDt qui t'adore : Songe que je te vois , que je tt parie
encore , Que ma ibudre à ta voix pourra se détourner. Que c'est le seul
moment où je peux pardonner. ZAÏRE. Vous, seigneur î vous ose2 me tenii
ce langage? Vous, cruel ! Apprenez que ce cœur qu'on outrage | Et que par
tant d'horreurs le ciel veut éprouver. S'il ne vous aimait pas , est né pour
vous braver.' Je ne crains rien ici que ma fimeste flamme : N'imputez qu'à
ce feu qui brûle encor mon ame, n'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier. J'ignore si le ciel, qui m'a toujours
trahie , A destiné pour vous ma malheureuse vie. Quoi qu'il puisse arriver, je
jure par rhonopur,* Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon OO^i
Je jure que Zaïre , à soi-même rendue , Des rois les plus puissants
détesterait ia vue ; Que tout autre après vous me serait odieux. Voulez- vous
plus savoir, et me connaître mieux? Voulez- vous que ce cœur, à l'amertume
en proie. Ce cceur d&espéré devant vous se déploie ? Sachez donc qu'en
secret il pensait malgré lid Tout ce que devant Vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresse^ Vinssent justifier mes
naissantes fidblesse%; Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pifds,

The text on this page is estimated to be only 20.38% accurate

ACTE IV, SCÈNE VI. 341 Qu'il vous aimait enfin lorsque vous m'ignoriez ^ Qu'il n'eut Jamais que vous, n'aura que vous ponc ma!cre| 3 'en atteste le ciel , que j 'offense peut-^tre ; Et si j'ai mérité son éternel courroux , Si mon cgrur fut coupable , ingrat , c'était pour vous; OROSMABE. Quoi ! des plus tendres feux sa bouclie encor m'assure ! Quel excès de noirceur ! Zaïre. . . . ! ab , la parjure ! Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main ! zAinE. Que dites-Vous ? Quel trouble agite votre sein ?• OnOSMAifE. Je ne suis ^int troublé. Vous m'aimez? zaïhe. Votre boudic Peut-elle me parler avec ce ton farouche D'un feu si tendrement déclaré chaque jour? Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour. OUOSMABE. Vous m'aimez ? ZAÏRE. Vous pouvez douter de ma tendresse i Mab, encore tme fois, quelle fureur vous presse?. Quels regards cfirayauts vous me lancez , hélas I Vous doutez de mou cœur ? OUOSMABE. Kon , je n'en doute p!is. Allez y rentrez , madame^ «9à

The text on this page is estimated to be only 17.30% accurate

t^2 ZAÏRE. SCÈISE VIL . OROSMAKE, CORASİtf^IN.
ÔftOSMAttE. Ami, sa perfidie An coûible de Inoirenr ne s'est pas
véoïtsjtbni Tranquille dans le crime , et ûtcsse arec doiicear» BBe a jusques
an boot soutenu sa ooirôeor. As- tu trouvé l'esdaye ? as- tu seryi ma rage?
Connaitra2-)e à la Ibis sen^rime A mon ouuage?. comASBiis. Oui , je viens
d'obéir ; mais vous ne Couves paé 6oupirer désoimais pour ses traîtres
appas ; .Vous la verrez sans doute avec indiflTérence , Sans que le repentir
succède à la vengeance > , Sans que l'amour sur vous en repousse les tr&ts»
onosMASE. Corasmin , je l'adore encor plus que jamais, C0EASMI5. Voius
? ô ciel ! vous ? OBOSMAITE. 5e vois un ra^oA d'espérance. Cet odieux
cliréticn, l'élève de la Prance, Est jeune, impatient, léger ,j présomptueux;
Il peut croire aisément ses téméraires vœux ; Son amour indiscret, et plein
de confiance , Aura de ses soupirs hasardé l'insolence : Un regard de Zaïre
aura pu l'aveugler ; Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler. Il croit qu'il
est aimé, c'est lui seul qui m'offense j Teut-être ils ne sont point tous deux
d'intellig<

The text on this page is estimated to be only 20.97% accurate

ACTE IY, SCÈAE VII. ,^431 Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel. Corasmin , <k:oatez. . . . dès
que la nuit plus sombxtl Aux crimes des morteU viendra prêter son ombre,
Sitôt qoe ce cbrëtien cbargë de mes bienfaits , Nérestan , paraîtra sous les
murs du palais , Ayez soin <|u'à l'instant la garde le saisisde ; Qu'on prépare
pour lui le plus honteux supplice : Et que chargé de fers il me soit présenté.
X.aaissez, surtout, laissez Zaïre en liberté. Tu vois mon cœur, tu vois à quel
excès je Taime ! Ma fureur eat plus grande, et j'en tremble moi-mi^ae. J'af
honte des douleurs où je me suit plongé : Mai\$ malheur aux ingrats qui
m'auront outragé I FI5 DU QVkJkltuZ ACTE.

The text on this page is estimated to be only 18.68% accurate

ACTE CINQUIÈME. SCENE I. OROSMANE, CORASMIN,
UN ESCLAVE Un Ta tait avertir, l'ingrate va paraître, t'ouge qvle dans tes
maius est le sort de too maître : l>onne-!uû le billet de ce traître chrétien ;
Ucnds-moi compte de tout , examine-la bien : Porte-moi sa réponse. On
approche. . , . c'est elle. (a Corasmin.) Viens, d*un malheureux prince ami
tendre et Cdèle, Viens m'alder à cacher ma rage et n:cs ennuis. SCÈNE II.
ZAÏRE, FATIME, L'ESCLAVE. X A ï R E. ¥.H, î qui peut me parler dans
l'état où je suis ? A tant d'horreuis, hélas î qui pourra me soustraire? Le
sérail est fermé î Dieu ! si c'était mon frère î Si la main de ce Dieu , pour
soutenir ma foi , Par des chemins cachés le conduisait vers moi î <,}uel
esclave inconnu se présente à ma vue? l'esclave. Cette lettre en secret dans
mes mains parveoiM» l'ourra vous assurer de ma ûdéiiuL

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

ACTE V, SCÈNE II. 345 ZAÏRE. Donne. (elle lit.) FÀTIME, à part pendant que Zaïre lit. Dieu tout-puissant ! éclate en ta bonté ; Fais descendre ta grâce en ce séjour profane ; Arraché ma princesse au barbare Orosmane à ZAÏRE, à Fatime. Je voudrais te parler. FATIME, à l'esclave. Allez, retirez-vous ; On TOUS rappellera, soyez prêt ; laissez-nous » SCÈNE III. ZAÏRE, FATIME. ZAÏRE. Lis ce billet : hélas ! dis-moi ce qu'il faut ; Je voudrais obéir aux ordres de mon frère. FATIME. ; Dites plutôt , madame , aux ordres éternels D'un Dieu qui vous demande au pied de ses autels ; Ce n'est point Nérestan , c'est Dieu qui vous appelle. ZAÏRE. Je le sais , à sa voix je ne suis point rebelle , J'en ai fait le serment ; mais puis-je m'engager, Moi , les chrétiens , mon frère , en un si grand danger) FATIME. Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublé ; Votre amour parle seul à votre âme ébranlée. Je connais votre cœur : il penserait comme eux, ne hasarderait tout, s'il n'était amoureux. Ah ! omettez du moins l'erreur qui vous engage. j

The text on this page is estimated to be only 15.90% accurate

346 £AÎRÊ. Vous tremblez d oîlenser l'âiiKaàt qui vous outragpv
Quoi ! ne voyez- vous pas toutes ses cruautés. Et l'ame d'unTartare à travers
ses kôntâ? Ce tigre, éncot* bronché au sein de ià UUdteisèf Même en vous
adorant ineha'çait sa inaitressé. . . . Et votre cœur encor ne s'en jpeut
détàcfaef' î Vous soupirez pour lui ! ZAÎRE^ Qû*ai-Jc k luî reprocher?!
C'est moi qui rofièfasais , mdi qu'en cette journée Il a vu souhaiter ce fatal
hytioënée : Le trône était tout prêt, le tenpk était paré, Mon amant m adoiait
; et j'ai tout di4c»é. Moi , qui devais ici trembler sous sa puissance i J'ai de
ses sentiments bravé la violence ; J'ai soumis son amour, il fait té que je
veux, Il m'a sacrifié àes trahsports âhioutieul. ^AttMè. Ce malheureux
amour, dont votre ame est bléssSBf Peut-il en ce xfioment templier votre
pfeiiéée? àiAiiiÈ. 'Ah ! ^atirafe , tout iert à me dëâes()ërfeh Je sais que du
sérail rien ne petit me tirer : Je voudrais des chrétietis Vok- l'heuk^uâè
cOhtrée^ Quitter ce lieu ffinestë à mon ame ^aréè ;> Et je seiis <^à Finstant
, proâipt^ à me démentif>, Je fais des vœux secrets pour ii'ën jamais sortir.
Quel état ! qitel tourment! noil, inan dme idqiiiètt Ne sait ce qu'elle doit, fli
ce ^'ellè SoUhàitèj TJne lerrcur affreuse est tout ce (juc je éeùs; Weu !
détourne de moi ces iioiri pt*essèhtiiitfetiâ 9 Prcsds éoin dé hôs du:éUein,
et teille *tit ttQa îàttl

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

ACTE V, 5CÈNE III.. 547 Prends soin , du haut des cicux , d'une tête si chère ! Oui , je le vais trouver, je lui vais oh[^]ir : Mais dès que de Solyme il aura pu partir, Par son absence alors à parier enhardie , J'apprends h. mon amant le seq⁰t de ma vie : Je lui dirai lexnlte où mon cœur e[^] lié [^] . Il lira dans ce cœur, il en aura pûê : Mais, dussë-je «u supplice être ici con^{^^}ipnéc, Je ne trahirai point le sang dont je suis née. Ya, tu peux amener mon frère dans ces lieux. Rappelle cet esclave. SCÈNE IV. ZAÏRE. O Dieu de mes aîe[^]ojf. l Dieu de tçus mes parents , de mon malheureux père , Que ta main me conduise , et que ton œil m'ëdaire J SCÈNE V. ZAÏRE, L'ESCÎ[^]AYE. ZAÏRE. AiLEZ dire au chrétien (jui marche sur vos pas Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas , Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduiyy. (h part,) AII0D8 , rassure-toi , malheureuse Zajlre t

The text on this page is estimated to be only 23.72% accurate

a48 ZAÏRE. SCÈNE VI. OROSMANE, CORASMIN,
L'ESCLAVE. OnOSMAKE. Que ces moments, grand Dieu, sont lents pour
ma fiutur. (à resciaive.) Eh bien ! que t'a-t-on dit ? réponds , parle. l'esclave.
Seigneur, On n*a jamais senti de si vives alarmes ; Elle a pâli , tremblé ; ses
yeux Tersaieut des larmes ; Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé , Et d'une
voix tremblante et d'un cœur tout troublé. Près de qes lieux, seigneur, elle a
promis d'attendre Celui qui celte nuit à ses yeux doit se rendre,
OUOSMANE. (h t'esctave,) (à Corasmuu) Allez , il me suffit. . . . Ote^-toi
de mes yeux , Laisse-moi ; tout mortel me devient odieux. Laisse-moi seul ,
te dis-je , à ma fureur extrême : ' Je bais \p monde entier, je m'abborre mot-
même. SCÈNE VIT. OROSMANE. O^ suis-je? 6 ciel ! où suis-je? où porté-
je mes vceux ? Zaïre , Nérestan. . . . couple ingrat , couple affreux I Traîtres,
arrachez-moi ce jour que je respire, Ce jour souillé par vous î. . . . misérable
Zaïre, i Tu ne jouiras pas. . . . Corasmin , revenez. j

The text on this page is estimated to be only 20.32% accurate

ACTE V, SCÈNE vnr; 349 SCÈNE VIII. OROSMANES: > Ê, CORASMIN. OROSMANES. Ah • trop cruel ami , quoi , vous m'abandonnez ! Venez : a-t-il paru, ce rôdeur, ce coupable ? CORASMIN. Rien ne paraît encore. OROSMANES. O nuit ! nuit effroyable ; Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ? Zaire !. . . l'infidèle !.. ». après tant de bienfaits ! J'aurais d'un ciel serein . d'un [l'ont inaltérable , Contemplé de mon rang la chute épouvantable ; J'aurais su , dans l'horreur de la captivité , ' Conserver mon courage et ma tranquillité ; Mais me voir à ce point trompé par- ce que j'aime ! CORASMIN. Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême'. Quel est votre dessein ? OROSMANES. N'entends-tu pas des cris ? ! CORASMIN. Seigneur. . . OROSMANES. Un bruit affreux a frappé mes esprits. On vient CORASMIN. Non , jusqu'ici nul mortel ne s'avance ; Tout le sérail est plongé dans un profond silence ; Tout doit, tout est tranquille ; et l'ombre de la nuit. . . Zaire. Théâtre. 1. 3a .

The text on this page is estimated to be only 18.72% accurate

^5o iXîRE^ 0R08MAVE. H^as ! le c!tixne veille et 809 horreur
jae suit. \ A ce coupable excès porter la hardiesse ! Tu ne connaissais
pas^mon cœur et ma tendresse! Combien je t'adorais I quels feux ! Ah ,
Corasmin ! Un seul j^ Aes regards aurait fait mon 4c9ti9 ; Je ne puis être
heureux ni souffrir que par elle. Prends pitié de ma ragjB. Oui , cou^ Ah , la
cruelle! COBASMIN. Est-ce vous qui pleurez ? vous , jQrosmane ? ô cieux
! ORQSMA9E. Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux. Tu vois
mon sort , tu vois la honte où je me livre : Mais ces pleurs sont cruels .et la
mort va les suivre: Plains Zaïre , p!ains-moi ; l'heure approche, ces jdeon
Du sang qui va couler sont les avant -coureurs. CORASMIir. Ah, je tremble
pour vous ! QROSMANE. Frémis djB n^es souffrances ^ Fr«*mîs de mon
amour, frémis de mes vengeances. Approche , vient. ; j'entends. ... je ne me
trompe pas. CORASMI|T. Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.
OROSMANE. Va saisir Nérestan , va , dis-je , qu'on repohaîne ; iQue tout
chargé de fers à mes yeux on l'entraîBe;

The text on this page is estimated to be only 18.51% accurate

ACTE V, SCÈNE IX. . 35i SCÈNE IX. OROSMANE, ZAÏRE et
FATTME, marchant peu-dant ia nuit dans l'enfoncement du théâtre, ZAÏRE.
YiEirs , Fatîme. OROSMÀITE. Qn'entcads-je ! èst-eê Ift, cette voix Dont
les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois 7 Cette voix qui trahit un feu
si légitime ? Cette voix infidèle , et Torgane du crime ?. Perfide ! . . .
vengeons-notis. . . . Quai ! c'est eUé ? à destin! (il lire son poignard,)
Zaïre! ah diéii ! . . ; ce fer êâitcp^ de tûA nfflitt. tAîÂE, à hatim^. Cest ici le
chjCiQin; vientf, soutiens tûdti cottfagé. Il va venir. OftOSMAITE. Ce va&t
tné rend toute ma ra^ ZAÎHE. 7e Marche en frissonnant ; mon cœur est
éperdil.' . : • Est-ce vous , Nérestai^, que j'tfi tant attendu ? onosMASE,
courant à Zaïre, C'est moi que tu trahis ; tombe à mes pieds , parjure î zaîhe,
tombant dans ia coulisse. 7é me meurs, 6 mon Dieu! OaOSMAKE. J'ai
vengé mon injure. * Otons-nous Je ces lieux... Je ne puis... Qu'ai-je £dt?MJ
Rien que de juâte. . . . allons , j'ai puni son Wait^

The text on this page is estimated to be only 17.64% accurate

85a Zaïre. Ah ! Toîâ son amant qne mon destin m'envoie Pour
remplir ma veDgeance et ma cruelle)oie. SCÈNE X. OROSMANE,
ZAÏRE, NÉRESTAN, CORASMCF, FATIME, ESCLAVES. OROSMA'SE,
V Appboche , malbevreux , qui viens de m*arracto, De m'ôter pour jamais
ce qui me fut si cher; Méprisable ennemi , qui ûâs encor paraître L'audace
d'un héros avec l'ame d'un traître ; Tu m'imposais ici pour me déshonorer ;
Va , le prix en est prêt , tu peux t'y pre'parer; Tes maux vont égaler les maux
où m m'exposes « Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes. Avez-VQus
ordonné son supplice ? COaASMIN. Ouï, seigneur, onosi^AHB. Il
commence d^ dans le fi>nd de ton cœur : Tes yeux cherchent partout, et
demandent encor« La perfide qui t'aime , et qui me déshonoife. Regarde ,
elle est ici. néiLESTAir. Que dis-tu ? Quelle erreur ! . ;. OROSMARE.
Regarde-la , te dis- je. iëaÉsTAs: Ah ! que vois-je ! Ah^'ma sœur! Z^ro !...
elle n'est |>lus ! Ali, monstrel Ab, joui hmOM

The text on this page is estimated to be only 21.47% accurate

ACTE V, SCÈNE XJ 35J DROSMÀSIE. ytt BOBor I Qu'aî'je
entendu? Dieu, serait-il possible? VitiESTkV. Barbare , il est trop vrai :
Tiens épuiser mon flâna Du reste infortuné de cet auguste canlig. Lusignan ,
ce vieillard , fut son malheureux père ; n venait dans mes bras d^achever sa
misère. Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux l.a volonté dernière et les
derniers adieux; Te venais dans un cœur trop faible et trop sensible B
appeler des chrétiens le culte incorruptible. Hélas ! elle oflensaît notre Dieu
, notre bi, £(«e Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi. 0R0SMÀ5E. Zaïre ! . . .
Elle m*aimait ? est-il bietf vrai , FatiHie ? Sa sœiu: ? . . . J'étais aimé ?
FATXMS. Cruel ! voilà son cihne. Tigre altéré de sang, tu viens de
massacrer Celle qui , malgré soi constante à t'adorer. Se (latuit , espérait que
le Dieu de ses pèrai Recevrait lo tribut de ses larmes sincères, Qu'il verrait
en pitié cet amour malheureux, Que peut-être il voudrait vous réunir tous
deux. Hélas ! h cet excès son coeui: l'avait trompée ; De cet espoir trop
tendre elle était occupée ; Tu balançais son Dieu dans son eoeur alarma*
OBOSMASS. Tu m'en as dit assez. O ciel ! j'étais atmé ! Va, je n'ai pas
besoin d'en savoir davantage. .«^l viÊnzstÀtf. Cruel ! qu'attcpds-ta donc
pour assouvir ta ragt I

The text on this page is estimated to be only 15.18% accurate

354 Zaïre: ^ 0 n€ reste que moi de ce san^ j^orieox Dont ton père
et ton bras ont inondé ces lieui ; Rejoins un malh urcux à sa triste Emilie,
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille. Tes tourments sont-ils prêts ? je
puis braver tes obn^l Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous. Mais la soif
de mon sang, qui toujours le dévore , Permet-elle à l'honneur de le parler
encore? En m'arrachani le jour, souviens-toi des cbrêliens Dont lu m'avais
juré de briser les liens ; Dans sa férocité ton cœur impitoyable De ce trait
généreux serait-il bien capable ?• Parle ; à ce prix encor je bénb mon trépas.
omosMASE, aliant vers le corps <U ZaJre^ Zaïre! CORASMIVJ Hélas !
seigneur, où portez-vous vos pas? Rentrez , trop de douleur de votre ame
s'empare^ Souffrez que N érestan. . . . BIÊRESTAV. Qu'ordonnes-tu ,
l>arfaD:eI onosMAHE, après une ton^ ae pose. Qu'on détache ses fers.
Écoutez, Corasmin, Que touH ses compagnons soient délivrés soudaînê;
Aux rtiulheireux chrétiens prod^'guez mes largesses] Comblés de mes
bien&its, chargés de mes richesse^,' Jusqu'au port de Juppé vous conduirez
leois pas*] COKAsmXt Mais, seigneuc... OBOSMALLE. Obôs, et ne
réplkp^ pas 9 Vole, et ne trahis point la ^lonté supième

The text on this page is estimated to be only 13.30% accurate

ACTE V, SCEJNE X. a55 TS'WMXk Soudan qui commande , et d'un ami qui t'afme : Va , ne perds point 4& te^ps , aor» y obéis. . . . (à Nérestàn.J Guerrier infortuné , mais inoms encor que moi , Quitte ces lieux sanglants , remporte en ta patrie Cet objet que ma rage a privé de ia vie. Xon roi , tous tes chrétiens , apprenant mes malheurs , N*en parleront jamais sans répandre des plcurtV ' " ' Mais , si la vérité par toi se fait connaître , ; En détestant mon crime on me plaindra p6ut-4ln^' ""^ Porte aux tiens ce poignard , que won Iras'égar» i , ^^ A plongé dans un sein qui dut m'dtrç sacré ; •* • 4 Dis-leur que j'ai doppé la mçrt la p|u^ aû)i;çi^a ., A la plus digne fenyne, à la ijiiis vert^^yse . Dont le ciel ait formé les innocjnts appas ; Dis-leur qu'il ses genoux j'jivais mis mes étals ; Dis-leur que dans bon sang c<^tie main s'est plongéfé ; ' Dis qu^ je l'adorais , et que fî l'ni vengée. (fi sé"lu6.) Respectez ce héros, et conduisez set pas. Guide-moi , Dieu puissant ! je iie nie connus paç. Faut-il qu'à t'admiiei ta fureur me contriigue, Et que, dans mon malheur, cp soit moi qui le platgcfi? n» DE zaIre.

The text on this page is estimated to be only 7.41% accurate

TABLE DESWÊCESCONTEÎrtJESBANSCE VOLUm OEdIP!^
tragédie. Bb£fâce de ration de 1 729 . * p«s- ^ É F ï TAEdddîcatoire à
Madame , icnune du Régent . ^ h SSexte aXSDIPË. ^ . - a: I«ETTnkB à M.
de Gononville, ocmienaot la critique de l'QEdipe de Sophodc, de celui de
€orneUe, et de celui de lauteur 9c Lettre au P. Porée,)&uite. i;> BRUTUS;
TRAGÉDIE. Discours sur la tragédie, à Myîord Bolingbroke. 1 5j
ffextcdeBUUTTJS..... 174 ZAÏRE, TRAGÉDIE. Lettre à M. de la Roque,
sur cette tragédie. . . . 2^3 ÉpÎtre dédicatoire à M. Falkener 255 Seconde
Lettre à M. Falkener. '^6'} Epître à madeinoisellc G'auscin. 3»8i Texte de
ZAÏRE sSj' WIV DE LA TABLE JiV PREMIER VOIUME.

The text on this page is estimated to be only 1.33% accurate

AUb a- 13'dU

